GUY LAVIOLETTE

Mon Second Album d'Histoire du Canada

GUIDE DU MAÎTRE

Procure des Frères de l'Instruction Chrétienne
LA PRAIRIE, P. Q.

GUY LAVIOLETTE

Mon Second Album *d'* Histoire *du* Canada

(GUIDE DU MAÎTRE)

Procure des Frères de l'Instruction Chrétienne
LA PRAIRIE, P. Q.

HISTOIRE DU CANADA

2e année

"Les Français s'établissent au pays des Indiens."

BUTS :

Faire connaître la vie primitive des Indiens.

Faire connaître la vie des premiers colons, les difficultés qu'ils avaient à surmonter.

Développer l'intérêt pour l'histoire de la patrie.

Inspirer des sentiments de sympathie chrétienne à l'égard des autres, de compassion pour ceux qui souffrent, d'admiration pour ceux qui sont courageux, qui se dévouent pour les autres.

CONSIDÉRATIONS PÉDAGOGIQUES :

En **deuxième année** comme en **première**, ce qui importe, ce n'est pas tant d'enseigner l'histoire proprement dite, que de puiser dans l'histoire des éléments éducatifs que l'on adapte à l'enfant.

On n'appuie pas sur les relations de temps ni sur les proportions dans l'espace géographique : les jeunes enfants sont incapables de les saisir.

Les sujets au programme n'imposent pas une somme rigide de connaissances à mémoriser et à réciter : ils offrent plutôt des suggestions destinées à orienter le choix des leçons et à en indiquer le genre; ils sont d'importance et de durée variables.

Il conviendrait de les utiliser comme des *centres d'intérêt* qui se prêtent à tous les exercices d'initiation à la vie intellectuelle qui peuvent s'incorporer aux activités de la deuxième année; observation, identification des personnes, des objets; vocabulaire et langage; lecture; croquis, dessins à colorier, collections d'illustrations, dessins animés; personnages en action...

A l'occasion, on enrichit ces leçons des détails et des faits vus en **première année**. On utilise le folklore canadien, chansons, récits et légendes, souvenirs de famille, objets anciens, gravures et croquis, pour évoquer la vie et les coutumes d'autrefois.

Cela constitue des tableaux vivants, des scènes animées ou des récits dramatisés, dans un milieu réel, historique. Les personnages agissent sous nos yeux; on observe ce qu'ils font; on écoute ce qu'ils disent; on distingue les sentiments qui les animent: les bons et les mauvais. On admire ce qui est bien, on réprouve ce qui est mal; on compatit aux peines.

Le maître raconte une belle histoire dans un langage très simple, mais rempli de détails propres à frapper l'imagination, à toucher les cœurs. On nourrit l'imagination de détails pittoresques sur la vie des Indiens et des premières familles de défricheurs.

On inspire de l'admiration pour leurs qualités, de la compassion pour leurs peines. On ouvre les cœurs au sentiment de la bravoure, de la générosité, pour la représentation de l'héroïsme des premiers Français établis au pays.

Le sentiment chrétien et le sentiment national développés de bonne heure dans les cœurs des enfants y laisseront leur empreinte pour la vie. Au spectacle de la vie pénible et dangereuse de ceux qui ont vécu avant eux, les enfants apprécieront davantage les biens qui leur ont été si chèrement gagnés. Ils comprendront que, pour être toujours courageux, pour se dévouer pour les autres, il faut bien aimer son prochain pour l'amour de Dieu.

PROGRAMME :

"Les Français s'établissent au pays des Indiens."

1. Mon pays était couvert de forêts.

Les Blancs sont venus de loin, de l'autre côté de la mer, pour s'y établir.

Il y en a qui cherchaient de l'or.

Il y en a qui sont venus faire une Nouvelle-France catholique.

Etablissement des premiers défricheurs: à Québec, à Ville-Marie, à X, près d'ici.

2. Les terres n'étaient pas toutes labourées. Il fallait abattre des arbres, puis cultiver entre les souches, puis arracher les souches. Et on n'avait pas de machines comme aujourd'hui; il fallait tout faire à la main, le plus souvent à force de bras.

3. Les voyages étaient longs et difficiles. On voyageait à pied, dans des sentiers étroits, à travers la forêt, chargé de lourds fardeaux; parfois il fallait faire de longs détours parce qu'il n'y avait pas de ponts. On voyageait en canots d'écorce sur les rivières; il fallait faire de durs "portages" pour éviter les rapides.

4. Histoire d'une famille de colons : Louis Hébert et Marie Rollet. Le papa et la maman sont venus de France. Ils ont bâti la maison dans la forêt. La maison elle-même, comment elle est faite. A l'intérieur, ce que font les

colons. La vie est dure, mais on est courageux, heureux de vivre ensemble. Mort édifiante du premier colon canadien. Il a été fidèle au Canada.

5. A certains endroits, il y avait des Indiens. Ils étaient réunis en bourgades; ils avaient des chefs et les écoutaient. Les tribus se faisaient la guerre.

6. Parmi les Indiens, il y avait des tribus qui recevaient bien les Français. Ils faisaient le commerce avec eux; ils écoutaient les "Robes-Noires". Il y avait des Français qui allaient vivre au milieu des nations indiennes pour gagner leur amitié, pour leur donner le bon exemple, pour leur montrer la religion vécue. Histoire de Jean Nicolet.

7. Il y avait des Indiens ennemis. Ils faisaient la chasse aux Français, pour les tuer un à un, ou les faire prisonniers. Ils venaient parfois en troupes pour massacrer tout un établissement, comme à Lachine. Histoire de Lambert Closse, de Dollard, de Madeleine de Verchères.

8. Dans mon pays, il y a des villes, des villages, beaucoup de monde. Il y a de bonnes routes pour aller d'un endroit à un autre. On voyage en voiture, en automobile, en autobus, par train, par bateau, par avion. Chaque famille a une bonne maison bien chauffée, bien meublée, avec toutes sortes de choses commodes qu'il n'y avait pas autrefois.

9. Il n'y a plus de bataille contre les Indiens. Il y a encore des forêts, mais loin des maisons. Il y a beaucoup de terres cultivées par des Canadiens. Il y a encore des colons qui vont défricher la forêt pour faire de nouvelles terres et établir leur famille. Il y a encore des hommes courageux, qui n'ont pas peur de travailler dur, qui sont de bonne humeur, qui chantent, qui sont heureux de vivre ensemble, de prier ensemble dans leur maison. Il y a des églises où les familles se réunissent pour adorer le bon Dieu, pour entendre la messe, pour recevoir les sacrements, pour écouter leur prêtre, pour prier ensemble aux jours de joie comme aux jours de peine.

Développement du programme

1re LEÇON

Mon pays était autrefois couvert de forêts; il y a des Indiens.

Encore des histoires

Vous vous souvenez, bien sûr, des belles histoires que nous avons racontées l'an dernier sur les Peaux-Rouges d'Amérique, les courageux missionnaires qui sont venus les instruire, et qui ont même versé leur sang pour les convertir à la religion de Jésus-Christ : le Père de Brébeuf, le Père Jogues ...

Vous savez comment vivaient les Indiens. Vous savez qu'ils enduraient beaucoup de misère, mais qu'ils étaient courageux. Vous savez l'histoire de Jacques Cartier, qui lisait l'Evangile sur les malades ...

Vous savez qu'aujourd'hui encore, il y a des Indiens qui ne connaissent pas le bon Dieu, et que des missionnaires vont leur parler du bon Dieu jusque dans le Grand-Nord canadien.

Vous savez... Mais il y a encore sûrement des choses que vous ne savez pas; et ce sont celles-là que nous allons dire, cette année, en parlant des *Français qui s'établirent un jour au pays des Indiens.*

Ce sera quelque chose de très beau, vous verrez.

Aujourd'hui

Aujourd'hui, notre pays, le Canada, est immense, riche et puissant. Il y a beaucoup de monde : des millions et des millions de personnes. Beaucoup de villes et de villages aussi, beaucoup de commodités dans ces villes et dans ces villages, et tellement de gens heureux que, pour nous, le Canada est le plus beau pays du monde.

Il y a aussi des milliers d'automobiles et d'autobus qui permettent de se rendre rapidement d'une ville à l'autre, car les routes sont splendides.

Il y a des trains magnifiques, comprenant souvent une vingtaine de wagons, et qui traversent notre pays en l'espace de quelques jours seulement.

Autrefois

Mais autrefois, ce n'était pas cela. Notre pays, le Canada, était une immense forêt. Voyez dans votre album d'Histoire ... A la place de notre école, à la place du presbytère, à la place de l'église, à la place de la maison de monsieur X et de monsieur Y, il n'y avait pas une seule maison, mais rien que des arbres partout.

Tout notre village, toute notre ville, était une immense forêt. Il en était de même du village voisin, et aussi de la ville voisine.

Les arbres étaient si gros et si rapprochés, que la lumière avait de la peine à pénétrer à travers les branches des pins, des sapins, des épinettes, des érables, des bouleaux et des merisiers.

Et c'était comme cela partout, jusqu'au bord des rivières, des lacs, et jusqu'au bord de la mer immense.

Animaux sauvages

Il y avait aussi des animaux sauvages : il y en avait beaucoup même : l'ours noir, par exemple, qui aime tant les bleuets, et qui dort tout l'hiver sous une souche.

Il y avait l'orignal, si gracieux avec son panache qui ressemble à une branche d'arbre. Il y avait le loup cruel, qui mord l'orignal ou le chevreuil et le tue.

Il y avait le chien, cet ami fidèle des Indiens. Il y avait le renard, ce petit chien au museau pointu et à la queue si bien fournie. Il y avait le chat sauvage, qui n'était pas aussi gentil que nos petits minous d'aujourd'hui.

Il y avait le castor (qui sera longtemps notre grande richesse), cet animal habile, qui bâtit sa maison au bord de l'eau avec une finesse admirable. Il y avait le porc-épic, le vison, la belette, l'écureuil, qui adore les noix et les noisettes, le suisse agile, que vous connaissez si bien.

Il y avait le lièvre, le rat, la souris, etc.

Des oiseaux en abondance

Il y avait alors beaucoup d'oiseaux dans nos forêts, et c'était à peu près les mêmes qu'aujourd'hui. Il y avait la fauvette, le pinson, le chardonneret. Il y avait les hirondelles qui construisent leurs nids dans le hangar ou dans la grange, et qui aiment à danser le soir, en bandes joyeuses, puis à se reposer sur les fils téléphoniques.

Il y avait la grosse corneille noire, pas trop jolie, et que tout le monde chasse, mais qui s'en moque : Ah ! ah ! ah !

Il y avait le héron au long bec et aux longues pattes, qui est un chasseur habile et patient. Voyez ! il passera des heures à guetter sa proie : une grenouille ou un poisson au bord du lac. Hop ! il saisit la grenouille avec la rapidité de l'éclair et il fuit à tire-d'ailes, comme un voleur qui vient de faire un mauvais coup.

Il y avait aussi la perdrix, qui ressemble à une poule, et qui est si bonne à manger. Il y avait les canards sauvages qui viennent à l'automne se poser sur nos lacs et nos marécages, et qui font les délices des chasseurs.

Il y avait les outardes, les bécassines, les hiboux et les chouettes, qui dorment le jour et rôdent la nuit. Il y

avait les aigles aux longues griffes et au bec crochu ... Bref, il y avait autrefois des oiseaux en abondance dans les forêts de chez nous.

Beaucoup de poissons aussi

Il y avait aussi des poissons en abondance dans nos rivières et nos lacs. Ils ressemblaient à peu près tous à ceux d'aujourd'hui : le saumon, par exemple, la truite magnifique, la grosse morue et aussi la *petite* morue, qu'on appelle encore le poisson des chenaux, et qui remonte le grand fleuve jusqu'aux Trois-Rivières pour y déposer ses œufs. Nos pêcheurs le savent, et ils ne manquent jamais, chaque année, d'attraper des milliers de poissons des chenaux.

Il y avait le doré, l'achigan, le crapet-soleil, le bar d'Amérique, le hareng, l'anguille bien souple et bien longue ... Il y avait l'esturgeon, l'éperlan, que l'on pêche à l'automne sur les bords du grand fleuve. Il y avait la barbotte, à la grosse tête arrondie et à la petite barbiche formée de huit barbillons: cette barbotte qui mange n'importe quoi et se laisse prendre par n'importe qui.

Un beau pays !

Quel beau pays ! Un vrai paradis, n'est-ce pas, pour ces hommes rouges qui aimaient tant la chasse et la pêche, et que l'on appelait *Indiens* ou *Peaux-Rouges.* Car il y avait aussi des Indiens chez nous, autrefois.

Indiens ou Peaux-Rouges

Les Peaux-Rouges étaient ordinairement grands et bien faits. Ils étaient de très habiles chasseurs et de non moins habiles guerriers. Ils avaient l'odorat très fin, et c'est ainsi qu'ils sentaient une cabane de très loin, par l'odeur de la fumée seulement.

Ils avaient l'oreille si fine qu'ils entendaient de très loin les pas de leurs ennemis. Leurs yeux étaient telle-

ment perçants qu'ils distinguaient des pas dans l'herbe la plus tendre, et qu'ils savaient très bien s'il s'agissait de pas d'hommes ou de femmes.

Ils voyaient les poissons dans l'eau; ils voyaient aussi les pierres capables de briser leurs canots; c'était bien commode d'avoir de si bons yeux. Et pour tout dire, en un mot, leurs sens étaient aussi exercés, aussi perçants que ceux de leurs chiens.

Soin de la chevelure et du visage

Les Indiens avaient les cheveux presque toujours noirs et soigneusement graissés. Les femmes disposaient ordinairement leur chevelure en longues tresses, qui leur pendaient dans le dos, tandis que les hommes relevaient leurs cheveux à leur fantaisie.

Les hommes se peignaient aussi le visage : le nez les joues en noir; et le reste du visage, en rouge. Ils se couvraient le corps de dessins étranges, et ils le faisaient parfois avec tant de soin, qu'on aurait dit des vêtements véritables.

Ils étaient malpropres, c'est vrai : si malpropres qu'ils laissaient pourrir leurs vêtements sur leur dos avant de songer à les changer. Et cependant, ils passaient des heures à s'arranger la chevelure, à se barbouiller le visage, et à se regarder avec complaisance devant un petit morceau de miroir.

Et les femmes, pouvaient-elles se peindre le visage, elles aussi ? Mais non, parce que ce privilège était réservé aux hommes seulement.

Le tatouage

Les Indiens pratiquaient aussi sur leur corps le *tatouage,* c'est-à-dire qu'avec une aiguille, une épine pointue, ou une pierre bien aiguisée, ils dessinaient sur leur visage ou sur leur poitrine, ou sur leurs bras, un castor, un ours, une couleuvre, un dragon quelconque . . .

Et tandis que la blessure était encore toute fraîche et sanglante, ils la frottaient avec du charbon écrasé ou une poudre qui pénétrait dans la peau et laissait une marque ineffaçable.

Tout le temps que durait l'opération, ils enduraient un véritable martyre, mais ils l'enduraient sans broncher, comme des héros. Ils souffraient tellement qu'ils étaient souvent malades; ils mouraient même parfois des suites du tatouage.

Mais la peinture avait aussi son bon côté, car en hiver, elle protégeait le corps contre le froid. A la guerre, le soldat paraissait encore plus redoutable en face de ses ennemis; et s'il lui arrivait d'avoir peur, ses ennemis ne s'en apercevaient pas.

Et puis les jours de fête ou de réjouissance publique, tous ces dessins que portaient les hommes sur leurs corps servaient de costumes et d'ornements.

Savez-vous enfin ce que les Indiens faisaient à un ennemi, condamné à mourir sur le bûcher ? Ils le peignaient (ils lui peinturaient tout le corps) comme une victime qu'ils allaient offrir au dieu de la guerre.

Costume des Indiens

En été, les Indiens ne portaient qu'un brayer (ou brayet), mais en hiver, ils se couvraient d'un manteau fait d'une peau d'ours, de cerf ou de castor. Ils ajoutaient à leur costume de longs bas, qui montaient jusqu'à la ceinture, et des manches qu'ils attachaient avec des cordes au dos du manteau.

Ils portaient aussi des souliers de peaux de bêtes, appelés mocassins; ces souliers étaient très commodes pour aller en raquettes.

Les femmes s'habillaient aussi de peaux de bêtes, mais elles y ajoutaient quelques ornements : une ceinture autour des reins, par exemple, des colliers de porcelaine, des bracelets ou des pendants d'oreille.

En cas de maladie

Les Indiens étaient-ils quelquefois malades, eux aussi ? Mais certainement. Et qui les soignait ? Oh ! il y avait, dans chaque cabane, des hommes ou des femmes habiles qui guérissaient la plupart des maladies avec des remèdes très simples, qu'ils fabriquaient eux-mêmes avec des plantes.

Ces remèdes très simples, ils les enseignèrent plus tard aux premiers Français; la tisane d'épinette, par exemple, qui guérit les marins de Cartier, atteints de l'affreuse maladie du scorbut.

Belles qualités

Les garçons s'exerçaient tout jeunes à tirer des flèches. A huit ou dix ans, ils savaient déjà chasser les écureuils et les oiseaux. A douze ou quinze, ils visaient le gibier avec beaucoup de précision.

Ils s'exerçaient aussi à la lutte, à la course, et à tout ce qui pouvait développer chez eux la force et la souplesse des membres. Et comme il leur arrivait souvent de manquer de nourriture, ils jeûnaient parfois cinq jours, dix jours, ou même quinze jours, et sans jamais se plaindre.

Des garçons et des fillettes de dix ou douze ans plaçaient des charbons ardents sur leurs bras rapprochés; et c'était à qui — des garçons ou des filles — supporteraient la douleur le plus longtemps.

Bel esprit de générosité

Les Indiens étaient généreux. Quand un étranger venait demander l'hospitalité, ils le recevaient très bien. Ils le faisaient asseoir sur la natte la plus propre, et l'aidaient à enlever ses mocassins et ses bas. Ils graissaient ses pieds et ses jambes pour les dégourdir. Ils mettaient pour lui des pierres au feu pour lui permettre de se mieux réchauffer.

Tous lui demandaient des nouvelles du pays d'où il venait, et tous l'écoutaient attentivement, même s'il paraissait dire des mensonges (car les Indiens étaient facilement menteurs).

Les Peaux-Rouges se montraient aussi généreux envers ceux de leur tribu qui manquaient de nourriture. Ils leur donnaient des provisions; ils prenaient soin des malades, des orphelins et des veuves.

Mais comme ils étaient aussi très orgueilleux, ils se vantaient ensuite des bonnes actions qu'ils avaient faites.

Cabanes et palissades

Les Indiens vivaient sous des tentes ou cabanes d'écorce, comme celle de papa Oeil-de-Serpent, de maman Clair-de-Lune, et de leurs enfants Bouton d'Or, Fleur-de-Lys et Reine-Marguerite, dont nous avons parlé l'an dernier.

Vous vous souvenez encore, n'est-ce pas, des parties de pêche et de chasse chez les Indiens... de leurs pauvres repas ... de leur grande misère, et aussi de leur grand courage. (Le maître pourrait revoir, au besoin, rapidement, les premiers chapitres du livre de la 1re année).

Les Indiens n'étaient pas très nombreux. Ils vivaient surtout de chasse et de pêche; il fallait donc à chaque groupement un territoire assez considérable pour lui permettre de trouver la nourriture nécessaire à sa subsistance.

Les Peaux-Rouges d'Amérique étaient réunis en *bourgades*, protégées avec soin contre les ennemis. Autant que possible, chaque bourgade s'installait sur une colline, près d'une rivière ou d'un précipice, afin de se défendre plus facilement en cas d'attaque. Souvent aussi, elle s'entourait d'une solide palissade.

La palissade : comment elle était faite

Chaque palissade était formée de troncs d'arbres taillés en pointe, de dix ou douze pieds de hauteur, et tous plantés les uns à côté des autres. Une tribu ennemie venait-elle attaquer la palissade, vite, on en fermait soigneusement toutes les portes.

Les guerriers grimpaient sur cette galerie intérieure qui faisait le tour de la palissade. Ils repoussaient à coups de flèches le troupeau des assaillants. Mais l'ennemi tentait-il d'escalader la palissade elle-même, alors c'étaient des pierres qui dégringolaient sur leurs têtes, les tuant ou les contraignant à s'éloigner.

Parfois aussi, l'ennemi réussissait, à force de ruses, à mettre le feu à la palissade, mais alors c'étaient les femmes elle-mêmes qui grimpaient sur la galerie avec de grands vases d'eau et qui éteignaient l'incendie.

A l'intérieur de la palissade

Voulez-vous que nous jetions un coup d'œil à l'intérieur de la palissade ? C'est d'autant plus facile qu'aujourd'hui la porte est grande ouverte; c'est donc dire que la paix règne dans la région.

Et voici de longues rangées de cabanes basses, qui n'ont pas de portes, ni de fenêtres, ni de planchers, ni de cheminées. Quelques branches de sapin et quelques nattes de joncs remplacent à la fois les lits et le plancher.

Ci et là, quelques pierres disposées en rond servent de poêle en hiver. (En été, on installe le poêle dehors). Pas de chaises, pas de tables, mais simplement quelques couteaux, des haches en pierre, des tomahawks, des dards, des filets, des raquettes, des mocassins . . .

On rencontre parfois un petit jardin, ordinairement mal tenu, où poussent quelques plantes comme le soleil, dont l'huile sert à faire cuire les aliments; et le chanvre, qui entre dans les filets de pêche et les nattes servant de couchettes.

Après quinze ou vingt ans

Tous les quinze ou vingt ans, lorsque le bois avait été détruit dans les environs, ou que les champs avaient été épuisés par la culture, toute la bourgade se rapprochait de la forêt.

Comme le terrain appartenait à la bourgade entière, chacun pouvait choisir le coin qui lui convenait. Il pouvait le défricher et le cultiver aussi longtemps qu'il le voulait. Et s'il venait à l'abandonner, un autre pouvait s'en emparer et le cultiver à son tour.

Tribu de l'ours, du castor, de l'aigle . . .

Plusieurs bourgades réunies formaient une tribu. Et chaque tribu avait une marque spéciale qui la faisait reconnaître des autres : un hibou, par exemple, ou un castor, une perdrix, un aigle, un ours, un bœuf, un chien . . .

Quand le chef de la tribu voulait signer un traité de paix, il n'avait qu'à dessiner l'image de sa tribu sur une écorce de bouleau.

Et quand les guerriers s'en allaient au combat, ils emportaient l'image de leur tribu comme un drapeau précieux, capable de leur faire remporter la victoire.

Chefs de la tribu

Chaque tribu avait son grand chef, qui était en même temps son protecteur, et qui défendait les intérêts de la tribu, chaque fois que c'était nécessaire.

Dans chaque bourgade, il y avait aussi des chefs. C'était des hommes intelligents, capables de faire de longs discours; capables aussi de se faire écouter.

Si les Indiens savaient se choisir des chefs, ils savaient aussi les écouter. Et c'est ce que nous verrons dans la prochaine leçon, en parlant de la guerre. Car

les Indiens aimaient aussi la guerre; ils étaient fous de la guerre.

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. Conversation sur l'histoire de "Mon pays autrefois":

Quelques questions très simples susceptibles d'amener l'élève à dire ce qu'il sait maintenant sur le sujet; par exemple:

1. Notre pays a-t-il toujours été aussi riche et aussi peuplé qu'aujourd'hui?

2. Qu'y avait-il autrefois, à la place de ... ...?

3. Pourriez-vous nommer quelques-uns de ces animaux sauvages qui gambadaient autrefois dans nos forêts?

4. Connaissez-vous quelques noms de poissons? quelques noms d'oiseaux?

5. Il y avait aussi des Indiens: avez-vous retenu quelques-unes de leurs qualités extérieures ou physiques? quelques qualités morales? Etc, etc.

II. Identification des personnages, des animaux et des choses:

Causerie familière sur les images de l'album.

III. Collection d'images ou d'objets se rapportant à:

- La forêt de chez nous.
- Nos villes et nos villages.
- Nos animaux sauvages; les poissons et les oiseaux.
- Les Peaux-Rouges d'Amérique; leurs costumes; leurs instruments de chasse ou de pêche.

Le maître exposera ces images ou ces objets au fond de la classe. Chaque élève pourra ensuite coller ses propres images dans un cahier à cet effet, qu'il appellera:

Mon album d'Histoire: 2e année

IV. Dessin: Inviter les élèves à dessiner:

- Un arbre de chez nous (érable, sapin, épinette...)
- Un orignal, un ours, un castor.
- Une hirondelle, un hibou...
- Une tête d'Indien, avec plumes.
- Un tomahawk, un arc et des flèches.

• Une cabane d'écorce avec le signe de la tribu: un serpent.
• Une palissade avec guerriers au sommet de la palissade.

V. Causerie sur les arbres:

Qui a déjà vu un pin? un sapin? une épinette? un érable? un bouleau? un merisier?

(à la campagne): Qui a déjà vu son papa couper un arbre? Pourquoi coupe-t-on parfois les arbres? Est-il bon de planter des arbres autour de la maison?

(à la ville): Aimez-vous les arbres? Pourquoi faut-il respecter les arbres de la rue et des parcs? Est-ce bien d'enlever inutilement l'écorce des arbres?

Mot d'ordre : Aimons les arbres ! Respectons les arbres !

VI. Dramatiser:

Une danse chez les Indiens, autrefois.
Le tatouage chez les Indiens.

VII. Boîte de sable:

Une cabane d'Indien.
Une palissade; une bourgade.
L'intérieur d'une cabane d'Indien, etc.



2e LEÇON

Les Indiens se faisaient souvent la guerre; ils avaient des chefs et les écoutaient.

Le combat, le sang . . .

La guerre, le combat, le sang, tout cela causait de la joie aux Indiens. N'est-ce pas qu'ils étaient cruels !

Mais pourquoi se faisaient-ils la guerre ? Etait-ce pour s'emparer du pays des ennemis ? Non, car le pays était immense et très peu peuplé. Il appartenait à celui

qui l'occupait le premier. Si les Indiens se faisaient la guerre, c'était afin de se venger d'une injure reçue, ou encore pour punir le meurtre d'un ami, d'un parent, ou d'un homme de la tribu.

Même les enfants aimaient la guerre. Ils avaient hâte de se distinguer, eux aussi, dans les combats.

Dès que le jeune Indien était assez grand et assez fort pour porter les armes, il recevait le titre glorieux de guerrier. Il avait dès lors le droit d'assister aux assemblées publiques et de donner son opinion, lui aussi.

La petite guerre

Voyez-vous sur l'image trois jeunes Indiens ? Que cherchent-ils : un ours ? un caribou ? Mais non. Ce sont trois Iroquois. Ils ont rencontré sur leur route des guerriers hurons.

Or vous saurez que les Hurons et les Iroquois ne sont pas amis. Par malheur, les Hurons se sont permis d'insulter les guerriers iroquois. C'est très grave; cela demande vengeance, n'est-ce pas ?

Les trois amis décident d'assouvir leur haine et leur colère sur la bourgade huronne la plus proche, en lui causant le plus de mal possible. Mais ne vont-ils pas se faire tuer, eux-mêmes ? Non, car ils sont habiles et d'une prudence consommée.

Voyez !

Les trois amis s'avancent sur la pointe des pieds. Ils se cachent près du sentier le plus fréquenté. A mesure qu'un imprudent s'amène, ils l'assomment, et le plus rapidement possible, de manière à ce que le malheureux n'ait pas le temps de donner l'alarme à la bourgade.

Le soir est venu. C'est la nuit noire. Nos trois guerriers vont-ils maintenant s'adonner au sommeil ? Mais pas du tout. Voyez-les qui rôdent autour des cabanes

comme des ombres. Ils surveillent le va-et-vient de ceux qui ont le malheur de sortir.

Et c'est ainsi que, de temps à autre, ils réussissent à s'emparer d'une femme, d'un enfant, d'un vieillard imprudent.

Puis nos trois amis s'en retournent dans leur pays, très fiers des succès qu'ils ont remportés. Que vont dire leurs chefs ? Ils vont les féliciter d'une telle bravoure.

Et les gens de la tribu du Castor, qui ont reçu la visite des trois Iroquois de la tribu de l'Ours, que vont-ils dire à leur tour ? Ils vont être furieux. Ils vont assembler un grand conseil pour savoir s'il faut déclarer la guerre aux Iroquois.

Cette fois, ce sera une *grande guerre*.

La grande guerre

La tribu du Castor a réuni son conseil de guerre. Pas de femmes dans ce conseil, ni d'enfants, mais rien que des guerriers assemblés autour de leurs chefs.

Le silence parfait règne dans la cabane tandis qu'on allume les calumets. Puis les chefs et les anciens parlent à tour de rôle. Tous les écoutent et personne n'ose les interrompre. Ils parlent longtemps, de manière à exciter les jeunes au combat. Puis les guerriers votent.

Comment font-ils pour voter ? Ils ont dans les mains des pailles et des joncs. Ceux qui sont *pour* la guerre vont jeter un jonc dans le grand sac qui va circuler tout à l'heure, de guerrier en guerrier; ceux qui sont *contre* la guerre vont y jeter une paille.

Le grand chef recueille les votes. Il les compte. Les joncs l'emportent de beaucoup : bravo ! La guerre est déclarée.

Les invitations

Le grand chef est content, car il aime la guerre. C'est un brave. Il a été nommé chef à cause de sa bravoure,

et aussi à cause de sa grande taille et de sa voix très forte, qui peut se faire entendre dans les combats.

Il va demander du secours aux bourgades voisines en leur envoyant des ambassadeurs, qui portent des cadeaux dans leurs mains, et qui disent :

"Trois guerriers de la tribu de l'Ours ont poussé l'insolence jusqu'à massacrer une femme, deux vieillards et plusieurs enfants de la tribu du Castor. De tels forfaits méritent vengeance. Moi, votre grand chef, j'ai déjà tué cent Iroquois. J'en tuerai deux cents autres. Venez avec moi, car j'ai déclaré la guerre à la tribu de l'Ours; venez vite !"

Haches de guerre et chansons de guerre

Le grand chef a eu soin de se noircir les épaules, la poitrine et le visage de charbon de bois. Il a fait des jeûnes pour obtenir les bonnes grâces du grand Manitou. Il a étudié les songes. Et maintenant, les guerriers accourent de tous les côtés à la fois.

Oh ! comme ils ont l'air terrible ! Oui, car ils se sont barbouillés la figure et le corps de dessins affreux pour avoir l'air encore plus méchant que de coutume. Et c'est avec une joie folle qu'ils écoutent leur grand chef entonner son chant de guerre, la hache à la main.

Une prière au dieu de la guerre

Attention ! Le grand chef parle maintenant au dieu de la guerre lui-même, et voici ce qu'il lui dit :

"Je t'invoque afin que tu me sois favorable dans mon entreprise, et que tu aies pitié de moi et de toute ma famille.

J'invoque aussi tous les esprits bons et mauvais, tous ceux qui sont dans les airs, sur la terre et dans la terre, afin qu'ils nous conservent, moi et mes guerriers, et que nous puissions, après un heureux voyage, rentrer victorieux dans notre pays."

Tous les guerriers approuvent ce que vient de dire le grand chef, en répétant plusieurs fois:

“Ho ! Ho ! Ho ! ...”

Danse et festin

Voici l’heure de la danse de guerre, qui est une image terrible de ce que sera bientôt la grande guerre entre la tribu du Castor et celle de l’Ours.

Le chef lui-même ouvre la danse. Il vient en s’agitant, jusqu’au près d’un poteau qu’il frappe à grands coups de hache. Tous les guerriers font ensuite comme lui. Ils frappent, eux aussi, et chantent tous leur chanson de guerre, car chacun a la sienne propre, et personne n’a le droit de prendre la chanson d’un autre.

Tout finit par un grand festin, où l’on sert de la viande de chien bien gras, bouillie dans de grandes chaudières. Les guerriers les plus renommés mangeront les têtes de chiens.

Et le grand chef, lui, que mange-t-il ? Il ne mange rien, puisqu’il doit jeûner pour se rendre favorable le dieu de la guerre. Il sert lui-même la bonne viande fumante à ses guerriers, puis il fume son grand calumet, ou bien il prononce encore des discours.

Encore des discours ! Eh oui ! Cette fois, il raconte ses propres exploits puis ceux de son père, ceux de son arrière grand-père. Enfin, il chante sa chanson de mort, et tous sont prêts à partir pour le combat.

Le grand départ

Les canots ont été réparés, les armes ont été aiguisées à neuf, et c’est le départ.

Combien de guerriers sont-ils ? Ils sont deux cents, trois cents, cinq cents, six cents peut-être.

Emportent-ils des provisions ? Très peu de provisions : de la farine de maïs grillée seulement. La chasse devra fournir le reste.

Qu'emportent-ils encore ? Ils emportent l'emblème de leur nation : c'est-à-dire un castor qu'ils ont taillé dans un morceau d'écorce et qu'ils ont suspendu au bout d'une perche.

Est-ce tout ? Non, puisque chaque guerrier emporte précieusement son porte-bonheur, c'est-à-dire une dent de castor, une plume d'aigle, une tête d'oiseau, un nœud d'épinette, etc. Son porte-bonheur, le guerrier l'enveloppe soigneusement dans un morceau de peau. Il a tellement confiance en lui qu'il donnerait plutôt ses armes que son porte-bonheur.

La nuit

Tant que l'armée n'est pas encore sortie de son territoire, elle marche sans soin, s'amuse à chasser les bêtes et ne se réunit que le soir, pour camper.

Alors on abat des petits arbres qui serviront de retranchement. Chaque guerrier sort son fétiche, qu'il fixe sur le rempart, face au pays des ennemis. Pendant plus d'une heure, il l'invoque, puis il s'endort en toute confiance.

Y aura-t-il des sentinelles à veiller pendant la nuit ? Non, pas de sentinelles.

Et si l'ennemi survient pendant la nuit ? Beaucoup de guerriers se feront tuer, mais les survivants diront tout simplement : *"C'est la faute des manitous !"*

En territoire ennemi

Dès que l'armée a mis le pied en territoire ennemi, elle n'avance plus qu'avec de grandes précautions. Défense de faire du feu, de crier, ou même de chasser. Il ne faut plus se parler que par signes. On marche la nuit seulement, et on dort le jour.

Les yeux fixés à terre, les guerriers examinent attentivement les traces de pas dans l'herbe. Ils ont les sens

si perçants qu'ils savent à quelle tribu appartiennent les hommes qui sont passés avant eux au même endroit.

Puis ils s'avancent à la file indienne, les uns derrière les autres. Les derniers ont soin de couvrir de feuilles les traces de leurs compagnons. S'ils rencontrent un ruisseau, ils marchent quelque temps dans l'eau, pour mieux tromper ceux qui voudront examiner la trace de leurs pas.

Halte !

Mais ne voyez-vous pas dans le lointain, cette fumée légère qui flotte au-dessus des grands arbres ? C'est là que réside la tribu de l'Ours. Des éclaireurs y sont allés. Ils ont vu les cabanes de leurs yeux.

L'armée s'arrête, et toute la nuit, les guerriers restent couchés à plat ventre, leurs armes à la main.

Quelles armes ont-ils ? Ils ont une lance ou javelot, un arc et des flèches garnies de plumes et terminées par une pierre tranchante ou un os effilé. Ils ont aussi un casse-tête ou tomahawk, qui est une sorte de massue en bois très dur dont la tête est arrondie, et l'un des côtés, tranchant.

Pour se protéger contre les flèches ennemies, ils ont enfin un bouclier en peau de bœuf très léger, puis des brassards et des cuissards, formés de baguettes entrelacées.

Nuit noire

Il fait maintenant nuit noire. Les guerriers s'approchent du camp ennemi, mais très lentement, et en se traînant sur leurs mains et sur leurs pieds.

N'y a-t-il pas des sentinelles autour du camp ennemi ? Non, pas de sentinelles, car les Indiens sont paresseux et imprévoyants, et c'est un de leurs plus grands défauts.

Les guerriers n'attendent plus que le signal de leur chef. Mais ce signal ne sera donné qu'*au point du jour,* alors que les dormeurs du camp ennemi sont censés reposer de leur plus profond sommeil.

Spectacle digne de l'enfer

Hop ! ça y est : le chef a lancé un petit cri : c'est le signal convenu.

Rapides comme l'éclair, tous les guerriers sont debout. Ils poussent maintenant des hurlements épouvantables; ils fondent à l'improviste sur le malheureux camp de l'Ours endormi.

Sans même laisser aux ennemis le temps de s'éveiller complètement, ils massacrent sans pitié les hommes, les femmes ou les enfants.

Entendez-vous les chiens qui aboient ? Et les cris des combattants ? Et les plaintes des mourants ? C'est une scène digne de l'enfer.

Retour triomphal

Quand les vainqueurs ont arraché un grand nombre de chevelures et fait aussi beaucoup de prisonniers, ils reprennent vite le chemin de leur bourgade.

Pourquoi se pressent-ils ? Pour ne pas laisser aux bourgades voisines le temps d'apprendre la triste nouvelle du carnage.

Si, en cours de route, ils rencontrent d'autres guerriers amis, ils les invitent à caresser les *prisonniers,* c'est-à-dire à les maltraiter.

Au-devant des vainqueurs

La bourgade tout entière vient au-devant des vainqueurs. Elle pleure d'abord ses morts. Puis elle applaudit aux victoires et aux chevelures enlevées.

Quant aux prisonniers, ils doivent s'avancer entre deux files d'hommes, de femmes ou d'enfants, qui les frappent avec des bâtons. Certains d'entre eux sont condamnés à mort. Ils sont attachés au poteau de torture, et leur supplice dure parfois plusieurs jours.

Mais les condamnés doivent se montrer braves jusqu'au bout. C'est leur dernière chance de montrer qu'ils sont des héros. Aussi ils se moquent de leurs bourreaux et de leurs cruautés.

Ecoutez l'un de ces captifs, qui s'appelle Le Rat :

"Je vais mourir, chante-t-il, mais je ne crains pas vos tortures.

Je mourrai en guerrier, et j'irai rejoindre au pays des ombres les chefs qui ont souffert avant moi."

Il vante maintenant ses victoires. Il compte les chevelures qu'il a enlevées aux parents mêmes de ceux qui le maltraitent.

Les bourreaux doivent être furieux, n'est-ce pas ? Oui, à la fin, ils ne peuvent plus supporter l'insolence du condamné, et ils le tuent d'un grand coup de tomahawk.

Il est clair que les chefs ennemis doivent subir des tourments encore plus considérables que les autres. Parmi les simples guerriers, il y en a qui obtiennent leur grâce à la demande de certains bourreaux eux-mêmes et qui servent d'esclaves, ou même qui remplacent dans les familles le grand garçon tué sur les champs de bataille.

Fin de la guerre

Les Indiens aimaient la guerre, c'est sûr, mais un jour cependant, ils soupiraient après la paix. Et c'est ce qui arriva précisément à la tribu du Castor.

Le grand chef, accompagné de plusieurs autres chefs de bourgades, s'en vint trouver le grand chef de la tribu de l'Ours avec un calumet de quatre à cinq pieds de longueur. Il élevait son calumet vers le ciel, puis il

l'abaissait et le présentait à tous les points de l'horizon, disant :

"Esprits du ciel, des airs, de la terre, accourez au-devant de nous. Venez sanctionner par votre présence le grand traité de paix que la tribu du Castor veut signer avec la tribu de l'Ours."

Le grand chef de la tribu du Castor tirait quelques bouffées de fumée, qu'il soufflait vers le ciel et vers la terre. Les chefs ennemis touchaient le calumet de leurs lèvres, et l'on enterrait une hache rouge, comme pour dire :

"Voyez ! La tribu du Castor et celle de l'Ours ont enterré pour toujours la hache de guerre. Elles seront maintenant amies aussi longtemps que le soleil montera chaque matin dans le ciel, et que la lune éclairera la terre chaque nuit."

Enfin, les guerriers ennemis échangeaient des colliers de porcelaine, des calumets, des peaux ornées de riches broderies, et la guerre était finie, pour quelques semaines au moins...

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. Conversation ***sur le texte de l'histoire:***

Questions très simples, qui amèneront l'élève à dire ce qu'il a compris de la guerre au pays des Indiens, autrefois:

1. Pourquoi les Indiens se faisaient-ils autrefois si souvent la guerre?

2. Qu'est-ce qu'on voulait dire alors par *la petite guerre*?

3. Et par la *grande guerre*?

4. Qui va raconter la *grande guerre* au pays des Indiens ?

5. Qui va parler du massacre des ennemis et du retour triomphal dans la bourgade?

II. Dramatiser, jouer, si possible:

1. Trois jeunes Indiens s'en vont en guerre.

2. Le grand conseil de guerre.

3. Les invitations aux bourgades voisines.

4. Danse de guerre et festin.
5. Le grand départ des troupes.
6. Spectacle digne de l'enfer.
7. Les vaincus s'en viennent demander la paix.

III. Conversation ***sur les images de l'album:***

Faire identifier les personnages, les guerriers de nations différentes... Les faire parler.

IV. Faire dessiner:

1. Un jeune Indien assez fort pour porter les armes.
2. Trois Iroquois qui s'avancent sur la pointe des pieds.
3. Le grand chef se barbouille le visage avant le combat.
4. Une danse de guerre chez les Indiens.
5. Un grand combat.

V. Collection d'images:

1. Les guerres, autrefois.
2. La guerre, aujourd'hui.

VI. Devinettes: Devinez qui a prononcé, ou qui aurait pu prononcer cette parole? Allons! montrez que vous savez répondre aux devinettes?

1. "Les Hurons nous ont insultés; vengeons-nous sur la bourgade huronne la plus proche!" (Rép.: Les trois guerriers iroquois)

2. "Dieu de la guerre, je t'invoque afin que tu me sois favorable..." (Rép.: Le grand chef des Hurons).

3. "Je vais mourir, mais je ne crains pas vos tortures. Je mourrai en guerrier, et j'irai rejoindre au pays des ombres..." (Rép.: Le prisonnier "Le Rat").

4. "Esprits du ciel, de la terre, et des airs, accourez au-devant de nous..." (Rép.: Le grand chef qui a été vaincu à la guerre).

5. "Nos deux tribus seront maintenant amies aussi longtemps que la lune éclairera la terre chaque nuit..." (Rép.: Le grand chef de la tribu du Castor).

VII. Répétition du conte:

Qui va raconter maintenant, en entier, l'histoire de la guerre chez les Indiens, autrefois? Allons! qui?..

3e LEÇON

Les hommes blancs de France; ils sont venus de l'autre côté de la Mer pour s'établir au pays des Indiens.

En ce temps-là

Autrefois, mon pays, le Canada, était couvert de forêts immenses. Il y avait aussi des animaux sauvages, des poissons et des oiseaux en abondance. Il y avait enfin des Indiens, qu'on appelait aussi *Peaux-Rouges,* mais il n'y avait pas d'hommes blancs, autrefois, dans notre pays, le Canada.

Or un jour, des hommes blancs de France résolurent de traverser la Mer afin de s'établir au pays des Indiens. C'était un voyage très long, très fatigant et très dangereux.

Aujourd'hui

Vous savez qu'aujourd'hui, il est très facile de traverser la Mer. C'est devenu une vraie partie de plaisir; presque un pique-nique.

On monte à bord d'un gros et très beau navire, vingt à trente fois plus long qu'une classe. Et ce navire nous transporte en France en l'espace de quelques jours seulement. On peut même y aller en avion en moins d'une journée.

Mais autrefois, ce n'était pas comme cela. Savez-vous quelle était la longueur des navires en ce temps-là ?

Ils étaient à peu près deux ou trois fois longs comme la classe. Sur la mer immense, on aurait dit un bouchon

de liège comme celui que vous voyez danser au bout d'une ligne de pèche.

C'était bien dangereux de monter dans d'aussi petits bateaux, mais les hommes blancs de France étaient courageux.

Ils sont venus de très loin

Qui a déjà vu la mer immense ? Qui a vu un grand lac ? Qui a déjà vu son papa ramer sur un lac pendant une heure ? deux heures ? trois heures ?

Si vous aviez été sur la mer immense, il aurait fallu ramer, non seulement trois heures, mais toute une journée, deux jours, trois jours, dix jours, vingt jours, trente jours, cinquante jours, cent jours peut-être.

Car la mer est immense. Ou plutôt, vous n'auriez jamais réussi à traverser la mer en chaloupe, parce qu'elle vous aurait engloutis sous ses flots. Car la mer est souvent très mauvaise, et les vagues sont assez facilement aussi hautes que le plafond de notre classe.

Et si le voyage était si long, c'est qu'il n'y avait pas de moteurs, en ce temps-là.

Aujourd'hui, c'est facile de voyager d'une ville à l'autre, à cause de ces merveilleuses automobiles, qui ont des moteurs puissants, et qui filent à soixante milles à l'heure, même en sens contraire du vent.

Mais autrefois, il n'y avati pas un seul moteur : ce n'était pas encore inventé. Comment voyageait-on alors, sur la mer immense ? A la voile seulement.

Et s'il n'y avait pas de vent ? Il fallait tout simplement attendre que le vent revienne et ... patienter. C'est pour cela que les voyages étaient très longs.

Ils sont venus de l'autre côté de la mer

Avant de partir, les marins français ont demandé à leur évêque de les bénir. Et Monseigneur l'évêque de

Saint-Malo a levé la main, et il les a bénis au nom de Dieu lui-même, en disant :

"Vous êtes de braves et courageux marins français. Je vous bénis de grand cœur au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il."

Et ils partirent sur la mer immense, les braves marins de France. Après un très long voyage, ils arrivèrent au pays des Peaux-Rouges.

Une apparition :

Quelle apparition, mes amis, pour ces indigènes qui n'avaient jamais rien vu de semblable ! Une espèce de cabane, mais beaucoup plus grosse et beaucoup plus grande que toutes leurs cabanes, et qui s'avançait toute seule au milieu du fleuve ! Est-ce possible ?

Mais oui, c'est possible, puisque la grande case avance toujours, et qu'il y a des hommes dedans. Pas des hommes rouges, mais des hommes blancs. Pas des hommes avec des peaux d'ours sur le dos, ni des plumes dans les cheveux, mais des hommes vêtus d'habits très riches, comme les Indiens n'en ont jamais vu.

Des habits avec du blanc, du rouge, du vert, et puis du soleil à travers tout cela : bien sûr que ce sont des manitous, tombés du ciel ! Et comme ils ont la peau blanche, les Indiens les baptisent tout de suite : *Visages-Pâles.*

Chut ! Voici le grand Chef !

Les Indiens se taisent, parce que le grand Chef des Visages-Pâles s'avance vers eux. Il est très beau, et il a l'air très bon.

Son nom, vous le savez ?... Oui, c'est Jacques Cartier, le découvreur du Canada.

Dites-le tous ensemble, pour ne jamais l'oublier : *Jacques Cartier.*

Mais Cartier ne sait pas la langue des Indiens. Comment va-t-il faire pour leur parler ?

Il parlera par signes. C'est-à-dire qu'il commence par élever une grande croix dans les airs, car la croix est un signe : c'est le signe de notre rédemption.

Les Indiens sont très surpris. Ils disent encore une fois :

"Le chef des Visages-Pâles est un manitou : il peut guérir nos malades."

Et ils s'en vont chercher tous leurs malades, qu'ils amènent aux pieds de Jacques Cartier. Mais le capitaine des Visages-Pâles ne fait malheureusement pas de miracles. Va-t-il renvoyer les malades, sans rien faire pour eux ?

Non. Il prend son livre de messe, et il dit de longues prières sur les pauvres malades, afin que le bon Dieu leur fasse la grâce de se convertir un jour.

Il leur fait aussi des cadeaux, qui vont causer un très grand plaisir aux Indiens. Les hommes rouges d'Amérique sont tellement contents qu'ils embrassent maintenant les traces que les hommes blancs ont laissées sur le sable de la grève.

Le soir, ils allument de grands feux de joie, et ils dansent une grande partie de la nuit en l'honneur des hommes blancs qui sont venus de France.

Ils sont venus s'établir au pays des Indiens

Jacques Cartier avait résolu de passer l'hiver au Canada. Mais il ne savait pas que les hivers canadiens sont beaucoup plus rigoureux que ceux de France.

Lui et ses hommes souffrirent donc beaucoup de la neige et du froid. Mais ils se consolaient en pensant que l'hiver finirait un jour, et qu'ils retourneraient ensuite en France, pour y chercher de la nourriture et des vêtements plus chauds.

Mais, petit à petit, hélas ! une maladie bien cruelle fit son entrée dans le petit camp des Français, qui s'étaient installés sur les bords de la rivière Saint-Charles, à Québec.

Savez-vous le nom de la maladie ? Voulez-vous le retenir ? Eh bien ! c'était le mal de terre, qu'on appelle aussi *scorbut*.

Les jambes des matelots enflaient. On voyait des taches noires sur leurs corps. Leurs gencives saignaient. Leurs dents tombaient. Ils mouraient même : il y en eut vingt-cinq à mourir de cette étrange maladie.

Cartier se découragea-t-il ? Non. Et puisque tout allait très mal, il se tourna vers la sainte Vierge qu'il aimait. Il prit son image et la fixa sur un arbre, à cinquante pas du fort. Puis il dit à tous ses compagnons qui pouvaient encore se traîner :

"Venez avec moi prier la très sainte Vierge Marie; elle saura bien nous guérir; vous verrez !"

Les Visages-Pâles partirent en procession, et ce fut la première procession en l'honneur de la sainte Vierge au Canada.

Quand Jacques Cartier eut atteint le pied de l'arbre où se trouvait l'image de la sainte Vierge, il récita pieusement les prières de la messe, puis il fit une promesse qui ressemblait à celle-ci :

"Bonne sainte Vierge Marie, guérissez mes hommes, et je vous promets d'aller faire un pèlerinage à votre célèbre sanctuaire de Roc-Amadour, dès que je serai de retour en France."

Le remède

A quelque temps de là, Cartier rencontra un Indien (Domagaya), qu'il savait atteint, lui aussi, de la terrible maladie. Mais l'Indien n'était plus malade.

— Comment ! Te voilà déjà guéri ? lui dit Cartier.

— Mais oui, grand capitaine des Visages-Pâles.

— Et comment donc as-tu fait pour te débarrasser de la grosse maladie ?

— J'ai bu de la tisane d'épinette blanche.

— De la tisane d'épinette ?

— Oui, ce n'est pas très bon à boire, mais la maladie ne tarde pas à disparaître.

— Merci, mon cher, du renseignement. Si jamais j'attrape moi-même la maladie, je saurai maintenant comment me soigner.

Jacques Cartier n'avait pas voulu révéler aux Indiens le malheureux état de ses compagnons; et c'était très prudent de sa part d'avoir agi de la sorte.

La guérison

De retour dans le fort, Cartier s'empressa de raconter à ses amis la conversation qu'il avait eue avec l'Indien. Il fallait donc essayer le remède : aucune hésitation possible.

Et cependant, la tisane était si noire; elle sentait si mauvais, que plusieurs refusèrent de la boire. Mais quand ils eurent vu de leurs yeux les heureux résultats de cette infusion sur leurs compagnons plus braves qu'eux, ils n'hésitèrent plus une seconde.

Ce fut une véritable course vers l'épinette blanche la plus proche du camp. L'arbre entier y passa en huit jours, et tous les malades furent guéris. Au printemps, Cartier put retourner en France avec ses compagnons et remplir la promesse qu'il avait faite à la sainte Vierge.

Nouveau voyage de Jacques Cartier

Jacques Cartier aurait bien pu se décourager et dire: "Je ne retournerai jamais plus au Canada."

Il revint quand même avec quatre cents personnes, de la nourriture pour deux ans, des animaux, et des outils de toutes sortes.

Il ne voulut pas s'installer à Québec à cause des souvenirs trop tristes que lui rappelaient ses vingt-cinq compagnons morts du scorbut. Il alla plutôt débarquer à quelques milles plus haut, à l'endroit qu'on appelle aujourd'hui : *Cap-Rouge.*

Quelques-uns de ses hommes commencèrent tout de suite à bêcher la terre, tandis que d'autres travaillaient à la construction d'un fort. Ils semèrent des choux, des navets, de la laitue...

Connaissez-vous le chou ? le navet ou chou de Siam ? la salade ou laitue ?

Au bout d'une semaine seulement, la plupart des légumes étaient déjà sortis de terre. Le grand chef des Visages-Pâles en fut très content; si content, qu'il se demanda quel beau nom il donnerait au nouveau village qu'il venait de fonder.

Or, en ce temps-là, le roi de France se nommait *François Ier,* et son fils, *Charles.* Jacques Cartier se dit qu'il appellerait son village ou son bourg (ou sa bourgade, si vous le préférez), du beau nom de *Charlesbourg-Royal.*

Il y en a qui cherchaient de l'or

On avait entendu dire en France, en ce temps-là, qu'il y avait de l'or en Amérique. Aussi, parmi les compagnons de Cartier, il y en avait plusieurs qui cherchaient de l'or.

Or un jour ... Oui, un jour, les compagnons de Cartier aperçurent sur le bord de la rivière des pierres qui brillaient au soleil; des pierres qui étincelaient de mille feux.

C'était de l'or, ou bien des diamants. Devinez-vous la joie, l'enthousiasme des compagnons de Cartier. Ils couraient partout à travers le fort, disant :

"De l'or ! Enfin, nous avons trouvé de l'or et des diamants !"

Ils durent, n'est-ce pas, remplir leurs vaisseaux de ces pierres étincelantes ? C'est exactement ce qu'ils firent. Puis ils se hâtèrent de retourner en France avec leur précieuse cargaison de métaux.

Mais hélas ! Trois fois hélas ! Ils furent bien déçus d'apprendre que leurs pierres précieuses n'étaient pas de l'or, ni des diamants, mais tout simplement du mica. (Connaissez-vous le mica ? Qui a déjà vu du mica ? Est-ce que le mica brille au soleil ? Brille-t-il autant que l'or ?)

Monsieur de Roberval

D'autres Français vinrent chez nous à la suite de Jacques Cartier, le découvreur du Canada.

L'un d'eux s'appelait monsieur de Roberval. Il vint avec trois navires et deux cents hommes ou femmes qu'il avait tirés des prisons de France.

Ce n'est pas très honorable, n'est-ce pas, mais laissez-moi continuer mon histoire. Le bon Dieu eut pitié de nous.

Pendant l'hiver, il envoya la maladie du scorbut, qui fit périr cinquante prisonniers. Les autres se chicanèrent tellement, qu'au printemps, monsieur de Roberval fut obligé de s'en retourner en France.

Monsieur de la Roche

Un autre homme blanc de France, qui s'appelait monsieur de la Roche, débarqua, lui aussi, une cinquantaine de prisonniers sur une toute petite île qu'on appelle l'île de Sable. Puis il s'en vint chez nous, chercher le meilleur endroit possible pour y établir sa colonie de prisonniers.

Or il s'éleva tout à coup une affreuse tempête sur la mer immense. Le vent était si fort que le vaisseau de monsieur de la Roche fut rejeté sur les côtes de France *en douze jours seulement.*

Et les prisonniers de l'île de Sable ? Ils furent secourus, oui, mais au bout de *huit ans* seulement.

Pauvres prisonniers ! Ils avaient tellement souffert du froid ou de la faim, que la plupart étaient morts. Il n'en restait plus que douze, qui s'étaient nourris de poissons ou d'oiseaux, et qui ressemblaient plutôt à des morts qu'à des vivants. Ils furent ramenés en France.

Retournèrent-ils en prison ? Non, car le Roi de France leur accorda leur liberté. Il donna même un cadeau à chacun pour leur faire oublier les misères sans nom qu'ils avaient endurées pendant cette longue captivité.

Monsieur de Champlain

C'était donc difficile de s'établir chez nous; très difficile même. Mais il y avait encore beaucoup d'hommes courageux en France. D'autres vont venir essayer encore; ce sont des braves, n'est-ce pas ?

Mais ceux-là ne chercheront pas précisément à s'enrichir. Ils chercheront plutôt à fonder chez nous, une Nouvelle-France catholique. Et savez-vous comment s'appelait leur chef ?

Il se nommait monsieur Samuel de Champlain.

Un grand nom que celui-là. Dites-le tous ensemble, et bien fort : *Samuel de Champlain !*

C'est lui, le véritable fondateur de la Nouvelle-France. Et c'est surtout de lui que nous parlerons la prochaine fois.

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. Répétition du conte:

1. Qui va me raconter l'histoire des hommes blancs qui sont venus de France? Allons! qui?... Venaient-ils de très loin, les hommes blancs de France? Comment voyageaient-ils?

2. Qui va raconter l'apparition de la grande case sur les eaux du grand fleuve?

3. Qui va raconter l'arrivée du grand chef des Visages-Pâles? ses prières sur les malades? ses cadeaux aux Indiens?

4. Qui va me raconter le premier hiver de Jacques Cartier à Québec? La grosse maladie qui s'attaqua à ses compagnons? La prière au pied d'un arbre?

5. Qui va raconter la belle histoire de Charlesbourg-Royal ?

6. Qui va raconter l'histoire de nos chercheurs d'or?

II. Pouvez-vous m'aider à finir mes phrases?

1. Les Indiens furent très surpris à la vue de la grande case qui... (s'avançait toute seule sur l'eau).

2. Dans la grande case, il y avait des hommes blancs, vêtus d'habits... (très riches, resplendissants comme le soleil).

3. Comme ces hommes avaient la peau très blanche, les Indiens les baptisèrent... (les Visages-Pâles).

4. Le chef des Visages-Pâles s'appelait... (Jacques Cartier).

5. Cartier ne savait pas la langue des Indiens, mais il réussit à leur parler par... (signes).

III. Observation des images:

Faire identifier les personnages; observer ce qu'ils font; écouter ce qu'ils disent; trouver les sentiments qui les animent.

IV. Reprenez-moi vite si je me trompe...

1. Autrefois, les voyages duraient quelques jours seulement. (Non; ces voyages sur la Mer duraient des mois entiers).

2. Autrefois, les navires étaient trois fois plus longs que notre classe environ. (Oui; très bien).

3. Aujourd'hui, c'est très difficile de traverser l'Atlantique. (Non; c'est très facile).

4. Pour traverser la Mer en chaloupe, il faudrait ramer pendant trois jours. (Non; pendant trois mois).

5. Nos ancêtres voyageaient à la rame seulement, ou à la voile. (Oui, parce que les moteurs n'étaient pas encore inventés).

V. Vous aimez cela répondre à des questions faciles, n'est-ce pas? Voici!

1. Quelle maladie terrible s'abattit sur les compagnons de Cartier pendant le premier hiver qu'il passa chez nous?

2. Dites les ravages de cette affreuse maladie sur les hommes de Cartier?

3. Cartier se découragea-t-il? Que fit-il plutôt que de se décourager?

4. Ses compagnons revinrent-ils à la santé?

5. Cartier revint-il au Canada? Où s'établit-il?

6. Quel beau nom donna-t-il à son fort? Et en l'honneur de qui?

7. Les compagnons de Cartier trouvèrent-ils des pierres brillantes un jour?

8. Furent-ils contents? Furent-ils déçus à la fin? Pourquoi?

VI. Dessin, collection d'images.

Apporter en classe des images se rapportant à Cartier ou aux Indiens. Esquisser de son mieux:

• Une tête d'Indien, avec plumes.

• Une caravelle de Cartier.

• La croix de Cartier.

• Une tente d'écorce.

VII. Lecture recommandée (au maître):

L'album *Jacques Cartier,* de la collection "Gloires Nationales". L'élève pourrait aussi regarder les images.

VIII. Dramatiser, jouer:

1. L'apparition de la grande case sur le fleuve Saint-Laurent.

2. Les Indiens déposent leurs malades aux pieds du grand chef des Blancs.

3. Feux de joie, le soir, en l'honneur des hommes blancs de France.

4. La maladie du scorbut: dialogue entre Cartier et Domagaya.

5. Les chercheurs d'or.

IX. Boîte de sable:

Représenter:

1. Le fort de Cartier sur les bords de la rivière Saint-Charles.

2. La bourgade d'Hochelaga; les Indiens malades aux pieds de Cartier.

3. La procession de Cartier à Notre-Dame de Roc-Amadour.

4. Les prisonniers de l'île de Sable.

X. A retenir que . . .

Les hommes blancs de France sont venus de l'autre côté de la Mer pour s'établir au pays des Indiens.

4e LEÇON

La Nouvelle-France; établissement des premiers défricheurs à Québec, aux Trois-Rivières, à Ville-Marie, à X . . .

1. La fondation de Québec

Une Nouvelle-France catholique

Nous avons déjà parlé — vous vous en souvenez — des premiers hommes blancs qui étaient venus s'établir au pays des Indiens.

Parmi eux, il y en avait qui cherchaient de nouvelles terres. Il y en avait qui cherchaient de l'or. Il y en avait enfin qui cherchaient à fonder une Nouvelle-France catholique.

Parmi ces derniers, on remarquait surtout le fondateur de la Nouvelle-France. Vous avez retenu son nom : Samuel de Champlain, le fondateur de Québec et de toute la Nouvelle-France.

Monsieur de Champlain était un grand capitaine, lui aussi, comme Jacques Cartier. Il s'était longtemps demandé à quel endroit il devait s'établir. Et finalement, c'est à Québec même, au pied du cap Diamant qu'il était descendu.

Il avait trouvé le pays très beau et tout à fait de son goût :

"Je vais couper des arbres, avait-il dit, et dans cette clairière, je vais bâtir une maison. Et je vais rester ici

jusqu'à la fin de mes jours au milieu des Indiens. J'apprendrai leur langue, et je leur parlerai de notre sainte religion. Je ferai aussi venir des missionnaires, qui leur parleront du bon Dieu."

Le salut d'une âme

Il y a une belle parole que monsieur de Champlain répétait souvent, et que nous avons déjà dite l'an dernier. Vous vous en souvenez, n'est-ce pas ?

"Le salut d'une âme vaut mieux que la conquête d'un empire."

C'est-à-dire qu'il vaut mieux convertir un seul Peau-Rouge, comme papa Œil-de-Serpent, par exemple, ou son fils, Bouton-d'Or, que de conquérir un pays aussi vaste que notre cher pays, le Canada.

Robes-Brunes et Robes-Noires

"Je ferai venir des missionnaires !" avait dit Monsieur de Champlain.

Or le fondateur de Québec était un homme de parole. Et c'est pourquoi les Indiens de Québec furent un jour bien surpris de voir débarquer des hommes qui portaient une grande robe brune, avec un cordon autour des reins, et des sandales aux pieds. (Qui a déjà vu un bon Père Franciscain ? Qui l'a déjà entendu prêcher ?)

Et comme les nouveaux missionnaires portaient une robe brune, les Indiens dirent tout de suite :

"C'est la Robe-Brune !"

Puis un autre jour, d'autres missionnaires débarquèrent encore à Québec. Leur soutane était noire, et c'était des Pères Jésuites. Les Indiens dirent, cette fois : La Robe-Noire !

Les Robes-Brunes et les Robes-Noires se mirent tout de suite à travailler au salut des pauvres Indiens.

Ces héroïques missionnaires trouvèrent le courage de vivre avec les Peaux-Rouges, même quand les Sauvages étaient pouilleux et malpropres, et que ça sentait bien mauvais dans leur pauvre cabane.

Etablissement des premiers défricheurs

Tandis que les missionnaires travaillaient de tout leur cœur, de toute leur âme, et aussi de tout leur corps, à la conversion des Indiens, les colons de monsieur de Champlain s'employaient à défricher la terre.

Il y en avait qui abattaient des arbres, d'autres qui les coupaient, d'autres qui les sciaient, et d'autres qui les équarrissaient. (Expliquer le terme *équarrir*).

Monsieur de Champlain fit élever une grande maison à deux étages, qui allait servir en même temps de résidence et de magasin général pour la colonie. Tout autour de la maison, il fit poser une galerie qui servit de promenoir.

Il fit aussi creuser un fossé de six pieds de profondeur et de quinze pieds de largeur. Il installa enfin quelques pièces de canon pour défendre la maison en cas de besoin.

Les Indiens regardaient d'un œil d'envie ces hommes blancs qui étaient si habiles, et qui savaient faire de si belles maisons en si peu de temps.

Premières semailles

Un jour, les Indiens virent le grand chef des Visages-Pâles qui conduisait quelques hommes sur un terrain voisin de l'Habitation. Ils virent les hommes blancs qui abattaient encore des arbres et qui semaient entre les souches.

Ils semaient des graines de jardin et puis du maïs ou blé d'Inde. La récolte fut excellente. Monsieur de Champlain fit aussi planter des vignes avec l'espoir qu'il récolterait un jour des raisins aussi beaux que ceux de

France. Et un soir qu'il mettait par écrit toutes les belles choses qu'il savait maintenant de Québec, il écrivit :

Le pays est beau et plaisant. Les grains et les légumes y mûrissent facilement.

Les arbres ou arbustes fruitiers sauvages sont nombreux : noyers, cerisiers, pruniers, framboisiers, fraisiers, groseillers, etc.

Il y a beaucoup de poissons dans les rivières; les prairies sont nombreuses, et le gibier en nombre presque infini.

Un hiver à Québec

Tandis qu'un compagnon de monsieur de Champlain repassait en France avec une riche cargaison de pelleteries, trente hommes restèrent à Québec avec le fondateur de la colonie. Durant l'hiver, ils coupèrent et transportèrent le bois de chauffage nécessaire à l'Habitation.

La saison se serait bien passée, si le mal de terre ou scorbut n'avait fait son apparition parmi les travailleurs. Presque tous succombèrent, les uns après les autres, et huit seulement survécurent au redoutable fléau.

Même les survivants se trouvaient considérablement affaiblis quand, enfin, parut le printemps. Sous les chauds rayons du soleil d'avril, la maladie s'enfuit, avec la neige. L'arrivée soudaine de vingt nouveaux compagnons ramena finalement la bonne humeur partout.

Nouvelles épreuves

La petite colonie de monsieur de Champlain connut encore bien d'autres épreuves. Un jour, par exemple, des hommes blancs d'un pays voisin de la France, qu'on appelle l'Angleterre, vinrent s'emparer de Québec.

Ils obligèrent monsieur de Champlain, la plupart de ses compagnons, et même les missionnaires de la Nouvelle-France à monter sur leur navire et à repasser la mer.

Le fondateur de Québec en eut un chagrin considérable. Mais lui aussi (comme autrefois Jacques Cartier) fit un vœu à la sainte Vierge Marie :

"Bonne sainte Vierge, dit-il, faites-moi la grâce de revenir en Nouvelle-France, et je vous construirai une chapelle comme signe de ma reconnaissance."

La très sainte Vierge écouta la prière de son fidèle serviteur. Champlain revint à Québec, et l'un de ses premiers soins fut d'y ériger une chapelle en l'honneur de Marie; et ce fut la chapelle *Notre-Dame de la Recouvrance* (qu'on appelle aujourd'hui, à Québec même, Notre-Dame des Victoires).

Des amis aux Trois-Rivières

Monsieur de Champlain comptait de nombreux amis parmi les Indiens de la région de Québec, mais il en avait aussi parmi ceux des Trois-Rivières, qu'on appelait les *Algonquins.*

Or depuis que les hommes blancs de France s'étaient fixés à Québec, les Algonquins des Trois-Rivières voulaient obtenir la même faveur pour leur petite patrie : ils voulaient un établissement français aux Trois-Rivières.

Leur chef s'appelait *Capitanal.* C'était un ami de monsieur de Champlain.

2. La fondation des Trois-Rivières

Visite d'un grand chef indien

Champlain n'était de retour à Québec que depuis quelques semaines, lorsque son ami, *Capitanal,* le grand chef des Algonquins, vint le voir avec de nombreux compagnons pour lui demander la fondation d'un poste aux Trois-Rivières.

Capitanal se faisait vieux. Sa voix était grave, et voici ce qu'il dit en son langage naïf : Grand Chef des Visages-Pâles :

"Je ne suis qu'un pauvre petit animal, qui va rampant sur la terre. Vous autres, Français, vous êtes les grands du monde, qui faites tout trembler. Je ne sais comment j'ose parler devant de si grands capitaines.

"Tu dis que les Français sont venus habiter Québec pour nous défendre, et que tu viendras en notre pays pour nous protéger. Tu seras toujours le bienvenu.

"Tu dis que nous voulons aller aux Anglais. Je te promets que ni moi, ni ceux qui ont de l'esprit, n'irons aux Anglais. Leur capitaine a voulu faire alliance avec moi et me tenir pour son frère. Je me suis retiré, en disant qu'il était trop grand capitaine.

"Je me souviens bien d'une parole que tu nous avais dite : "Je reviendrai." Je t'attendais toujours. Tu as été fidèle; tu le seras encore en venant nous voir dans notre pays."

Fondation promise

Champlain fut très content des paroles que venait de lui adresser le chef des Algonquins. Il lui promit, en effet, de construire un fort aux Trois-Rivières.

Capitanal s'en retourna très fier, lui aussi, mais il n'eut cependant pas le bonheur de voir s'élever l'Habitation promise, car il mourut au printemps suivant, au cours d'une expédition guerrière sur la rive sud du Saint-Laurent.

Sentant venir sa fin, il rassembla ses camarades, les pria de rester fidèles aux Français, et leur demanda de transporter son corps aux Trois-Rivières pour qu'il y fût enterré à la manière des Visages-Pâles.

Poste bien situé

Aux Trois-Rivières, il était facile de surveiller à la fois et le Saint-Laurent et le Saint-Maurice. Or, les Iroquois rôdaient continuellement dans la région, en sorte

qu'il devenait presque impossible de remonter le Saint-Laurent sans tomber dans leurs pièges.

Champlain résolut d'y installer un fort, et c'est au sieur de *Laviolette* qu'il en confia l'exécution.

Un matin de juillet (1634)

Puis un matin de juillet, un petit groupe de Français s'en vint fonder un fort aux Trois-Rivières. Savez-vous le nom de leur chef ? Non ? Allons le demander à nos petits amis des Trois-Rivières; ils le savent par cœur, et ils vont vous répondre tout de suite, avec beaucoup de fierté, parce que c'est le fondateur de leur ville: "Monsieur de Laviolette !"

Monsieur de Laviolette et ses hommes abattirent quelques arbres. Ils creusèrent un fossé dans le sable et dressèrent une palissade avec de grosses pièces de bois qu'ils avaient équarries à la hache. Ils fixèrent ensuite ces pièces de bois dans la terre, et le fort était fini.

L'Habitation des Trois-Rivières

Nos braves pionniers commencèrent ensuite à ériger une modeste Habitation, que Champlain vint voir dès les derniers jours de juillet. Il écrivait ensuite en France :

"L'Habitation des Trois-Rivières est placée dans un des plus beaux endroits de ce pays, où la température de l'air est modérée, le territoire plus fertile, la pêche et la chasse plus abondante qu'à Québec."

De son côté, un Père Jésuite vante les charmes des Trois-Rivières: "Le séjour y est fort agréable. Les Sauvages se plaisent encore plus aux Trois-Rivières qu'à Québec."

Le nouvel établissement des Trois-Rivières était bien petit, mais avec les années, il est devenu la belle et grande ville des Trois-Rivières, que vous connaissez peut-être, ou que vous aurez sans doute l'occasion de visiter un jour.

Un 3e établissement en Nouvelle-France

La Nouvelle-France comptait maintenant deux établissements: celui de Québec, fondé par monsieur de Champlain, et celui des Trois-Rivières, établi sous la direction du sieur de Laviolette.

Le fort des Trois-Rivières était très éloigné de celui de Québec (90 milles). Or voici que le troisième établissement serait encore deux fois plus loin de Québec (180 milles) que celui des Trois-Rivières.

C'était dangereux d'aller si loin que cela, parce qu'il y avait de nombreux Iroquois dans cette nouvelle région. Mais les fondateurs du nouvel établissement étaient des braves: vous verrez.

Savez-vous le nom de ce nouveau poste ? C'est un beau nom, que vous n'oublierez jamais : *Ville-Marie.* On dit aujourd'hui *Montréal.*

3. La fondation de Ville-Marie

Il y avait une fois

C'est comme dans les contes de fées: il y avait une fois des hommes et des femmes de France qui avaient entendu une voix du ciel disant :

"Je veux que vous alliez en Nouvelle-France, dans une île appelée Montréal, et que vous y fondiez une colonie, avec un hôpital pour le soulagement des malades ..."

C'étaient des paroles bien étranges, n'est-ce pas ? Mais il y eut des hommes et des femmes de France assez courageux pour faire ce que demandait la mystérieuse voix du ciel.

En route pour Montréal

Les hommes qui étaient venus de France avec l'intention de fonder Ville-Marie s'étaient d'abord arrêtés à

Québec. Les colons de Québec furent d'abord très contents de voir arriver un aussi grand nombre d'hommes forts et vaillants, mais quand ils apprirent que les nouveaux venus se rendaient jusqu'à Montréal, c'est-à-dire jusqu'au pays des Iroquois, ils firent la grimace et tâchèrent de les en empêcher, par tous les moyens possibles :

"Vous allez vous jeter vous-mêmes dans la gueule des loups, disaient-ils. Les Iroquois vont vous massacrer, oui, tous, jusqu'au dernier ! "

Mais le fondateur de Ville-Marie était un brave. Savez-vous son nom ? Allons ! nos petits amis de Montréal vont nous le dire avec autant de plaisir et de fierté que ceux des Trois-Rivières et de Québec, lorsqu'il s'agit de leur fondateur à eux :

"Maisonneuve ! Monsieur Paul de Maisonneuve !"

Un brave

Et puisque Maisonneuve avait reçu l'ordre d'aller fonder une colonie à Ville-Marie, il irait certainement jusqu'au bout :

"Quand même tous les arbres de Ville-Marie se changeraient en autant d'Iroquois, dit-il, j'irais quand même y fonder une colonie, parce que c'est mon devoir d'y aller."

Hourrah ! Bravo pour monsieur de Maisonneuve et pour ses courageux compagnons ! Les colons de Ville-Marie furent quand même obligés de passer l'hiver à Québec parce que la saison était déjà trop avancée pour leur permettre de se rendre à Montréal, où il n'y avait absolument rien de prêt pour les recevoir.

Ils profitèrent de leur hiver pour se construire des barques, des meubles, et toutes sortes d'objets qui allaient leur être très utiles à Montréal.

Un matin de mai

Puis un beau matin du mois de mai 1642, ils montèrent dans les barques, qu'ils avaient fabriquées pendant l'hiver, et s'engagèrent lentement sur les eaux du grand fleuve. Ils saluèrent, en passant, l'humble fort des Trois-Rivières, que venait de fonder, vous vous en souvenez, un monsieur de Laviolette.

On remarquait, parmi les voyageurs, le Père Vimont, Jésuite, madame de la Peltrie, une riche dame de Québec qui s'en allait vivre à Ville-Marie, et Mademoiselle Mance, qui allait fonder le premier hôpital de Ville-Marie.

Toutes ces personnes s'en allaient au pays des Iroquois. Tous savaient très bien qu'il faudrait se battre contre la forêt, pas toujours facile à déraciner; et surtout contre les Iroquois, dont nous reparlerons bientôt.

Oui, ils savaient tout cela, les généreux colons de Maisonneuve, mais il remontaient quand même le Saint-Laurent.

La fondation de Ville-Marie

Quand les colons de monsieur de Maisonneuve arrivèrent à Ville-Marie, ils furent heureux de voir des arbres magnifiques et des fleurs sauvages en grand nombre. Il y avait aussi beaucoup d'oiseaux chanteurs.

Les nouveaux arrivés furent si contents qu'ils s'empressèrent d'élever un autel pour permettre au Père Jésuite d'y célébrer le saint sacrifice de la messe. Mademoiselle Mance et madame de la Peltrie le décorèrent avec des fleurs sauvages.

Avant de monter à l'autel, le père Vimont commença par demander les lumières du Saint-Esprit en chantant la belle prière latine qui commence par ces mots : *"Veni Creator Spiritus !"*

Après l'Evangile, il se tourna vers les fidèles qui étaient groupés devant lui et les encouragea à continuer courageusement l'œuvre qu'ils avaient si bien commencée.

Il leur dit que Ville-Marie ressemblait, ce matin-là, à une toute petite graine d'orme ou d'érable.

"Eh bien ! continua le père Vimont, nous allons jeter cette petite graine en terre. Elle va germer; elle va grandir, et elle va devenir un jour un très grand arbre."

Avait-il raison de parler ainsi, le père Vimont ? Mais certainement, puisque Ville-Marie est devenue aujourd'hui la grande ville de Montréal, la plus grande de tout le pays, et celle que nous sommes fiers d'appeler la *métropole du Canada.*

La Ville de Marie

Le très saint Sacrement resta exposé toute la journée, comme pour mieux montrer que Jésus, le Christ-Roi, prenait possession de cette nouvelle fondation dédiée à la très sainte Vierge Marie : *Ville-Marie,* la ville de Marie.

Mademoiselle Mance et madame de la Peltrie n'avaient pas de lampe du sanctuaire. Elles se demandaient bien ce qu'elles mettraient à la place de la lampe. Alors, elles eurent une idée magnifique :

"Attrapons des mouches à feu, dirent-elles; puis nous les enfermerons dans une bouteille. La nuit, elles feront une lumière semblable à celle de la veilleuse qui doit brûler nuit et jour devant le très saint Sacrement."

A X. . . près d'ici

Et voilà comment nos défricheurs s'établirent à Québec, aux Trois-Rivières et à Ville-Marie.... D'autres s'établirent à X..., tout près d'ici.

(Apprendre l'origine de la ville ou du village qu'habitent les élèves et la leur raconter de son mieux, en détail.)

Vous aimeriez maintenant savoir comment les premiers défricheurs s'y prirent pour ouvrir leurs terres. C'est ce que nous verrons dans les prochaines leçons.

En attendant, vous allez dire avec moi un grand merci à ces hommes courageux, à ces femmes courageuses, qui vinrent s'établir chez nous malgré les Iroquois barbares, malgré le dur climat, malgré des difficultés de toutes sortes.

Vous allez promettre à ces héros qui s'appelaient Champlain, Laviolette, Maisonneuve, madame de la Peltrie, mlle Mance, que vous serez courageux, que vous serez courageuses, vous aussi, un jour.

En attendant, vous allez apprendre à ne pas vous plaindre pour le plus petit bobo; à bien obéir en classe, à bien obéir à la maison à papa et à maman.

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. Quelques questions faciles; tous les élèves aiment à répondre aux questions faciles!

1. Comment s'appelle le fondateur de Québec?
2. Etait-il un aussi grand capitaine que Jacques Cartier?
3. Où s'établit-il au Canada?
4. Que s'était-il dit en arrivant à Québec?
5. Quelle belle parole disait-il souvent?
6. Quels furent nos premiers missionnaires?
7. Comment les Indiens les appelèrent-ils?
8. Quels missionnaires furent appelés Robes-Noires?
9. Que firent nos missionnaires?
10. A quoi s'occupaient les colons tandis que les missionnaires instruisaient les Indiens?

II. Le jeu des personnages.

Supposez que vous êtes l'un ou l'autre des personnages ci-dessous; vous revenez sur la terre, et vous racontez à vos petits compagnons ou à vos petites compagnes:

1° La fondation de Québec.

2° Celle des Trois-Rivières.

3° Celle de Ville-Marie.

III. Devinettes: ***qui a prononcé la parole suivante? Allons! qui?***

1. "Je ferai venir des missionnaires qui travailleront au salut des Indiens..." (Rép.: Champlain).

2."Je ne suis qu'un pauvre petit animal qui va rampant sur la terre..." (Rép.: Capitanal).

3. "Quand même tous les arbres de Ville-Marie se changeraient en autant d'Iroquois..." (Rép.: Maisonneuve).

4. "Nous allons jeter cette petite graine en terre; elle va germer et devenir un grand arbre..." (Rép.: le Père Vimont).

5. "Attrapons des mouches à feu; nous les enfermerons dans une bouteille..." (Rép.: mademoiselle Mance et madame de la Peltrie).

IV. Initiation à la carte géographique:

Tracer au tableau noir ce qu'on pourrait appeler le fleuve Saint-Laurent. Indiquer aux élèves où l'on pourrait fixer Québec, Ville-Marie, et à mi-chemin, les Trois-Rivières; puis la ville ou le village que l'on habite, et quelques autres villes ou villages bien connus.

V. Observation des images.

Inviter les élèves à observer attentivement les images de leur 2e album d'Histoire du Canada, à la 4e leçon: Fondation d'une Nouvelle-France catholique sur les bords du Saint-Laurent.

Faire identifier les personnages, les lieux et les choses... A l'aide des images, reconstituer l'histoire entière.

VI. Dramatiser (jouer):

1. L'arrivée des Robes-Brunes et des Robes-Noires.

2. La construction de l'Habitation de monsieur de Champlain, à Québec.

3. La capitulation de Québec et le vœu de Champlain à la Vierge.

4. La visite du grand chef Capitanal; son discours.

5. La fondation du fort des Trois-Rivières.

6. La belle réponse de Maisonneuve à ceux qui voulaient l'empêcher d'aller à Ville-Marie.

7. La 1re messe à Ville-Marie.

VI. Boîte de sable:

1. Le fort de Québec, au pied du cap Diamant.

2. Celui des Trois-Rivières (au Platon).

3. Celui de Maisonneuve, à l'embouchure du grand fleuve et de la rivière Outaouais, menant au pays des Hurons.

4. La construction de l'Habitation de Québec.

5. L'arrivée à Ville-Marie.

VIII. A retenir que . . .

Les hommes blancs de France vinrent autrefois fonder chez nous une Nouvelle-France catholique. Leur trois premiers établissements furent ceux de Québec, des Trois-Rivières, et de Montréal.



5e LEÇON

Histoire d'une famille de colons : Louis Hébert et Marie Rollet.

Une belle histoire

Il y avait une fois un papa et une maman qui s'appelaient Louis Hébert et Marie Rollet, et leurs trois enfants: Anne, Guillemette et Guillaume. Ils vivaient heureux dans une belle et grande ville de France qu'on nomme Paris.

Papa Hébert vendait des remèdes qu'il fabriquait lui-même; il était donc pharmacien, et il aimait son métier. Mais un jour, il entendit parler d'un pays lointain qu'on appelait la Nouvelle-France. On disait qu'il y avait là-bas de riches fourrures, et peut-être aussi de l'or, et enfin des âmes païennes à convertir.

On disait encore que le pays était très vaste, et que la terre y produisait de bonnes récoltes. Louis Hébert aimait son métier de pharmacien, c'est sûr, mais il aimait aussi celui d'agriculteur. Et un jour, il dit :

"J'aimerais bien cela, moi aussi, traverser les mers et m'en aller rejoindre là-bas mon ami monsieur de Champlain, qui vient de fonder une colonie sur les bords du Saint-Laurent ..."

Toc, toc, toc

Puis un jour, monsieur Louis Hébert vit entrer chez lui son ami, Champlain, qui revenait précisément de Québec :

"Louis, disait-il, j'ai besoin de toi là-bas, sur les bords du Saint-Laurent. Ma colonie de Québec existe depuis neuf ans déjà. On y rencontre des pêcheurs, des chasseurs, mais pas un seul colon. J'ai besoin de bras vigoureux pour défricher la terre, pour la labourer et l'ensemencer. Je t'emmène avec ta femme et tes enfants.

— Vraiment ! J'y pensais en effet depuis un certain temps, et puisque tu parais insister, je veux bien te suivre de l'autre côté de l'océan.

— Voilà qui est très bien, mon cher !

— Et quand partirons-nous ?

— Au printemps."

Ceux qui disaient non

Louis Hébert était bien décidé à partir. Il avait même vendu sa maison et son jardin. Mais ses parents et ses amis voulaient l'empêcher de s'éloigner de la France. Ils lui parlaient de la longueur du voyage, des dangers de la mer, et des privations de toutes sortes qu'il devrait endurer dans un pays sauvage.

Mais Louis Hébert leur répondait :

"J'ai donné ma parole à monsieur de Champlain. Je pars au printemps avec ma femme et mes enfants."

Anne, Guillemette et Guillaume étaient très contents de savoir qu'ils s'en iraient bientôt sur la mer immense,

mais il y eut encore des gens qui voulurent s'opposer au départ du premier colon canadien.

Ces messieurs faisaient partie d'une compagnie de marchands de fourrures. Ils avaient certains droits sur notre pays, le Canada: celui, par exemple, de faire le commerce des fourrures.

Or ces messieurs parlèrent ainsi : "Louis Hébert veut aller défricher des terres en Nouvelle-France. Il faut l'en empêcher, parce que le défrichement ferait tort à notre commerce, en effrayant les animaux à fourrures et en les obligeant à s'éloigner de nos terrains de chasse."

La Compagnie finit tout de même par accorder la permission demandée, mais elle y mit une condition :

"Monsieur Louis Hébert ne fera jamais la traite avec les Indiens, disait-elle; il ne pourra même pas vendre le surplus de sa récolte à qui il voudra, mais il devra le remettre à la Compagnie de la Nouvelle-France."

Ce n'était pas juste, bien sûr, mais Louis Hébert partit quand même dans la direction du Canada.

La grand départ

Le printemps était venu. Papa Hébert, maman Anne, Guillemette et Guillaume étaient montés dans une grosse voiture à quatre chevaux. Et pourquoi pas en autobus ou en train ? Parce que l'autobus et le train n'étaient pas encore inventés.

La route était longue, et souvent raboteuse. Le voyage fut donc très fatigant. Madame Hébert surtout avait le cœur gros, car c'était un gros sacrifice pour elle de quitter son cher pays, la France, et plus spécialement la belle ville de Paris. Mais elle était courageuse, et elle cachait son chagrin.

Quand aux enfants, ils étaient très contents, car ils allaient monter sur un navire pour la première fois de leur vie.

Enfin, voici la mer, et puis les navires à voiles, et puis de l'eau à perte de vue. Que c'est beau, la mer ! Les enfants sont au comble du bonheur.

A bord du "Saint-Etienne"

Avec leur papa et leur maman, Anne, Guillaume et Guillemette se reposent quelques jours dans le petit port de mer (de Honfleur). Un matin, ils s'agenouillent dans l'humble église de la paroisse et demandent au bon Dieu de bénir leur grand voyage sur la mer. Puis ils se dirigent vers le port où monsieur de Champlain les attend déjà sur son navire, le *Saint-Etienne.*

Pauvre *Saint-Etienne !* Des hommes travaillent jour et nuit à le charger de toutes sortes de choses bonnes à boire ou à manger : du lard, du poisson, des biscuits, de la farine, des pois, du vin, du cidre, etc. Ils poussent même devant eux des animaux vivants, qui serviront de nourriture aux passagers pendant le voyage.

Le navire emporte aussi des planches, du goudron, de l'étoupe, des cables, des canons, et puis les effets personnels (bagages) des voyageurs, et enfin les voyageurs eux-mêmes.

Anne et Guillemette, qui savent leur Histoire Sainte, disent en voyant tout ce remue-ménage: "Ah ! ce devait être un peu comme cela dans l'arche de Noé !"

Ohé ! Ohé ! Ohé !

Les matelots sont tous à leur poste. La famille Hébert a réussi à se trouver un petit coin à l'intérieur du navire, de même que monsieur de Champlain et les deux missionnaires Récollets qui l'accompagnent.

Le capitaine du navire parle très fort à présent. Il donne ses ordres, paraît-il, et à mesure qu'il parle, les matelots détachent les gros cables qui retenaient le navire au rivage, puis il déroulent les voiles, et voici que le navire commence à se balancer lentement sur l'eau.

A mesure que le *Saint-Etienne* s'éloigne du port, il se balance de plus en plus fort. Papa Hébert n'a pas peur, parce qu'il est un homme et qu'il connaît la mer. Maman Hébert n'a pas peur, elle non plus, mais Guillaume et Guillemette ne sont pas plus braves que cela. Ils se blotissent contre la robe de la grande sœur Anne ou contre celle de maman.

L'un des missionnaires s'est aperçu de la peur des enfants. Il vient au-devant d'eux et les rassure en leur disant que le *Saint-Etienne* est un bon navire, qui porte bien la mer, et qu'il ne faut pas avoir peur en compagnie de papa, de maman, de la grande sœur Anne, de monsieur de Champlain, et des missionnaires Récollets.

Le missionnaire ouvre maintenant son livre de prières. Il récite de longues oraisons pour demander au bon Dieu de bénir le *Saint-Etienne* et tous ceux qui ont eu le courage de monter à bord du navire. Les matelots et les passagers prient avec le missionnaire. Ils chantent aussi un beau cantique à la très sainte Vierge Marie qui est, comme vous le savez, l'*Etoile de la Mer*; c'est-à-dire qu'elle est la patronne et la protectrice toute spéciale de ceux qui vont sur l'océan.

De l'eau ! Rien que de l'eau !

Pendant des jours, pendant des semaines, pendant des mois, c'est la mer immense. De l'eau, et rien que de l'eau ! Les premiers jours, tout va assez bien, parce que tout est nouveau pour les enfants. Mais au bout de quelques jours, ils trouvent qu'ils n'ont pas beaucoup d'espace pour courir ou s'amuser à leur goût sur les ponts du *Saint-Etienne.*

Souvent, Guillemette et Guillaume dorment mal, à cause du navire qui se balance trop fort sur l'océan. Souvent aussi, la nourriture est mauvaise. Parfois enfin, le vent cesse tout à fait, et alors le navire n'avance plus du tout.

Pauvres enfants ! Ils savent maintenant que ce n'est pas un voyage de plaisir que la traversée de l'océan !

Il leur arrive même de pleurer, parce que leurs souffrances sont trop grandes. Mais la sœur Anne et la courageuse maman sont toujours là pour consoler ou ... sécher les gros chagrins d'enfant

Danger très sérieux

Un jour — c'était vers la fin du voyage — le brave petit *Saint-Etienne* dut essuyer une tempête effroyable. La mer était furieuse, et le pont du navire disparaissait sous les vagues de l'océan. Les matelots furent obligés de grimper dans les mâts et de replier les voiles au plus tôt, pour empêcher le navire de sombrer.

Puis on vit tout à coup des glaciers gros comme des montagnes s'avancer dans la direction du navire, et menacer à chaque instant de l'engloutir. Tout le monde avait grand peur. Le danger était si grave, que les missionnaires confessèrent tous les voyageurs et les mirent en état de paraître devant le bon Dieu.

Ils firent réciter des prières à la sainte Vierge et aussi à la bonne sainte Anne, la patronne des marins. L'un des missionnaires leva la main pour une dernière bénédiction, et c'est alors que madame Hébert prit dans ses bras le dernier de ses enfants pour qu'il reçut, lui aussi la bénédiction du prêtre.

Dieu veillait sans doute sur l'infortuné *Saint-Etienne,* qui réussit à se faufiler parmi les vagues et les glaciers. Après avoir franchi le golfe Saint-Laurent, il vint s'arrêter finalement au petit poste de Tadoussac (sur les bords de la rivière Saguenay).

Le voyage avait duré *quatre-vingt-onze* jours.

Messe d'action de grâce à Tadoussac

A Tadoussac, les matelots et les passagers n'avaient plus rien à craindre des fureurs de l'océan. Ils étaient si épuisés par les fatigues du voyage, qu'ils descendirent à terre pour s'y reposer quelque temps.

Un de leurs premiers soins fut d'élever une chapelle rustique avec des branches de cèdre ou de sapin. Madame Hébert et ses enfants la décorèrent de fleurs sauvages, et le père Paul, Récollet, y célébra la sainte messe. Les moustiques étaient si nombreux, que deux hommes durent les chasser continuellement autour du prêtre pendant toute la durée du saint Sacrifice.

Le capitaine du navire fit aussi tirer du canon comme pour dire au ciel : "Merci, mon Dieu, de nous avoir sauvé la vie !"

Après le dîner, les voyageurs chantèrent les vêpres, en sorte que ce jour-là, dit-on, "le désert de Tadoussac fut changé en un petit paradis où les louanges divines retentissaient jusqu'au ciel".

En route vers Québec

Le *Saint-Etienne* va-t-il maintenant poursuivre sa route vers Québec ? Mais non, car en ce temps-là, les navires n'osaient pas s'aventurer sur le fleuve, par crainte des nombreux récifs qui surgissent en plusieurs endroits du Saint-Laurent.

C'est pourquoi les voyageurs montèrent dans des barques, où les matelots se mirent à ramer de toute la force de leurs bras vigoureux. De chaque côté du fleuve, il n'y avait que des arbres : pas une seule maison !

C'était bien différent de la grande ville de Paris, et les jeunes Hébert commençaient à se demander comment ils feraient pour s'habituer à ce pays sauvage où il n'y avait pas d'églises, pas d'écoles, et pas même de maisons. Papa Hébert savait heureusement trouver des paroles capables de calmer les craintes des enfants :

"Nous aurons une belle maison, vous verrez... D'autres Français comme nous viendront nous rejoindre à Québec; la vie y sera bientôt aussi agréable qu'à Paris, vous verrez ..."

Quelle joie !

A Québec, les gens pensaient bien que la mer avait englouti le malheureux petit navire *Saint-Etienne*. Ils avaient même déjà prié pour le repos de l'âme des voyageurs.... Mais non: Louis Hébert, sa femme et ses enfants vivaient encore. Voyez leur barque accostant au quai de la basse-ville. Quelle joie !

Toute la population de Québec, qui comprenait alors une cinquantaine de personnes, se rendit sur la grève pour attendre les voyageurs et leur souhaiter la plus cordiale bienvenue.

Tandis que les hommes serraient la main de Louis Hébert, les quelques femmes de la colonie entouraient Marie Rollet et ses enfants "avec une joie et un contentement difficiles à exprimer".

Chez monsieur de Champlain

Où donc la famille Hébert va-t-elle maintenant se loger, puisqu'il n'existe évidemment aucune maison disponible à Québec ? Rassurez-vous: monsieur de Champlain a tout prévu. Il accueillera lui-même dans sa maison Louis Hébert et toute sa famille, pour leur permettre de se reposer des fatigues du voyage. Il les gardera tant que la famille n'aura pas construit sa propre maison.

Ainsi, le papa, la maman, et les trois enfants Hébert ne trouveront pas trop dur le passage de leur belle maison de Paris à celle de la Nouvelle-France. Et ce soir-là, le papa, la maman, Anne, Guillemette et Guillaume dormirent en paix dans la grande maison de monsieur de Champlain, qui portait un grand nom : l'*Habitation*.

Tandis que les enfants repassaient dans leur mémoire les mille souvenirs du voyage, le papa et la maman songeaient déjà aux travaux qu'ils allaient entreprendre dès le lendemain. La besogne s'annonçait formidable, mais Louis Hébert et sa femme, Marie Rollet

étaient courageux. C'étaient de vrais colons, dans toute la force du mot.

Sur le promontoire de Québec

Tout en se reposant des fatigues du voyage, Louis Hébert cherchait un endroit favorable pour y défricher la terre et y bâtir sa maison. Rien que des arbres autour de lui : à droite, à gauche, en avant, en arrière. Il y avait de quoi décourager un homme moins vaillant que Louis Hébert; mais Louis Hébert était un valeureux.

Il grimpa sur le rocher de Québec, et voici qu'au sommet de la falaise, il trouva précisément l'endroit qu'il rêvait. A ses pieds, le grand fleuve roulait silencieusement ses eaux bleues. Des canots indiens s'y promenaient dans toutes les directions. En face, il y avait des rochers à pic de Lévis, et dans le lointain, nos superbes Laurentides.

Alors Hébert dit : "C'est ici, sur ce promontoire, que je construirai ma maison." Et les jours suivants, il se mit courageusement à l'œuvre. Voyez plutôt dans votre album d'Histoire ...

Vlin ! Vlan !

Louis Hébert est là debout, devant un grand pin de chez nous. C'est un arbre robuste, qui monte bien droit dans le ciel, au travers d'un vrai fouillis de branches de toutes sortes.

Papa Hébert regarde le grand arbre des pieds à la tête, comme pour mieux se mesurer avec ce géant des forêts.

Il fait un beau et grand signe de croix. Il se dresse. Ses bras se gonflent, et vlan ! Le taillant de sa bonne hache s'enfonce dans le pin blanc.

Il commence par faire une coche profonde dans le bois. Puis avec patience, il frappe longtemps à la même

place. A chaque coup de sa bonne hache, il fait voler un copeau large comme la main.

Mais il a beau frapper, l'arbre tient bon. Vlan ! et les copeaux volent de plus en plus drus. Le sol est tout couvert de blancs éclats.

Le bûcheron frappe. Il frappe toujours. Le cœur de l'arbre est atteint, et la hache monte toujours. Elle retombe chaque fois dans la même entaille, qui se creuse et s'élargit.

Encore un coup, et l'arbre se met à pencher. Il se met à trembler. Voici l'heure où il va tomber. Il s'abat avec un très fort craquement.

Une clairière sur le promontoire

Le grand pin qui chancelait est tombé. Quelle éclaircie déjà dans la clairière ! Papa Hébert s'approche, tout triomphant. Il coupe les grosses branches, qu'il met en tas pour les brûler.

Il fait très chaud. Heureusement que Guillemette et Guillaume lui ont apporté de l'eau pour se rafraîchir et se désaltérer. Ils veulent aussi aider leur papa à transporter les plus petites branches. Dans quelques jours, lorsque ces branches auront séché, papa Hébert profitera d'une soirée très calme pour allumer un grand feu de joie.

Toute la famille s'assemblera autour du feu. Anne, Guillemette et Guillaume danseront autour du feu, à la manière des Indiens.

Construction de la maison

Louis Hébert abat encore d'autres arbres. Il en abat beaucoup. Brûle-t-il aussi les troncs ? Mais non, car il aura besoin du bois pour la construction de sa maison. Il coupe les troncs en longues billes (ou billots) de dix à douze pieds de longueur, qu'il met soigneusement de côté.

Puis un jour, il commence la construction de la maison. Les Indiens le regardent avec de grands yeux d'admiration. "Comme il est habile, ce Visage-Pâle !" semblent-ils dire. Parfois aussi ils l'aident à empiler les morceaux de bois ou encore à transporter les pierres, car si la charpente et le pignon de la maison sont en bois, l'extérieur est en pierres des champs.

Le travail est long et pénible. Mais c'est un travail qui remplit de joie monsieur Hébert lui-même, sa femme, ses enfants, et aussi les habitants de Québec, qui sont heureux de voir s'élever une aussi belle maison à travers les grands arbres de la forêt.

Un jour de joie

Quand la maison est terminée, Louis Hébert y entre avec sa femme et ses enfants. Il fait aussi entrer les meubles apportés de Paris. A l'aide de ses outils, il confectionne quelques tables, plusieurs tablettes et des armoires, où madame Hébert rangera soigneusement sa belle vaisselle d'étain, ses ustensiles de cuivre, et enfin les couvertures de laine et le linge personnel de la famille.

Y a-t-il un évier dans la maison ? De beaux robinets bien luisants ? Y a-t-il au moins l'électricité ? La radio ? le téléphone ? . . .

Mais non. Vous savez bien que toutes ces inventions n'existaient pas au temps de Louis Hébert. Il restait même encore beaucoup de travail à faire à l'intérieur de la maison : boucher les fentes avec de l'étoupe ou du mortier, par exemple.

On manquait également de beaucoup de choses, qu'il faudrait demander en France. Mais on était courageux, et personne ne se plaignait.

Un Père Récollet (le père Joseph Le Caron) vint bénir la maison, et ce fut un grand jour de joie dans l'humble demeure du premier colon canadien.

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. Conversation ***sur le texte et les images de l'album d'Histoire:***

Questions très simples en rapport avec l'histoire; par exemple:

1. Monsieur Hébert et sa famille étaient-ils heureux dans leur belle et grande ville de Paris?

2. Qui voulut entraîner Louis Hébert en Nouvelle-France? Que lui disait-il?

3. Qui peut raconter le grand voyage de la famille Hébert sur le Saint-Etienne? Et la tempête sur l'océan?

4. Racontez comment Louis Hébert s'y prit pour abattre un arbre? Et pour construire sa maison?...

II. Comparaison : Demander aux élèves d'énumérer:

1° Les principaux objets ou meubles qu'ils rencontrent aujourd'hui à la maison.

2° Ceux qu'il y avait autrefois dans la maison de monsieur Hébert, et ceux qui n'y étaient pas.

III. Devinettes.

Vous aimez les devinettes, n'est-ce pas? Alors dites bien vite qui je suis, qui nous sommes...

1. J'ai eu l'honneur d'être le premier défricheur canadien. (Rép.: Hébert).

2. Mon mari s'appelait Louis Hébert. (Rép.: Marie Rollet).

3. Nous sommes les trois enfants de Louis Hébert et de Marie Rollet. (Rép.: Anne, Guillemette et Guillaume Hébert).

4. Je suis un petit navire, et c'est moi qui ai emmené la famille Hébert au Canada. (Rép.: le *Saint-Etienne*).

5. J'ai eu le plaisir d'accueillir la famille Hébert dans ma maison lors de son arrivée à Québec. (Rép.: Monsieur de Champlain).

IV. Dramatiser ou jouer:

1. Monsieur de Champlain demande à Louis Hébert de le suivre à Québec.

2. Bien des gens ne veulent pas que Louis Hébert s'en aille au Canada.

3. A bord du petit navire *Saint-Etienne.*

4. La grosse tempête sur l'océan. (Les barils roulent sur les ponts; les passagers sont projetés...)

5. La messe d'action de grâces à Tadoussac.

V. Dessiner:

1. Un arbre, une souche, un bûcheron qui abat un arbre.
2. Une maison d'aujourd'hui.
3. La maison de Louis Hébert à Québec, autrefois.

VI. Boîte de sable:

1. Construire la maison de Louis Hébert: *a*) à Paris; *b*) à Québec.

2. La traversée de l'océan: de l'eau, petit navire, vagues, glaciers... port de Tadoussac... et enfin Québec.

3. Monsieur Louis Hébert défriche un terrain à Québec. Il se bâtit une maison. Guillaume et Guillemette lui apportent de l'eau fraîche.

4. Le tas de branches et le grand feu de joie.

5. La bénédiction de la maison par le Père Récollet.

VII. Répétition du conte:

Qui va raconter toute la belle histoire de Louis Hébert et de Marie Rollet?

Qui va dire ce que signifie chaque image de l'album?

Etc., etc.

VIII. Spécial à la campagne : *La coupe d'un arbre:*

1. Est-ce facile d'abattre un arbre?
2. Qui a déjà vu son papa abattre un arbre?
3. Qui a vu les beaux éclats voler dans l'air?
4. Qui en a recueilli dans ses mains?
5. Qui a senti les copeaux?
6. Est-ce que le pin sent bon? Et le sapin?
7. Qui a déjà mâché de la gomme de pin ou de sapin?

Etc., etc.



6e LEÇON

Notre premier colon canadien.

Faire de la terre

Louis Hébert avait à peine terminé sa maison, qu'il commençait à défricher un grand terrain : il *faisait de la terre...*

Il fallut abattre encore des arbres, et ce ne fut pas facile, car les arbres étaient souvent énormes et durs à faire tomber. Que de coups il fallait donner pour renverser un seul de ces géants !

Aujourd'hui, c'est beaucoup plus facile d'abattre un arbre. Il existe des scies (circulaires) qui coupent le plus gros arbre en l'espace de quelques minutes, et sans aucune fatigue de la part des hommes qui dirigent la scie.

A force de travail et de patience, Louis Hébert eut enfin un beau champ de ... souches. Comme il y en avait des souches ! Elles devaient rester encore longtemps rivées à la terre, car le colon Hébert voulait les laisser vieillir et pourir dans le sol. Ensuite, elles s'enlèveraient plus facilement.

Mais en attendant, qu'allait-il faire ? Voici : il bêchera entre les souches. Pourquoi ne passe-t-il pas la charrue ? Parce que les charrues n'existent pas au Canada; on rencontre des bêches et des pioches seulement.

Le travail est long, bien sûr, mais toute la famille tient à faire sa petite part, même les enfants. Et comme la terre n'est pas trop dure à bouleverser, et que les mauvaises herbes n'ont pas encore eu le temps de prendre racine, la besogne avance assez vite.

Premières semences

Puis un jour... Oui, un jour, Louis Hébert a le grand plaisir de semer du blé dans son champ. Il fait d'abord un signe de croix, pour demander au bon Dieu de bénir son travail. Puis il jette en terre le beau blé venu de France; le blé avec lequel il fera du pain, car alors chaque famille fabriquait elle-même son pain.

Pendant ce temps, la maman et les enfants semaient des choux, des carottes, des pois, des radis, de la laitue, de l'oseille, des oignons, du persil, du blé d'Inde, et quelques autres légumes qui vinrent aussi bien qu'en France. Pas de patates ni de tomates, cependant, parce que ces légumes n'étaient pas encore connus à Québec.

Les récoltes furent si belles, qu'au bout de trois ans seulement, le jardin de Louis Hébert produisait plus qu'il n'en fallait pour nourrir sa famille.

Notre premier colon canadien fit aussi venir de France des bestiaux. Il planta des pommiers, des pruniers, et des cerisiers qui venaient de Normandie. Marie Rollet y ajouta des fleurs et les entoura de beaucoup de soins, afin de rendre sa maison plus belle et plus gaie.

Quand les souches ont vieilli

Avec le temps, les souches vieillirent. Elles étaient toutes noircies. Un matin, Louis Hébert se dit : "Aujourd'hui, je commence à arracher les souches."

Allait-il les arracher avec de puissantes machines comme celles que nous possédons aujourd'hui ? Hélas ! il n'avait que ses bras, vous le savez bien.

Voyez ! Il commence par les plus petites; les autres auront leur tour plus tard. A grands coups de hache, il coupe d'abord les racines qui courent sur le sol. Puis il prend un morceau de bois, qu'on appelle *levier*. Il enfonce un bout du bâton sous la souche, et à l'autre extrémité, il pèse de tout son poids.

Pauvre monsieur Hébert ! Il est tout en sueurs. Il a les veines du cou gonflées, tellement il travaille. Son visage et ses mains sont devenus couleur de terre ...

Ceux qui ont défendu notre pays contre les ennemis de toutes sortes, sont des héros. Mais ceux qui ont défriché la terre sont aussi des héros, n'est-ce pas ?

Journées bien remplies

Les journées de Louis Hébert sont bien remplies, car il se lève de bonne heure. Toute la famille se lève de bonne heure: "Debout, les enfants ! Allons, debout !"

La maison est finie, c'est vrai, et le jardin aussi, mais il reste encore d'autres champs à défricher. Il reste aussi des meubles à terminer, des instruments de travail à fabriquer.

Aujourd'hui, c'est plus facile de se faire construire une maison ou de se procurer n'importe quel outil, n'importe quelle machine. Il suffit d'aller voir monsieur Untel ou la Compagnie Unetelle ... Avec de l'argent, on peut tout obtenir. Mais autrefois, ce n'était pas cela.

Louis Hébert devait aussi se faire chasseur ou pêcheur; il chassait l'orignal et pêchait l'anguille ou la morue. Guillaume l'accompagnait. Quelle fête, à la maison lorsque le papa et son fils Guillaume revenaient avec de l'orignal et du poisson frais !

L'automne, monsieur Hébert recueillait aussi une grande quantité de plantes avec lesquelles il faisait des remèdes pendant l'hiver, car il n'avait pas oublié son ancien métier de pharmacien. C'est même lui qui remplissait à Québec l'office de médecin. Il soignait non seulement les Blancs, mais aussi les Indiens, et il le faisait avec un grand dévouement.

C'est à cause de son habitude de ramasser des plantes que les Indiens l'ont surnommé le *Ramasseur d'Herbes*.

Les humbles travaux du ménage

Quant à madame Hébert, devinez-vous ce qu'elle faisait à l'intérieur de sa maison ? Elle travaillait du matin au soir, comme votre maman à vous, mais avec cette différence qu'elle n'avait pas ces commodités dont nous jouissons aujourd'hui.

Tout se faisait à la main. Elle lavait le linge, le reprisait ou le repassait. Elle confectionnait des habits bien chauds pour son mari, pour Anne, pour Guillemette et pour Guillaume : des casques ou tuques, des mitaines, des foulards et des collets de fourrures, des mocassins, etc., etc.

Elle tricotait ou travaillait la dentelle. Elle faisait la cuisine, lavait la vaisselle, mais ce n'est pas elle qui l'essuyait, car les enfants faisaient, eux aussi, leur large part. Non seulement ils essuyaient la vaisselle, mais il gardaient les moutons, soignaient les poules, et faisaient toutes les commissions du papa ou de la maman.

Allaient-ils en classe ? Mais non, puisqu'ils n'y avait pas encore d'école. Qui donc leur apprenait à lire ou à écrire ? La grande sœur Anne. Et leur catéchisme, qui le leur montrait ? Maman elle-même. Et c'est elle aussi qui présidait la prière, le soir, au coin du feu.

Une maison où l'on s'aimait

Tout le monde s'aimait dans la maison de la famille Hébert. Et si tout le monde travaillait dur, tout le monde s'amusait bien aussi, surtout le soir, après la rude journée de labeur.

Dans les premiers temps, Guillemette et Guillaume, qui étaient les plus jeunes, avaient beaucoup de temps pour jouer avec les Indiens et les petites Indiennes. Guillaume apprit alors à imiter les cris des animaux, à tirer des flèches avec son arc, à pêcher, à réparer un canot d'écorce, à marcher en raquettes, comme un homme, à glisser en traîne sauvage. Il vit aussi comment on s'y prenait pour faire un collier de porcelaine.

Guillemette apprit à costumer sa poupée à la façon des Indiens. Elle lui confectionna de belles robes de couleurs, des mocassins, et lui mit des plumes dans les cheveux. Elle apprit aussi la langue des Indiens, comme Guillaume d'ailleurs.

Puis les années passèrent. Il fallut songer à des occupations plus sérieuses et plus utiles au bien de la colonie. Vint l'heure du mariage. La grande sœur Anne épousa le jeune Etienne Jonquest, récemment venu de France, Guillemette épousa Guillaume Couillard, dont nous reparlerons bientôt, et le petit Guillaume, devenu grand, prit pour épouse mademoiselle Hélène Langlois.

Deux grands cœurs

En venant chez nous, Louis Hébert et Marie Rollet s'étaient proposé deux choses. Ils voulaient d'abord agrandir leur pays, la France, puis ils voulaient aussi travailler à la conversion des Indiens, car ils aimaient beaucoup les Indiens.

Ils avaient mille petits trucs pour gagner leur amitié et pour leur rendre service, afin de les amener plus facilement à se faire baptiser.

Ainsi, ils apprirent tous les deux la langue des Indiens afin de mieux les instruire des vérités de notre sainte religion. Un jour, madame Hébert ouvrit même une école dans sa maison, pour instruire les enfants Indiens.

Les compagnes de Marie Rollet

Un jour de printemps, Marie Rollet eut le très grand bonheur d'embrasser madame de Champlain, qui venait d'arriver à Québec, et qui se mit à visiter les Indiens avec elle, à leur distribuer des aumônes, à soigner les malades, et à catéchiser les enfants.

Malheureusement, madame de Champlain fut obligée de retourner en France au bout de quelques années,

parce que sa santé ne lui permettait pas de supporter les dures privations de notre pays encore sauvage.

Marie Rollet eut bien de la peine en la reconduisant au bateau. Elle pleurait même, mais elle resta chez nous quand même avec trois ou quatre autres femmes venues au Canada quelques années auparavant.

Des héroïnes

Ces femmes étaient de vraies héroïnes. Elles vivaient dans un pays encore sauvage, où elles souffraient beaucoup du froid pendant l'hiver, et aussi de la faim, car elles n'avaient pas toujours quelque chose à manger.

Ce n'est pas tout, car il y avait aussi des ennemis terribles : les Iroquois, qui avaient une véritable soif du sang français. La maison même de la famille Hébert n'était pas en sûreté. Souvent, il fallait sortir en hâte et courir se réfugier au fort de Québec.

Parfois aussi, il fallait veiller des nuits entières afin de ne pas se laisser surprendre par l'ennemi. Un jour, par exemple, les Iroquois vinrent attaquer le couvent des Pères Récollets, dont ils étaient sûrs de s'emparer facilement. Mais les Visages-Pâles étaient sur leurs gardes.

Au premier signal, les Français accoururent défendre les missionnaires. Ils transformèrent la maison en un véritable fort. La bataille dura longtemps. Les Blancs perdirent même trois de leurs hommes, mais à la fin, les Iroquois furent obligés de s'enfuir

Madame Hébert et sa fille Guillemette assistèrent à cette bataille sanglante. Elles eurent grand peur, sans doute, mais elles ne songèrent pas à retourner en France : mais pas du tout.

Dix ans de labeur

Louis Hébert et Marie Rollet étaient chez nous depuis dix ans déjà. Le Roi les avaient récompensés en leur accordant les titres de seigneur et de seigneuresse,

et une grande étendue de terrain sur les bords de la rivière Saint-Charles. Ils commençaient à vivre plus à l'aise. Leurs champs leur fournissaient abondamment tout ce qui leur était nécessaire pour faire vivre leur famille.

L'avenir s'annonçait très bien pour eux et pour leurs enfants. Tous deux commençaient à oublier leur fatigues et caressaient déjà l'espoir de vivre un jour de leurs rentes, entourés de nombreux petits-enfants.

Hélas ! de cruelles épreuves allaient bientôt s'abattre sur eux. Ce fut d'abord la grande fille Anne qui mourut l'année même de son mariage à Etienne Jonquest, puis Etienne Jonquest lui-même, qui tomba victime des Iroquois.

L'accident fatal

Un jour d'hiver enfin, Louis Hébert, grimpé dans une échelle, était en train de réparer sa maison. Mais voici qu'il dégringola sur la glace en poussant un grand cri. Sa femme et ses enfants accoururent et le trouvèrent sans connaissance.

Ils eurent beau lui prodiguer tous les soins possibles et imaginables : rien n'y fit. Et comme il n'y avait pas encore de médecins au pays, le mal fit des progrès si rapides que le patient se vit bientôt aux portes du tombeau. Le Père Joseph Le Caron, qui était venu le réconforter et le consoler, lui dit dans le creux de l'oreille : "Mon cher Louis, tu iras bientôt rejoindre au ciel la plus vieille de tes filles..."

Les derniers moments

Louis Hébert se prépara donc à mourir. Il reçut avec une piété touchante les derniers sacrements de la sainte Eglise des mains du Père Joseph Le Caron. Tout le monde pleurait autour du mourant, même les Indiens qui disaient :

"Nous allons perdre notre meilleur ami !"

Tout le monde pleurait, excepté Louis Hébert lui-même qui trouva la force de dire à sa femme et à ses enfants réunis autour de lui :

"Adieu, Marie ! Adieu, Guillaume et Guillemette ! Et toi, Guillaume (Couillard), continue l'œuvre que j'ai commencée.

"Tous les biens que la Providence m'avait donnés, je vous les donne en parts égales... Je meurs content, parce que Notre-Seigneur m'a fait la grâce de voir mourir avant moi des Indiens convertis. J'ai passé les mers pour venir les secourir, et je mourrais volontiers pour leur conversion, si tel était le bon plaisir de Dieu. Je vous supplie de les aimer comme je les ai aimés, et de les aider en autant que vous le pourrez.

"Je vous encourage aussi à vivre en paix les uns avec les autres, et à vous aimer les uns les autres, comme Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a aimés. Cette vie est de courte durée, et celle qui doit la suivre durera toute l'éternité.

"Je vous bénis tous. Au revoir ! Au ciel !"

La mort

Louis Hébert rendit son âme à Dieu le 25 janvier (1627). Ses funérailles furent solennelles, car la mort de notre premier colon canadien fut considérée comme un deuil public.

Il fut enterré dans le cimetière des Pères Récollets, au pied de la grande croix, c'est-à-dire à l'endroit qu'il avait choisi quelques jours auparavant.

Madame veuve Hébert, ses enfants et ses petits-enfants vinrent s'agenouiller souvent sur la tombe du premier colon canadien et y déposer quelques bouquets de fleurs, symboles de leur pieux souvenir.

Guillemette Hébert et Guillaume Couillard

Les Français furent très attristés de la brusque disparition de Louis Hébert, et plus spécialement madame

veuve Hébert, qui allait se trouver seule, bien loin de sa patrie.

Heureusement que Guillemette et son époux, Guillaume Couillard, s'engageaient à demeurer près d'elle et à continuer l'œuvre que Louis Hébert avait si bien commencée.

Monument Hébert à Québec

Louis Hébert avait été fidèle au Canada, jusqu'au bout. C'est pourquoi sa statue s'élève aujourd'hui fièrement à la haute-ville de Québec, à l'endroit même où il semait jadis le beau blé de chez nous.

Les écoliers qui passent devant son monument le saluent en disant :

"Salut à toi, Louis Hébert, notre premier colon canadien !"

Au pied du monument s'élève aussi la très belle statue de Marie Rollet. Et les petites filles et les petits garçons la saluent en disant :

"Salut à toi, Marie Rollet, qui fus la femme héroïque de notre premier colon canadien !"

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. Devinettes. Quels écoliers n'aiment pas les devinettes? Allons! Devinez qui je suis, qui nous sommes, qui aurait pu prononcer cette parole?

1. Nous resterons encore longtemps rivées au sol, car le colon Hébert veut nous laisser vieillir sur place. (Rép.: les souches).

2. Je vais semer du blé entre les souches. (Rép.: Louis Hébert).

3. Je montre à Guillemette et à Guillaume à lire et à écrire. (Rép.: Anne).

4. C'est moi qui montre le catéchisme à Guillaume et à Guillemette. (Rép.: Marie Rollet).

5. Je dois retourner en France, car ma santé ne me permet pas de rester au Canada. (Rép.: madame de Champlain).

II. Conversation ***sur l'histoire du premier colon canadien:***

1. Pourriez-vous dire comment Louis Hébert s'y prenait pour faire de la terre? Que semait-il dans son champ? Et madame Hébert, que semait-elle?

2. Comment Louis Hébert réussissait-il à enlever les souches?

3. Et Marie Rollet, que faisait-elle à la maison pendant ce temps-là?

4. Qui peut raconter l'histoire du grave accident survenu à monsieur Louis Hébert? sa mort? ses dernières paroles?

5. Connaissez-vous un monument à Louis Hébert? Où se trouve-t-il à Québec?

III. Entretien ***sur les images de l'album:*** questions très simples permettant à l'élève de dire comment il comprend l'histoire de Louis Hébert.

1. Qui voyez-vous sur la première image du nouveau chapitre? (Louis Hébert, sa hache à la main).

2. Pourquoi Louis Hébert n'enlève-t-il pas les souches tout de suite?

3. Pourquoi ramasse-t-il des herbes? Quels sont ceux qui l'avaient surnommé le Ramasseur d'herbes?

4. Comment Louis Hébert mourut-il ?... Etc., etc.

IV. Dessiner:

1. La hache de Louis Hébert; sa faucille.

2. Un champ de souches.

3. Louis Hébert semant du blé à travers les souches.

4. Louis Hébert sur son lit de mort.

5. La grande croix du cimetière des Récollets; des fleurs sur la tombe du premier colon canadien.

V. Collectionner des images des colons d'autrefois... et d'aujourd'hui. Il existe de magnifiques publications du Ministère de la Colonisation, où l'on voit le travail qu'accomplissent nos puissantes niveleuses modernes.

VI. Inventer l'histoire d'un minot de blé que Louis Hébert emporte précieusement de France, sur le Saint-Etienne, et qu'il jette en terre canadienne. Le blé lève. Louis Hébert

le coupe et l'apporte à Marie Rollet, qui l'écrase et en fait un pain délicieux. La joie des enfants et de toute la famille.

Aujourd'hui, comment fait-on pour se procurer du pain?

VI. Dramatiser ou jouer:

1. Louis Hébert fait de la terre, arrache des souches...

2. Il ramasse des plantes et soigne les Indiens. (Jouer au médecin).

3. Il va à la chasse ou à la pêche avec son fils Guillaume. (Jouer à la chasse ou à la pêche).

4. (Pour les fillettes): Marie Rollet s'occupe des soins du ménage.

5. La mort de Louis Hébert... Tout le monde pleure.

VII. La boîte de sable:

1. Louis Hébert fait de la terre... arrache des souches...

2. Marie Rollet: ce qu'elle fait à la maison; du pain cuit au four, par exemple.

3. Louis Hébert et Guillaume vont à la chasse.



7e LEÇON

Les Voyages autrefois

1. Voyages pénibles, par des sentiers étroits

Voulez-vous que nous parlions des voyages ?

Oui, oui, parlons des voyages. C'est si intéressant de voyager !

Attention ! C'est intéressant de voyager, aujourd'hui. Et c'est très facile aussi. On monte dans un train,

dans une automobile, ou sur un gros navire transatlantique, et ça va tout seul. Pas besoin de pousser, ni de ramer, ni même d'avironner.

Pas la moindre fatigue. Pas le plus petit tracas. Vous avez de beaux fauteuils à votre disposition, des cabines, des lits, de luxueuses salles à manger, et des serviteurs toujours prêts à satisfaire vos moindres caprices.

Et si quelqu'un disait tout à coup dans le train, dans l'automobile, sur le navire ou dans l'avion :

"Fera-t-il chaud pendant le voyage? Fera-t-il froid? Va-t-il pleuvoir ? Aurons-nous quelque chose à manger ?..."

Si quelqu'un vous posait de telles questions, vous le regarderiez avec de grands yeux, comme pour lui dire :

"Eh ! l'ami, ne savez-vous pas qu'aujourd'hui on ne pense même plus à ces choses-là ? Ne savez-vous pas que ces histoires ne sont plus de notre temps, parce que, aujourd'hui, on ne se préoccupe plus de la pluie, du soleil, ni même de la nourriture, parce qu'on trouve quelque chose à manger partout, le long de la route, ou même dans le train, sur le navire, ou dans l'avion ?"

Autrefois

Mais autrefois ... Croyez-vous que c'était aussi intéressant que cela de voyager, autrefois ? Non, ce ne devait pas être aussi intéressant, bien sûr.

Voyages longs et difficiles

Avez-vous déjà marché avec votre grand frère ou votre papa sur une route bien unie ? Combien de temps avez-vous marché ? Une demi-heure ? Une heure ? Une heure et demie ?

Etiez-vous bien fatigué ? Etes-vous allé avec lui dans la forêt ? Les chemins étaient-ils beaux ? — Avez-vous marché longtemps ?

Pourquoi étiez-vous encore plus fatigué que lorsque le chemin était beau ?

Avez-vous voyagé par des chemins difficiles, au printemps ? à l'hiver ?

Qu'arrive-t-il, l'hiver, lorsque les hommes ne fournissent pas à enlever la neige dans nos villes ?

Avez-vous déjà vu des automobiles prises dans la neige ou dans la glace ou dans l'eau ? Ceux qui étaient dans l'automobile, disaient alors :

"Non, mais quel voyage long et pénible !"

Et s'ils avaient vécu au temps de nos ancêtres, que n'auraient-ils donc pas dit ?

A pied, par des sentiers étroits

Que voyez-vous à la page de votre Album d'Histoire ?

Des colons qui voyagent à pieds, dans la forêt, à travers des sentiers étroits.

Ils vont à pied. Parfois, les pieds enflent. Ils saignent même, mais les colons marchent quand même. Ils sont parfois tentés de tomber de fatigue au bord du sentier. Mais non. Marche, marche quand même !

A travers la forêt

Voyez ! Les colons ont tous un fusil sur l'épaule ou dans leur main. Qui va me dire pourquoi ?

— C'est pour se défendre contre les bêtes sauvages.

— Très bien. Et encore ?

— Pour se défendre contre les Iroquois, beaucoup plus terribles que les bêtes de la forêt.

C'est aussi à cause de cela qu'ils voyagent en groupe, car il se peut très bien que des Iroquois farouches les guettent le long du sentier, dans les bois, ou même autour des cabanes.

Chargés de lourds fardeaux

Mais comme ils sont chargés ! Comme ils semblent fatigués !

Oui, et comme il n'y a pas de cheval, ni de voiture, ni même de chemin, les colons doivent tout charger sur leur dos : la farine, les peaux de castor, la viande, et le petit dernier, qui est malade.

C'est pesant. Il fait chaud, mais nos braves marchent quand même, le long de sentiers étroits ou dans la boue jusqu'aux genoux. Ils sont courageux. Ils n'ont pas peur de la misère, et je veux les imiter; nous voudrons les imiter, n'est-ce pas ? Et que ferons-nous pour imiter leur courage ?

Longs détours

Parfois aussi, il faut faire de longs détours, parce qu'il n'y a pas de ponts.

Aujourd'hui, peu importe la largeur de la rivière ou du fleuve qui nous barre la route, nos habiles ingénieurs dressent des ponts qui peuvent mesurer un demi-mille, un mille même, ou davantage.

(Connaissez-vous un pont des environs ?...)

Dites-moi : à qui devons-nous toutes ces belles améliorations ou inventions ? Nous les devons à ces hommes généreux qui n'ont pas eu peur de la fatigue, ni de la peine, et qui ont fait *quelque chose* pour la prospérité de notre pays.

Après ces pionniers, d'autres hommes sont venus; eux aussi ont fait quelque chose. Et c'est ainsi qu'aujourd'hui, nous pouvons voyager sans aucune fatigue, sur des routes magnifiques ou sur des ponts tout aussi merveilleux.

Saluons ces héros et n'oublions pas que, nous aussi, nous devrons un jour faire quelque chose pour la prospérité de notre pays.

2. Voyages en canots, sur des rivières rapides

Canots d'écorce

Les premiers colons voyageaient à pieds, par des sentiers étroits, à travers la forêt, chargés de lourds fardeaux; il fallait parfois faire de longs détours, parce qu'il n'y avait pas de ponts . . .

Mais n'y avait-il pas une autre manière de voyager ? Si, il y avait le canot d'écorce, en été du moins, et pour ceux qui se trouvaient près d'une rivière, du grand fleuve, ou d'un lac.

Vive le canot d'écorce, parce qu'il fut pendant longtemps la seule voiture de nos premiers colons, qui l'aimèrent comme un ami, et qui chantèrent en son honneur :

"Mon canot est fait d'écorce fine,
Qu'on "pleume" sur les bouleaux blancs...
Tu es mon compagnon de voyage :
Je veux mourir dans mon canot..."

En route !

Voici deux canots lourdement chargés. Qui remarquez-vous dans les canots ? Quelques hommes blancs, et plusieurs Indiens, qui conduisent les canots ?

Mais pourquoi les Indiens conduisent-ils eux-mêmes les canots ? C'est parce qu'ils connaissent mieux que les Visages-Pâles, les rivières, les rapides, et les chutes, et qu'ils sont très habiles à fuir le danger. C'est aussi parce qu'ils sont forts, et qu'ils peuvent ramer toute une journée sans manger.

Aimeriez-vous savoir ce qu'il y a dans les canots ? Il y a de la viande salée ou séchée, des pois, de la farine

de blé d'inde, quelques ustensiles pour faire chauffer l'eau ou cuire les repas.

Et quoi encore ? Il y a des fusils, des haches pour fendre ou couper le bois, une tente, quelques peaux d'ours, des couvertures de laine et différents objets qui serviront à la traite des fourrures; car nos voyageurs sont avant tout des commerçants de fourrures.

Les misères du voyage

Les voyageurs s'asseoient-ils dans leurs canots ? Non, ils sont à genoux. Tout va bien pour commencer, mais il se sentent vite engourdis. Impossible de changer de position, car le canot pourrait chavirer, et ce serait un désastre.

Souvent il pleut, ou encore il fait un soleil brûlant. Dans un cas comme dans l'autre, les pauvres voyageurs souffrent, mais ils ne se plaignent pas.

Tout va très bien quand la rivière est calme, et qu'il s'agit tout simplement de descendre le courant. Et les Indiens ont alors raison d'appeler les rivières des *chemins qui marchent.*

Quand il s'agit de remonter le courant, oh ! alors, c'est bien différent. Comme il faut ramer fort ! Mais nos voyageurs sont courageux. Ils chantent quand même:

C'est l'aviron qui nous mène, mène, mène,
C'est l'aviron qui nous mène en haut !

A l'heure du campement

Quand arrive le campement, le soir, ils descendent sur la grève. On en voit qui recueillent du bois sec et font un grand feu; d'autres préparent la tente. D'autres enfin apportent le gibier qu'ils ont tué ou le poisson qu'ils ont pris, et ils le font griller sur la flamme. Car nos voyageurs se nourrissent ordinairement des produits de leur chasse ou de leur pêche. Mais si le gibier ou le pois-

son viennent à manquer, ils puisent dans leur réserve de viande ou de maïs.

Ils couchent tout habillés, sous une tente parfois, mais le plus souvent à la belle étoile ou sous la quille de leurs canots renversés. Pour se protéger du froid, ils auront leurs peaux d'ours ou leurs précieuses couvertures de laine.

Lever matinal

Ils se lèvent souvent de très bonne heure — deux ou trois heures du matin — afin que leur journée de canotage soit plus longue. Ils plient la tente, remettent les canots sur la rivière ou le lac, et en avant, les gars !

Ils rament cinq ou six heures avant de prendre leur petit déjeûner; ils dînent vers deux heures, et ne s'arrêtent, le soir, qu'à la brûnante, pour souper et camper. Ils ont ramé pendant seize à dix-huit heures.

Afin de charmer la longueur de la route, ils fredonnent ou chantent un air qui donne la mesure aux coups de rame : un, deux ! un, deux !

Rien d'intéressant comme de les voir éviter les troncs d'arbres, les rochers, les remous, et toutes sortes d'obstacles qui se présentent sur leur route. Voyez-les sur l'image de votre album. Ils sautent un rapide. Ils filent comme l'éclair, au milieu des rochers et de l'écume.

Dans les rapides

— Y a-t-il encore des hommes à ramer, dans les rapides ?

— Non, personne ne rame, mais l'un des hommes se tient à l'avant du canot, et c'est lui qui veille à tout. Un autre se tient en arrière, avec son aviron dans l'eau. Au plus petit signal, il est prêt à donner le coup nécessaire qui va permettre au canot de ne pas aller s'écraser sur le rocher, là, juste en avant !

Car c'est très dangereux de sauter les rapides. C'est si facile de chavirer et de se noyer !

Justement, je vois ici un canot qui chavire dans les rapides. Un colon était allé chercher des marchandises au village voisin avec son fils et un Indien. Tout à coup, à fleur d'eau, un rocher qu'ils n'ont pas eu le temps de voir.

Houp ! ça y est: le canot chavire, et les trois hommes sont à l'eau. Le papa se sauve, à cause d'un tronc d'arbre qu'il a pu saisir à temps; et l'Indien aussi, parce qu'il est un très bon nageur.

Mais le fils se noie: pauvre lui !... Je le vois qui s'enfonce dans les flots. Quel malheur ! Soyez toujours bien prudents sur l'eau, mes enfants. On ne joue pas avec le feu, c'est vrai, mais il faut aussi se défier de l'eau : c'est si dangereux !

Dans les portages

Vous savez maintenant que les voyages de nos ancêtres étaient souvent dangereux, longs et pénibles. Mais savez-vous ce qu'il y avait de plus pénible dans ces voyages ?

C'étaient les portages.

Voyez, sur l'une des images, un homme qui emporte son canot à l'envers sur son dos : c'est cela porter, ou faire un portage.

Quand les rapides sont trop forts, les voyageurs arrêtent leur canot à une vingtaine de pas du bord. Ils ne vont pas jusqu'au rivage, parce qu'ils rencontreraient des roches sur lesquelles le canot briserait sa précieuse écorce de bouleau.

Et que font-ils à vingt ou trente pas du rivage ? Deux d'entre eux sautent dans l'eau jusqu'à la ceinture, et parfois même jusqu'aux épaules. Avec leurs solides bras d'acier, ils saisissent le canot par les deux bouts pour le maintenir en équilibre (expliquer ce terme) tout le temps que les autres passagers prendront pour des-

cendre à leur tour ou pour décharger toutes les marchandises.

Quand le canot est vide, les deux hommes qui n'ont pas eu peur de se jeter dans l'eau glacée le traînent jusqu'au bord de la grève, en ayant bien soin de le soulever chaque fois qu'ils rencontrent une roche à fleur d'eau.

L'un d'eux saisit le canot, le grimpe sur sa tête, et ainsi chargé, s'enfonce dans l'étroit sentier qui suit la rivière tout le temps que dure le rapide. Il marche à grands pas. Ses compagnons le suivent avec les rames et tout le reste des bagages. Ils ont de la peine à le suivre.

En avant, les gars !

Ils ont surtout beaucoup de peine à s'ouvrir un passage à travers les arbustes et les branches. Leurs pieds butent sur les racines. Ils glissent sur les cailloux. Ils sont essoufflés. Ils aimeraient s'asseoir pour se reposer. Mais non, il faut marcher quand même !

Ils tâchent de chanter ou de siffloter pour se donner du courage. Et ils vont jusqu'au bout, les braves !

— Mais pourquoi cette lanière (ce morceau) de cuir autour de leurs fronts ?

— Ce sont les Indiens qui leur ont appris cette façon de porter plus facilement de lourds fardeaux.

— Et que font les voyageurs une fois arrivés à l'eau plus tranquille ?

— Ils examinent d'abord leur canot avec beaucoup d'attention. S'il est percé, ils le réparent avec soin, puis ils le remettent à l'eau et s'éloignent d'une vingtaine de pas du bord, pour la même raison qu'au bas du rapide.

Deux hommes l'empêchent encore de verser, tout le temps que dure le chargement. Et quand tout le monde est embarqué, on repart en chantant :

"C'est l'aviron qui nous mène, mène..."

— Et les hommes qui étaient plongés dans l'eau jusqu'aux épaules, ne souffrent-ils pas du froid ?

— Ils ont souvent bien froid, mais ils rament plus fort pour se réchauffer : voilà tout.

— Et les moustiques ? Y avait-il des moustiques, en ce temps-là ?

— Il y en avait, et par milliards. Il y avait aussi d'autres souffrances ... le manque de nourriture, par exemple; nous en reparlerons une autre fois.

En attendant

En attendant, vous saurez, n'est-ce pas, qu'autrefois:

- Les voyages étaient longs et difficiles.
- On voyageait à pieds, dans des sentiers étroits, à travers la forêt.
- Les hommes étaient chargés de lourds fardeaux.
- Parfois il fallait faire de longs détours parce qu'il n'y avait pas de ponts.
- On voyageait aussi en canots d'écorce, sur les rivières et les lacs.
- Il fallait faire de durs portages, pour éviter les rapides.

Vous saurez maintenant que nos ancêtres étaient durs à la fatigue et au mal et qu'ils étaient courageux.

Vous voudrez être courageux, vous aussi, et vous ... (aidez les élèves à trouver quelques pratiques propres à cultiver l'endurance et la générosité).

- Je ne serai pas douillet.
- Je ne pleurnicherai pas pour le plus petit bobo.
- Je veux être un brave, moi aussi !

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. Encore des questions faciles. Allons! répondez!

1. Quel est le titre de notre leçon? (Les voyages).
2. Est-il facile de voyager aujourd'hui? (Oui, très facile).

3. Est-ce intéressant aussi? (Oui, très intéressant).

4. Qu'a-t-on à sa disposition aujourd'hui, dans les voyages? (De beaux fauteuils, des lits, des salles à manger, des serviteurs...).

5. Est-ce encore permis de dire: "Aurons-nous quelque chose à manger?" (Non, parce qu'il y en a toujours).

6. Etait-ce aussi intéressant que cela de voyager, autrefois? (Non).

7. Pourquoi les voyages étaient-ils longs et difficiles? (Parce qu'il fallait voyager à pieds dans la forêt, par des sentiers étroits).

II. Observation des images, répétition du conte:

1. A l'aide des nombreuses images de l'album de l'élève„ faire raconter la belle histoire des voyages d'autrefois:

- Voyages longs et difficiles.
- A pied, par des sentiers étroits.
- Longs détours, à cause des ponts qui n'existent pas encore.
- Voyages en canots.
- Campement, le soir.
- Dans les rapides.
- Dans les portages.

2. Finir par une leçon de courage et d'endurance:

- Je serai brave, moi aussi; pourquoi pas?

III. Inviter les élèves à dessiner:

- Un canot d'écorce.
- Un voyageur à pieds, bagages sur le dos.
- Un voyageur avec son canot sur le dos.
- Un campement, le soir.
- Des rameurs: "C'est l'aviron qui nous mène, mène..."

IV. Jeux, voyages, collections d'images:

1. Si possible, jouer au train, au voyage en bateau, en avion... comme cela se fait si souvent entre enfants du même âge à la maison.

2. Jouer *aux voyages d'autrefois*...

- Par des sentiers étroits.
- En canots d'écorce.

3. Inviter les élèves à collectionner les images de trains, d'avions, de bateaux, d'automobiles, de canots d'écorce, de voyageurs d'autrefois.

4. Exposer ces images; comparer les voyages d'autrefois avec ceux d'aujourd'hui. Chacun pourra ensuite coller ses propres images dans son album d'images.

V. Vrai ou faux?

1. Autrefois, c'était facile de voyager. (Non, c'était difficile).
2. Aujourd'hui, on voyage en automobiles, sur de belles routes asphaltées. (Vrai).
3. Autrefois, les hommes blancs étaient plus habiles que les Indiens lorsqu'il s'agissait de conduire un canot. (Faux).
4. Les voyageurs se levaient très tard. (Faux).
5. Pour tromper la longueur de la route, les voyageurs chantaient. (Vrai).

VI. Boîte de sable.

1. On voyageait autrefois par des sentiers étroits; obstacles de toutes sortes sous les pieds des voyageurs.
2. En canots d'écorces; rapides... portages...



8e LEÇON

Indiens amis; la belle histoire de Jean Nicolet.

1. Il y avait des tribus qui recevaient bien les Français

Longs voyages

Les voyages étaient autrefois longs et difficiles; vous ne l'avez pas oublié, n'est-ce pas ? Or notre pays était immense. Il fallait souvent accomplir de très longs voyages pour rendre visite à nos amis, les Indiens, jusque dans leur propre pays.

Mais les hommes blancs de France ne redoutaient pas les longs voyages. Un jour, par exemple, monsieur de Champlain venait à peine de fonder Québec, que ses amis, les Hurons, les Algonquins et les Montagnais vinrent lui dire :

"Il y a déjà dix lunes que tu nous as promis de nous aider contre nos ennemis, les Iroquois, et tu ne viens pas ?

— C'est bien, j'irai, dit monsieur de Champlain."

Et il partit vers les pays des Iroquois avec quelques Français et une centaine d'Indiens. Les Peaux-Rouges n'étaient pas pressés, et monsieur de Champlain non plus, parce qu'il voulait tout voir, tout retenir, et tout écrire dans son grand récit de voyage.

Un soir . . .

Un soir, vers les dix heures, les canots alliés s'avançaient lentement et sans bruit sur les eaux calmes d'un grand lac (le lac Champlain), lorsque la lune éclaira tout à coup une flottille de canots iroquois qui s'en allaient sans doute enlever des chevelures.

Des deux côtés à la fois, les guerriers saisirent leurs armes et poussèrent des cris épouvantables. Mais il était trop tard, ce soir-là, pour commencer immédiatement la bataille. Il fallut donc attendre au lendemain. Toute la nuit, on entendit, des deux côtés, des chansons de guerre, des cris, des menaces et des défis.

Le combat

Enfin, le jour parut, et nos amis descendirent à terre, tout en ayant bien soin de cacher les Français au milieu de leurs rangs. Deux cents Iroquois, courageux et fiers, s'avancèrent à leur rencontre. Ils étaient précédés de trois chefs, facilement reconnaissables aux longues plumes qui leur servaient de panache.

Les deux partis étaient là, face à face. Ils se regardaient. Mais voici que, tout à coup, les alliés ouvrent

leurs rangs, et Champlain s'avance seul à trente pas des ennemis.

Quelle surprise ! Mais c'est une apparition ! Les Iroquois s'arrêtent. Ils contemplent cet homme au visage pâle, qui porte de si riches vêtements, et qui n'a pas d'arc ni de flèches dans ses mains, mais qui a cependant un tube (chargé de quatre balles) ; un tube qu'il porte à son épaule.

Pan !

Pan ! un coup sec éclate dans l'air, une flamme sort du tube, et deux Iroquois tombent raide morts, tandis qu'un autre se sent gravement atteint. Deux autres Français, qui se sont cachés dans les bois, tirent à leur tour, et c'est la débandade du côté des Iroquois.

Les alliés font une douzaine de prisonniers. Leur victoire est complète. Ils reviennent à Québec enchantés de leur expédition.

Chez nos amis, les Algonquins

Puis un jour monsieur de Champlain s'en alla très loin, le long d'une rivière que vous connaissez peut-être et qui s'appelle encore aujourd'hui la rivière Outaouais. C'était le pays des Algonquins.

Ces Peaux-Rouges accueillirent les Visages-Pâles à bras ouverts. Le grand chef était si content d'une pareille visite, qu'il ordonna tout de suite un grand festin en l'honneur de Champlain et de ses courageux compagnons.

Tous les Algonquins des environs s'en vinrent avec leur écuelle et leur cuiller en bois. Ils s'assirent par terre, autour des Visages-Pâles, et le grand chef lui-même servit tous ses invités, à commencer par monsieur de Champlain, bien entendu.

Quand tout le monde eut bien mangé, et que les grosses marmites furent complètement vides, on alluma

les calumets, et monsieur de Champlain fit un long discours, qui commençait ainsi :

“Mes enfants, je suis venu ici vous rendre visite parce que je vous aime et que je m’intéresse à vous, et aussi pour faire avec vous le commerce des fourrures.”

Monsieur de Champlain revint à Québec avec ses canots remplis de riches fourrures.

Chez nos amis, les Hurons

Le fondateur de Québec aimait les Indiens. Il voulait faire avec eux le commerce des fourrures, c’est vrai, mais il voulait surtout leur apprendre à connaître le bon Dieu. Savez-vous la belle parole qu’il répétait à ce propos ?

Oui, il disait souvent : “Le salut d’une âme vaut mieux que la conquête d’un empire.”

Champlain avait obtenu des missionnaires pour travailler à la conversion des Indiens : des Robes-Brunes et des Robes-Noires.

Et l’un de ces missionnaires, qui s’appelait le Père le Caron, devait monter au pays des Hurons. Champlain se dit qu’il irait, lui aussi, avec le Père Récollet jusqu’au pays des Hurons.

Nos amis, les Indiens, furent très heureux d’apprendre que le missionnaire avait traversé la grande Eau tout exprès pour eux, et qu’il resterait parmi eux pour leur apprendre à connaître le bon Dieu.

Le bon Père célébra la messe en plein air. Il bénit une croix que monsieur de Champlain avait fait élever non loin de là, puis il entonna le beau chant de l’Eglise, qui commence par ces mots : *Te Deum.*

Les autres Blancs tirèrent du fusil, en signe de très grande joie, puis les Indiens allumèrent de grands feux, dansèrent et festoyèrent en l’honneur des hommes venus de France.

Cette fois encore, Champlain fut obligé d’accompagner ses amis à la guerre. Mais il reçut de graves bles-

sures à la jambe, et comme l'hiver était déjà venu, il fut obligé de rester chez ses amis pendant plusieurs mois.

Il en profita pour examiner la région et rendre visite à tous les Indiens des environs. Il entra dans leurs cabanes et prit part à leurs festins. Il étudia leur langue, leur religion et tâcha de leur faire du bien.

Il aurait aimé rester au pays des Hurons, mais il était obligé de redescendre à Québec afin d'y travailler encore au développement de la colonie. En quittant ses chers amis, les Hurons, il leur dit :

"Rassurez-vous, car je vous enverrai bientôt d'autres missionnaires, et aussi d'autres hommes blancs qui feront avec vous le commerce des fourrures.

2. Les Indiens faisaient le commerce avec les Français.

Monsieur de Champlain avait promis aux Indiens de leur envoyer des jeunes gens bien habiles et instruits, qui apprendraient leur langue et qui feraient avec eux le commerce des pelleteries.

Ces jeunes gens s'appelaient *interprètes* parce que, dans les assemblées publiques et les traités de paix, ce sont eux qui traduisaient les discours. On les appelait aussi traiteurs ou marchands de fourrures, parce qu'ils faisaient le commerce; et enfin *coureurs de bois,* parce qu'ils étaient obligés de courir les immenses forêts du Nouveau-Monde, afin d'agrandir encore le royaume de la France et aussi afin de recueillir le plus grand nombre possible de fourrures, car les fourrures étaient alors notre très grande source de richesses.

Jeunes gens courageux et forts

Les traiteurs étaient ordinairement des jeunes gens courageux et forts, qui s'achetaient d'abord ou se fabriquaient eux-mêmes un solide canot d'écorce. Ils l'emplis-

saient d'objets utiles pour la traite des fourrures : des hameçons, des dards, des couteaux, des haches, des étoffes, et même de la "boisson" (alcool), que les Peaux-Rouges aimaient tant, et qui leur causait aussi un mal épouvantable.

Les voyages étaient longs et très pénibles. Il fallait souvent aller très loin, là où personne n'était encore allé. Mais c'était le meilleur moyen d'obtenir un plus grand nombre de fourrures et de les payer moins cher, parce que ces Indiens n'en savaient pas encore le prix.

Nos jeunes gens étaient bien récompensés de leurs peines, parce qu'ils revenaient à Québec avec des peaux de martes, de loutres, de castors, ou de renards, qui se vendaient très cher en France.

Des modèles

Ces jeunes gens furent-ils tous des modèles pour les Indiens ? Non, pas tous, malheureusement. Mais il y en eut plusieurs qui furent très bons pour les Indiens. Ceux-là ne cherchaient pas seulement à s'enrichir avec le commerce des fourrures, mais ils rendaient aussi de grands services à la colonie.

Ils servaient d'interprètes ou de guides aux missionnaires, et ils les aidaient même à instruire et à convertir les Indiens.

Le plus célèbre d'entre eux s'appelait *Jean Nicolet*. Celui-là fut un héros entre les héros. Son histoire est très belle, et c'est celle-là que nous allons maintenant raconter.

3. Histoire de Jean Nicolet

Jean Nicolet était né au pays de France, comme monsieur de Champlain, comme Louis Hébert, comme Marie Rollet, comme Anne, Guillemette et Guillaume, que nous connaissons maintenant si bien.

Au pays des Algonquins

Jean Nicolet vint en Nouvelle-France, comme monsieur de Champlain. Il traversa la grande Eau, comme lui, et voulut aussi visiter le pays, comme lui.

"Jean lui dit un jour le fondateur de Québec, tu vas suivre ces Algonquins, qui remontent dans leur pays, sur la rivière des Outaouais, et tu resteras chez eux plusieurs mois pour bien apprendre leur langue."

Nicolet est au comble du bonheur. Le voyage est très pénible, cependant. Et dans l'île aux Allumettes, la vie est dure aussi. Mais pourquoi est-ce si dur que cela d'aller vivre chez les Indiens ? Parce qu'il faut s'habiller comme eux, manger comme eux, se loger comme eux, les suivre à la chasse et à la pêche, et souvent aussi jeûner comme eux, quand ils n'ont plus rien à manger.

Mais Jean Nicolet est un brave. Comme les Indiens, il passe sept jours sans manger. Pendant des semaines, il se contente d'arracher l'écorce des arbres, de l'écraser avec une pierre, et de l'avaler sans trop faire de grimaces.

Et s'il est capable de prendre part à leurs danses et à leurs festins, il peut aussi les suivre dans les portages, avec des paquets très lourds sur le dos. Il ne se plaint jamais. Il se montre toujours bien bon pour les Indiens, et les Indiens se montrent aussi bien bons pour lui. Ils le regardent comme un de leurs enfants, et même comme un de leurs chefs.

Quand ils réunissent le conseil de guerre, ils demandent à Jean Nicolet de dire son avis, lui aussi. Ils écoutent ses conseils, et puis un jour, ils le mettent à la tête de quatre cents guerriers qui s'en vont signer la paix au pays des Iroquois.

Nicolet réussit très bien à traiter la paix avec les Iroquois, et à son retour chez les Algonquins, il est acclamé comme un grand capitaine.

Il reste deux ans chez les Algonquins et pendant tout ce temps, il ne voit pas un seul Blanc, et quand il redescend à Québec, monsieur de Champlain lui demande

de retourner encore plus loin, chez nos amis du lac Nipissing.

Et pourquoi ?

Pour essayer d'y maintenir la paix entre des nations trop amies de la guerre.

Jean Nicolet au lac Nipissing

Jean Nicolet se rendit donc chez nos amis du lac Nipissing. Il y apprit une nouvelle langue et tâcha surtout de maintenir la paix entre les nations qui se faisaient continuellement la guerre.

Il y resta neuf ans.

Les Indiens le considérèrent encore comme un de leurs enfants, et même comme un de leurs capitaines. Il avait sa cabane à part, comme un grand chef, et pouvait faire sa chasse, sa pêche, et sa traite de fourrures, comme il l'entendait.

Il avait le droit d'assister aux séances du grand Conseil de la Nation et de signer les traités de paix, lui aussi. Un jour, il réussit même à convertir un vieux sorcier, et ce fut une grande joie pour lui.

Mais les gens du lac Nipissing étaient de grands voyageurs. Ils allaient jusqu'au pays des Hurons. Nicolet en profita pour les accompagner chez nos amis les Hurons, à qui il parla longuement de leur grand ami, monsieur de Champlain, qu'ils avaient si bien connu pendant l'hiver passé chez eux.

Jean Nicolet demeura quelques années au pays des Hurons; il apprit leur langue, se fit encore de nombreux amis, et quand il revint à Québec en 1633, monsieur de Champlain lui confia une nouvelle mission très importante : celle d'aller loin, très loin, chez les *Gens de la Mer*.

Chez les Gens de la Mer

Monsieur de Champlain avait entendu parler des Gens de la Mer qui restaient très loin. Ils étaient des guerriers redoutables et ils faisaient souvent la guerre à nos amis, les Hurons.

"Je sais ce que je ferai, dit le gouverneur de Québec. J'enverrai chez eux l'interprète Jean Nicolet. Il connaît bien les langues indiennes. Il aime les Peaux-Rouges et il saura bien calmer ces tribus lointaines avec de bonnes paroles et des présents."

Jean Nicolet s'en alla vers les Gens de la Mer. Il était seul de sa race, et prit avec lui sept Indiens courageux comme lui. En leur compagnie, il remonta la rivière des Outaouais, qui est très longue et très dangereuse à cause de ses chutes et de ses rapides.

Le Père de Brébeuf, que vous connaissez maintenant, accompagnait aussi Jean Nicolet dans la première partie du voyage. Il dit que Nicolet se montrait encore plus courageux que les plus courageux de ses guides.

En cours de route

Jean Nicolet revit avec plaisir ses bons amis de l'île aux Allumettes et ceux du Lac Nipissing. Chaque fois qu'il rencontrait une bourgade indienne, il s'arrêtait et plantait deux poteaux.

Pourquoi des poteaux ? C'était afin d'y suspendre des présents qui voulaient dire :

"Voyez ! c'est un ami qui est passé par ici."

Dans chaque bourgade, il fumait le calumet avec les chefs indiens et les anciens, puis il répétait :

"Je suis votre ami. Les Français sont vos très grands amis."

Il annonçait aussi les Robes-Noires qui viendraient bientôt leur parler du bon Dieu et du ciel où nous irons tous un jour.

C'est ainsi qu'il parvint chez les *Gens de la Mer,* ainsi nommés parce qu'ils vivaient sur les bords d'un lac magnifique : le grand lac *Michigan.*

L'entrée solennelle

Avant d'arriver chez les Gens de la Mer, Nicolet appela l'un de ses compagnons et lui dit :

"Va auprès des Gens de la Mer et dis-leur qu'un grand Capitaine des Visages-Pâles va bientôt les visiter. Donne-leur les cadeaux que voici, en disant :

"Le grand Capitaine, mon maître, est votre ami, votre très grand ami. Voyez plutôt comme il vous aime..."

Le messager s'empressa de faire ce que Nicolet lui avait commandé :

"Le grand Capitaine des Visages-Pâles est un homme merveilleux, dit-il. Il est revêtu d'un costume très riche, et il tient le tonnerre dans ses mains.

— Oh ! Oh ! Oh ! s'exclamèrent les Peaux-Rouges.

— Mais rassurez-vous, car mon maître est très bon. Il le sera pour vous. Vous verrez. J'ai dit."

Les Gens de la Mer furent très contents d'apprendre cette heureuse nouvelle. Ils avaient hâte de voir de leurs yeux celui qui tenait le tonnerre dans ses mains, et qui était si riche et si puissant. Ils allèrent revêtir, eux aussi leurs plus beaux costumes.

Jean Nicolet voulut éblouir les Gens de la Mer. C'est pourquoi il mit une magnifique robe de soie, toute décorée de fleurs et d'oiseaux.

Qu'avait-il dans les mains ? Il avait un pistolet dans chaque main. Et voici que tout en s'avançant vers les Gens de la Mer, il déchargea ses deux pistolets dans les airs pour montrer la puissance des hommes blancs de France.

Mais c'est un dieu descendu du ciel !

Les Gens de la Mer furent très surpris d'entendre les coups de pistolet. Ils furent aussi très étonnés de voir un homme blanc, si beau, si puissant, et en même temps si aimable et si bon :

"Ah ! dirent-ils, mais c'est un dieu descendu du ciel !"

Or Jean Nicolet se mit à leur parler. Il voulut bien aussi fumer le calumet et faire de nouveaux cadeaux : des miroirs et des couteaux, qu'il donnait en retour des riches fourrures que lui apportaient les Gens de la Mer.

Ces Indiens furent si contents d'une telle visite qu'ils envoyèrent des messagers dans toutes les directions, disant :

"Dans trois jours, grand festin en l'honneur d'un capitaine des Visages-Pâles qui est descendu du ciel pour nous."

Le festin de la paix

Quand arriva le jour de la fête, ils étaient là tout près de cinq mille Peaux-Rouges assis par terre autour du grand chef des Visages-Pâles. Ce fut un très grand festin. Il y avait dans les marmites au moins cent vingt castors, du chevreuil, de l'orignal, de l'ours, et puis du maïs et de la citrouille.

Comme c'était la coutume, les convives furent obligés de tout manger. Jean Nicolet mangea lui aussi, le bon et gros morceau d'orignal que lui avait donné le grand chef des Gens de la Mer. Puis il fuma le calumet de la paix et fit un long discours.

Il parla du grand Roi de France, puis de Monsieur de Champlain, qui vivait dans une grande case à Québec, et qui aimait beaucoup ses enfants, les Gens de la Mer :

"Attention ! disait Jean Nicolet, mon maître aime

surtout ceux qui vivent en paix les uns avec les autres. Il ne veut pas que ses enfants se fassent la guerre..."

Les Gens de la Mer approuvèrent tout ce que venait de dire le capitaine des Visages-Pâles. Ils lui demandèrent encore une faveur : celle de passer l'hiver chez eux. Nicolet accepta. Il en profita pour étudier leur langue et pour rendre visite à toutes les bourgades de la région.

De retour à Québec

Jean Nicolet n'était pas rendu en Chine, loin de là. Mais il était allé plus loin que tous ses autres compagnons français. Il s'était fait de nombreux amis. Il avait rendu de grands services à sa patrie.

Il revint à Québec, où monsieur de Champlain le félicita chaudement de la belle besogne qu'il avait accomplie. Pour le récompenser de ses grands voyages, il le nomma commis et interprète au nouveau fort des Trois-Rivières, qu'il venait de fonder. C'est alors que Nicolet épousa une fille de Guillemette Hébert et de Guillaume Couillard.

Dernier acte de charité

Jean Nicolet, le découvreur du lac Michigan, avait remonté ou descendu bien des rivières dangereuses. Il ne lui était arrivé aucun mal. Il devait cependant se noyer tout près de Québec.

C'était à la fin du mois d'octobre (1642). Nicolet était de passage à Québec, quand un messager vint lui dire :

"Nos amis, les Algonquins se sont emparés d'un Iroquois. Ils veulent le brûler à petit feu, comme de coutume. Mais alors, les Iroquois se vengeront sur nous de la manière la plus cruelle. Venez vite. Vous êtes le seul homme capable de les faire changer d'idée."

Il faisait déjà nuit noire et très froid. La tempête grondait sur le fleuve Saint-Laurent. C'était bien imprudent de monter aux Trois-Rivières par un temps semblable, mais il le fallait. Nicolet partit avec un compagnon français et deux guides sauvages.

Le naufrage

Soudain, un grand coup de vent, et le canot chavire:

"Sauvez-vous, dit Jean Nicolet à son compagnon; vous savez nager, et je ne le sais pas, moi. Je m'en vais à Dieu. Je vous recommande ma femme et ma fille."

C'est ainsi que Jean Nicolet mourut, en se dévouant une fois de plus pour sa patrie.

Toute la Nouvelle-France fut très peinée d'apprendre la mort d'un aussi excellent jeune homme, et les Indiens donc ! Ils disaient dans leur chagrin :

"Nicolet, où es-tu ? Tu nous as donc quittés ! Nous ne te verrons plus jamais !"

Belle histoire

Voilà ! Elle est finie la belle histoire de Jean Nicolet. Vous l'avez aimée, n'est-ce pas ?

Connaissez-vous une ville ou une rivière qui portent aujourd'hui le nom de Nicolet ? Oui, la ville et la rivière de Nicolet, presque en face des Trois-Rivières.

Aujourd'hui, quand vous entendrez le mot *Nicolet,* vous penserez à Jean, l'habile interprète qui était allé vivre au milieu des Indiens pour gagner leur amitié et pour leur montrer la religion vécue.

Et vous direz, bien sûr :

"Jean Nicolet fut un modèle pour les Indiens.

Moi aussi, je veux être un modèle pour mes compagnons, pour mes compagnes.

Oui, je veux être un modèle, et je commence tout de suite."

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. Répétition du conte ou de l'histoire:

Quelques questions très simples permettant aux élèves de dire, à leur tour, ce qu'ils savent maintenant de nos amis, les Indiens:

1. Il y avait des tribus qui recevaient bien les Français: pouvez-vous me dire lesquelles? Pouvez-vous montrer que ces tribus aimaient monsieur de Champlain? Que fit monsieur de Champlain pour leur faire plaisir et aussi pour leur rendre service?

2. Les Indiens faisaient le commerce avec les Français: ainsi, quels objets échangeaient-ils?

3. Qui va répéter la très belle histoire de Jean Nicolet, et plus spécialement son grand voyage chez les Gens de la Mer?

II. Observation des images:

Faire identifier les personnages, les lieux, les choses... A l'aide de ces images, reconstituer l'histoire:

1. Monsieur de Champlain partant en guerre avec ses amis, les Hurons, contre nos ennemis, les Iroquois.

2. Le grand festin des Algonquins en l'honneur de Champlain.

3. Un hiver au pays des Hurons.

4. Le commerce des fourrures avec les Indiens.

5. Jean Nicolet au pays des Algonquins, au lac Nipissing...

6. Chez les Gens de la Mer: l'entrée solennelle... le festin de la paix.

7. La mort de Jean Nicolet: dernier acte de charité.

III. Dramatiser, jouer:

1. Le 1er combat de Champlain.

2. Le festin des Algonquins.

3. La traite des fourrures au pays des Hurons.

4. Jean Nicolet accompagne les Indiens dans leurs voyages; il jeûne comme eux et avec eux.

5. Jean Nicolet chez les Gens de la Mer.

IV. Dessiner:

1. Monsieur de Champlain tirant de l'arquebuse sur les chefs iroquois.
2. Un festin chez les Indiens.
3. Un coureur de bois.
4. Jean Nicolet tire deux coups de pistolet en l'air.
5. Nicolet se noie en face de Sillery.

V. Devinez:

Qui a prononcé cette parole? Allons, dites!

1. "Il y a déjà dix lunes que tu nous as promis de nous aider contre nos ennemis, les Iroquois, et tu ne viens pas!" (Rép.: les Hurons...)
2. "Mes enfants, je suis venu ici vous rendre visite parce que je vous aime et que je m'intéresse à vous..." (Rép.: Champlain).
3. "Le salut d'une âme vaut mieux que la conquête d'un empire" (id.)
4. "Rassurez-vous, car mon maître est très bon; il le sera pour vous." (Rép.: l'envoyé de Jean Nicolet).
5. "Mais c'est un dieu descendu du ciel!" (Rép.: Les Gens de la Mer).
6. "Je m'en vais à Dieu! Je vous recommande ma femme et ma fille..." (Rép.: Jean Nicolet).

VI. Vous savez maintenant, n'est-ce pas, que...

1. Autrefois, il y avait des Indiens qui recevaient très bien les Français.
2. Les Indiens faisaient le commerce avec les Français.
3. Ils le faisaient en se servant d'interprètes.
4. Jean Nicolet fut l'un de nos plus célèbres interprètes.
5. Il mourut en voulant rendre service à ses compatriotes des Trois-Rivières.



9e LEÇON

Les Indiens écoutaient la Robe-Noire.

1. Nombreuses conversions

Le Géant du bon Dieu

Monsieur de Champlain avait promis d'envoyer des interprètes et des marchands de fourrures auprès de ses amis, les Hurons et les Algonquins. Il leur avait aussi promis un plus grand nombre de missionnaires.

A son retour à Québec, il s'occupa de trouver encore des missionnaires pour nos amis, les Indiens du pays des Hurons. Cette fois, c'étaient des Pères Jésuites, ou des *Robes-Noires.*

L'un d'eux, le Père Brébeuf, était très fort et très grand. C'était un géant, et les Hurons ne voulaient pas le laisser monter dans leurs canots.

"Tu es trop lourd, Echon, (C'est ainsi qu'ils appelaient le Père de Brébeuf), tu vas nous faire chavirer."

Mais le Géant du bon Dieu avait fini par calmer ses chers Indiens au moyen de petits présents. Puis il était monté au pays des Hurons. Il avait visité les cabanes. Il avait causé avec les Peaux-Rouges et leur avait rendu toutes sortes de services.

Il avait baptisé les enfants en danger de mort. Il avait soigné les malades et les avait aidés à bien mourir.

Départ du missionnaire

Mais un jour, le Père de Brébeuf fut obligé de redescendre à Québec, et les pauvres Hurons en eurent beaucoup de chagrin :

"Eh ! quoi, Echon, disaient-ils, tu nous abandonnes ! Voilà deux ans que tu vis avec nous pour apprendre notre langue et nous faire connaître le Maître de la vie.

"Déjà, tu parles comme nous, mais nous ne savons pas encore adorer et prier comme toi, et tu nous laisses ! Si nous ne connaissons pas le bon Dieu, que tu sers, ce n'est pas notre faute, mais la tienne."

Le Père de Brébeuf consola ses chers Indiens. Il leur promit de revenir un jour, avec d'autres Robes-Noires comme lui. Il revint en effet.

Encore des Robes-Noires

Quand le Père de Brébeuf revint au pays des Hurons, il n'était pas seul, mais il y avait avec lui le Père Lalemant, le Père Jogues, et d'autres encore.

Tous ces missionnaires avaient la croix dans les mains, et le cœur tout rempli d'amour pour le bon Dieu. Ils prêchaient encore plus par leurs bons exemples et leurs vertus, que par leurs sermons. Les bons Indiens les regardaient; ils les écoutaient aussi.

Les voyages étaient très pénibles, et la vie du missionnaire extrêmement dure. La nourriture était pauvre, souvent malpropre. Mais les missionnaires tenaient bon quand même.

Semence de chrétiens

Puis un jour, les missionnaires versèrent même leur sang pour la conversion des Indiens. Qui se souvient encore du martyre des Pères Brébeuf, Jogues, Lalemant?... (Revoir, au besoin, les leçons de la 1re année relatives à nos saints Martyrs Canadiens).

Quand le Père de Brébeuf était monté au pays des Hurons, il n'avait pas trouvé un seul chrétien. Or à sa mort, on en comptait déjà *neuf mille.* Quelle belle moisson pour le ciel !

Neuf mille chrétiens, qui avaient écouté la Robe-Noire, et qui étaient devenus courageux et fervents comme ce brave *Matembik,* ou cette héroïque *Françoise,* dont je veux maintenant vous raconter la très belle histoire.

2. L'histoire de Matembik et de Métakuat (1)

Deux jongleurs fameux

Il y avait une fois un chef huron fameux du nom de *Matembik,* et son ami, *Métakuat,* qui était un chef algonquin, non moins fameux.

Matembik et Métakuat exerçaient tous les deux la profession de *jongleurs* ou sorciers; c'est-à-dire qu'ils avaient des rapports avec le diable lui-même, et qu'ils guérissaient les maladies en jetant des sorts.

Par exemple, quand il y avait un malade dans la tribu, les parents ou les amis envoyaient bien vite chercher Matembik ou Métakuat, qui entraient dans la pauvre case du mourant en dansant, en battant du tambour, et en chantant une affreuse chanson de sorciers.

Et pour montrer l'étrange pouvoir dont ils jouissaient, ils passaient sur des charbons ardents sans se brûler. Ils plongeaient leurs bras dans l'eau bouillante sans en ressentir aucun mal. Ils touchaient enfin le malade à la tête ou lui ordonnaient de faire la première sottise qui leur passait par l'esprit.

---

(1) D'après "Anecdotes chrétiennes"; cf. "Chez les Sauvages", d'*Ernest Béatrix,* Frères Maristes, Iberville, P. Q., Canada.

Parfois, le malade revenait à la santé. Et alors, Matembik ou Métakuat s'attribuaient tout le mérite et tout l'honneur de cette guérison.

Un jour . . .

Matembik et Métakuat exerçaient leur infâme métier de jongleur depuis vingt ans déjà quand, un jour, ils entendirent un jeune Algonquin qui leur disait avant de mourir :

"Je suis allé à Québec. J'ai entendu les Robes-Noires, qui parlaient du ciel et de l'enfer. Tout ce que disent les missionnaires me semble vrai. J'ai maintenant un très vif regret de mourir avant d'être instruit et baptisé.

"Allez trouver les Pères après ma mort. Ecoutez-les, car ce qu'ils enseignent est bon."

En route pour Québec

Le jeune Algonquin mourut, Matembik et Métakuat prirent la route de Québec. Ils se firent instruire des vérités de notre sainte religion et montrèrent tous les deux un grand désir de recevoir le baptême. Mais les missionnaires hésitaient à recevoir les deux jongleurs dans notre sainte religion :

"Dès que vous serez retournés dans votre pays, leur disaient-ils, vous recommencerez aussitôt vos sortilèges."

A la fin cependant, il fut décidé que les deux amis seraient baptisés le jour de Noël, en même temps qu'un grand nombre d'autres Indiens convertis. Mais quand arriva le jour solennel entre tous, Métakuat n'était pas au côté de son ami. Où donc se cachait-il ?

Métakuat n'était caché nulle part, mais il était tout simplement retourné dans son pays, parce qu'il n'avait pas eu le courage d'aller jusqu'au bout.

Le baptême de Matembik

Le jour de Noël donc, Matembik se fit baptiser avec sa femme et plusieurs autres Indiens, généreux comme eux. Et ce fut une grande fête au ciel et sur la terre.

Pendant ce temps-là, le malheureux Métakuat avait repris son métier de jongleur. Une noire jalousie s'était emparée de son âme. Il détestait maintenant son ancien ami et tous ceux qui s'étaient faits chrétiens avec lui. Il leur en voulait tellement qu'il jura de les perdre.

Le complot

Métakuat apprit que le Père de Brébeuf irait bientôt évangéliser la tribu des Neutres, par delà le pays des Hurons et des Algonquins, et qu'il avait choisi Matembik comme guide. "C'est le bon temps !" pensa le traître.

Il courut bien vite chez les Neutres avec quelques autres renégats comme lui :

"Dans quelques jours, dit-il aux principaux de la tribu, vous verrez venir chez vous des magiciens d'Europe. Soyez bien sur vos gardes car ils apportent la maladie dans votre pays. Ils veulent empoisonner vos lacs. Vous ne trouverez plus aucun castor à la chasse, parce qu'ils les auront tous tués."

Le Père de Brébeuf mal accueilli

Quand le Père de Brébeuf atteignit la tribu des Neutres avec Matembik, et sa femme, il fut un peu surpris de voir que personne ne voulait l'entendre, et que, dans toutes les cabanes, on lui fermait la porte au nez.

Le Géant du bon Dieu ne se découragea pas. Il demanda la faveur de parler au Conseil même de la Nation. Il fit cadeau d'un beau collier renfermant deux mille grains de porcelaine, mais le grand chef refusa très impoliment le cadeau.

"Si tu ne veux pas te faire brûler à petit feu, lui disait-on de toutes parts, tu n'as qu'à t'éloigner au plus tôt." Le Père de Brébeuf dut s'éloigner, en effet.

Le triomphe de Métakuat; son châtiment

Métakuat triomphait. Mais il n'était pas encore rassasié. Il cherchait à rejoindre Matembik lui-même. Il le rejoignit en effet, dans un étroit défilé entre deux montagnes, et lui asséna un grand coup de hache sur la tête.

Mais au même moment, les propres compagnons de Métakuat, qui cherchaient depuis quelque temps à se débarrasser de lui à cause de sa cruauté, le transpercèrent de coups de dard et se sauvèrent dans la montagne.

Au secours !

Or tandis que la femme de Matembik pansait avec des herbes les plaies sanglantes de son époux, une voix s'éleva qui disait:

"Secourez-moi ! Je me repens d'avoir péché ... Je veux recevoir le baptême avant de mourir ..."

"Quelle voix entends-je ? dit le mari à sa femme.

— C'est ton ennemi qui t'a frappé; lui-même vient d'être percé par ses propres compagnons.

— Ne l'appelle pas mon ennemi; c'est mon frère. Le démon lui a fait faire cette mauvaise action; il faut lui pardonner. Et puisqu'il se repent et demande le baptême, je le baptiserai et l'embrasserai avant que nous mourrions tous deux."

Le baptême de Métakuat

Avec l'aide de sa femme, Matembik se traîna jusqu'auprès de son bourreau et trouva le courage de lui dire :

"Si tu te repens d'avoir péché, souffre que je t'embrasse, et après, je te baptiserai.

— Je le veux, dit le moribond."

Matembik le baisa, et s'étant fait apporter de l'eau par sa femme, le baptisa. Tous deux moururent, à quelques semaines d'intervalle.

Voilà le triomphe de la grâce dans le cœur de ces Indiens qui avaient écouté la Robe-Noire.

3. L'héroïque Françoise, de la tribu des Iroquois

Prisonnière des Hurons

Françoise était une jeune fille de la tribu des Iroquois. Son père, qui s'appelait Talasco, était même un des chefs les plus puissants de la tribu. Mais un jour, dans un grand combat entre les Hurons et les Iroquois, Françoise tomba entre les mains du grand chef huron, qui vint présenter la jeune fille à la Robe-Noire, disant:

"Voici l'enfant de mon ennemi, Talasco, le chef le plus puissant des Iroquois, l'aigle de sa tribu. Il déteste les chrétiens. Fais une chrétienne de sa fille, et je serai vengé."

Françoise reçut en effet le baptême et devint une chrétienne fervente. Puis un autre jour, la guerre reprit entre les Hurons et les Iroquois. Mais cette fois, Talasco fut vainqueur. Il emmena un grand nombre de prisonniers hurons, parmi lesquels sa propre fille, Françoise.

"Prisonnière" des Iroquois

Vous croyez peut-être que Françoise était contente de retourner dans son pays ... Hélas ! elle savait bien qu'on l'obligerait à renoncer à la religion des Robes-Noires; et à cette pensée, son cœur se fendait.

Dans son pays, tous la reconnaissaient et tous la saluaient avec beaucoup d'égards, parce qu'elle était la fille du grand chef. Mais elle, la vertueuse Françoise, ne voyait personne et ne saluait personne. Elle avait les yeux baissés. Quand elle passa devant la cabane de sa mère cependant, elle ne put s'empêcher de verser quelques larmes.

Puis quand la procession fut rendue au lieu du grand Conseil, les Iroquois formèrent un cercle autour d'un vieux chêne. Les vieillards s'assirent, mais les jeunes gens se tinrent respectueusement en dehors du cercle.

Françoise, au tribunal de son père

Le grand chef Talasco se leva, un sac à la main. Coupant la corde qui retenait le sac fermé, il en sortit un grand nombre de chevelures ensanglantées.

"Frères et fils, dit-il d'une voix forte, voyez les chevelures des Hurons chrétiens. Leurs corps périssent sur les sables du lac Saint-Louis. Que tous les ennemis des Iroquois périssent ainsi !"

Puis se tournant vers sa fille, il ajouta, triomphant :

"Mes frères, voyez mon enfant, le dernier rejeton (membre) de la maison de Talasco. Je l'ai arrachée du sol étranger où nos ennemis l'avaient plantée; elle sera replacée dans la plus chaude vallée de notre pays, si elle consent à épouser le jeune chef que voici (il lui présentait ce chef) et si elle renonce à ce signe (de la croix)..."

Talasco touchait en même temps, de la pointe de son couteau, le crucifix qui pendait au cou de Françoise. Il s'arrêta un moment pour mieux examiner sa fille; mais Françoise n'osait même pas lever les yeux.

"Ecoute, enfant, cria-t-il d'une voix de tonnerre, si tu ne reviens pas à ta nation, et si tu ne renonces pas à ce signe qui te fait connaître pour l'esclave des chrétiens, je te sacrifierai, comme je l'ai juré avant d'aller au combat; je te sacrifierai au dieu *Aréouski*. La vie et la mort sont devant toi ..."

Françoise va-t-elle céder aux menaces de son père ?

Françoise tenait toujours les yeux baissés. Mais un vieillard voulut prendre sa défense :

"Grand chef, dit-il, le tendre bourgeon (Françoise) ne doit pas être condamné si vite que cela au feu. Attends jusqu'au soleil du matin, et permets que ta fille soit conduite à la cabane de sa mère. La voix de la maman saura bien ramener au nid la petite qui s'égare."

Alors Françoise se tourna bien vite vers son père, et frappant des deux mains, elle s'écria :

"Ah ! ne le faites pas. Ne m'envoyez pas à ma mère: c'est la seule faveur que je vous demande. Je puis endurer tous les autres tourments. Perce-moi de ces couteaux sur lesquels le sang des chrétiens est à peine séché. Brûlez-moi dans vos feux. Je ne fuirai aucune torture : une martyre chrétienne peut souffrir avec autant de courage que le plus fier captif de votre tribu."

Le grand chef Talasco fut enthousiasmé d'une aussi fière réponse :

"Ah ! s'écria-t-il avec transport, le pur sang des Iroquois coule dans ses veines. Préparez le bûcher. Les ombres de cette nuit couvriront ses cendres : préparez au plus vite le bûcher !"

Les yeux tournés vers le ciel

Françoise leva dès lors ses yeux au ciel :

"Que je me trouve heureuse, dit-elle, de mourir dans mon pays, de la main de mes parents, à l'exemple de mon Sauveur, qui a été attaché à la croix par ceux de sa nation !"

Pressant le crucifix contre ses lèvres, elle fit signe aux bourreaux de mettre le feu au bûcher. Mais les bourreaux n'osaient pas; leurs tisons ardents à la main, ils hésitaient . . .

Furieux, le grand chef Talasco sauta sur le bûcher. Arrachant le crucifix des mains de Françoise, il tira son couteau et lui fit sur la poitrine une profonde blessure en forme de croix :

"Voilà, dit-il, le signe que tu aimes; le signe de ton amitié avec les ennemis de ton père; le signe qui t'a rendue sourde à la voix de tes parents.

— Je te remercie, mon père, reprit Françoise en souriant; j'ai perdu la croix que tu m'as ôtée; mais celle que tu m'as donnée, je la porterai même après ma mort."

Le feu éclata. Les flammes s'élevèrent, et l'héroïque petite martyre iroquoise périt dans les flammes. (1)

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. Répétition du conte ou de l'histoire:

Questions faciles, capables d'amener l'élève à dire que jadis les Indiens écoutaient la Robe-Noire:

1. Pourquoi les Indiens refusaient-ils de laisser monter le Père de Brébeuf dans leur canot?

2. Pourquoi ne voulaient-ils plus le laisser partir de leur pays?

3. Combien y avait-il de chrétiens au pays des Hurons, à l'arrivée des missionnaires? Et combien à leur mort?

4. Qui peut maintenant raconter la belle histoire du chrétien Matembik, et de son bourreau, Métakuat?

5. Qui sait la belle histoire de Françoise, l'héroïque jeune fille de la tribu des Iroquois?

II. Observation des images:

Faire identifier les personnages; écouter ce qu'ils disent, observer leurs gestes, deviner leurs sentiments...

III. Dramatiser:

1. Le Père de Brébeuf cherchant une place à bord des canots hurons.

2. Les Hurons qui s'opposent au départ de la Robe-Noire pour Québec.

3. Les deux jongleurs fameux: Matembik et Métakuat.

4. Le baptême de Matembik.

---

(1) Cf. "Chez les Sauvages", d'Ernest Béatrix, Frères Marites, Iberville, P. Q.

5. Le complot de Métakuat; son triomphe et son châtiment.
6. Le baptême de Métakuat.
7. La jeune Françoise au tribunal de son père.
8. Le supplice de Françoise.

IV. Dessiner:

1. Le Père de Brébeuf en canot, vers le pays des Hurons.
2. Les deux jongleurs.
3. Le baptême de Matembik.
4. Le baptême de Métakuat.
5. Le supplice de Françoise.

V. Deviner qui a prononcé cette parole; allons, dites!

1. "Tu es trop lourd, Echon, tu vas nous faire chavirer." (Rép.: les Hurons au Père de Brébeuf).

2. "J'ai entendu les Robes-Noires qui parlaient du ciel et de l'enfer; tout ce que disent les missionnaires me semble vrai..." (Rép.: un jeune Algonquin sur le point de mourir).

3. "Des magiciens d'Europe veulent empoisonner vos lacs et tuer vos castors... Soyez sur vos gardes!" (Rép.: Métakuat aux Neutres).

4. "Ne l'appelle pas mon ennemi; c'est mon frère. Le démon lui a fait faire cette mauvaise action..." (Matembik à sa femme).

5. Mes frères, voyez mon enfant... Je l'ai arrachée du sol étranger où nos ennemis l'avaient plantée..." (Rép.: le grand chef Talasco).

6. "Ah! ne m'envoyez pas à ma mère; c'est la seule faveur que je vous demande..." (Rép.: Françoise, la fille du grand chef Iroquois).



10e LEÇON

Les Indiens ennemis.

1. Ils faisaient la chasse aux Français

Les Iroquois

Parmi les Indiens, il y avait des tribus qui recevaient bien les Français et qui faisaient le commerce avec eux. Ils écoutaient aussi la Robe-Noire et devenaient souvent des chrétiens fervents.

Mais il y avait aussi des Indiens ennemis qui faisaient la chasse aux Français pour les tuer un à un, ou les faire prisonniers. Un de leurs plaisirs favoris consistait à s'emparer de jeunes enfants, comme vous, à les emmener dans leurs villages, et à les dévorer après les avoir maltraités le plus longtemps possible.

Ces Indiens ennemis, c'étaient les Iroquois.

Deux victimes

Un jour, par exemple, les Iroquois se saisirent d'un petit garçon du nom d'Antoine (de la Meslée) : le pauvre enfant ! Ils le maltraitèrent longtemps, puis ils finirent par le tuer à la chasse à coups de couteaux.

Une autre fois, ils dérobèrent François Hertel, jeune homme de dix-neuf ans, que sa mère aimait tendrement, comme votre maman à vous, n'est-ce pas ? Or au milieu de sa captivité, François trouva le moyen d'écrire à sa très chère et très honorée maman :

"Je sais bien que ma prise vous aura bien affligée. Je vous demande pardon de vous avoir désobéi. Ce sont mes péchés qui m'ont mis dans cet état où je suis. Vos prières et celles de mes sœurs m'ont redonné la vie. J'espère que je vous reverrai avant l'hiver. Je vous prie de dire à mes camarades qu'ils prient Dieu et la sainte Vierge pour moi, ma chère mère, et vous, et toutes mes sœurs."

Une autre lettre de François

Qu'il dut souffrir, le pauvre François, durant sa captivité chez les Iroquois ! Ecoutez bien une autre lettre de sa part au Père Jésuite (le Père Lemoyne) qui devait un jour le délivrer de captivité :

"Mon Père, si je pouvais avoir le bonheur de me confesser ! Si vous veniez ici, je crois que l'on ne vous ferait aucun mal. Je vous prie d'avoir pitié de ma pauvre mère, bien affligée: vous savez, mon Père, l'amour qu'elle a pour moi. J'ai su par un Français, qui a été pris aux Trois-Rivières, qu'elle se porte bien, et qu'elle se console dans la pensée que je me retrouverai auprès de vous.

"Nous sommes trois Français, qui avons la vie ici. Je me recommande à vos bonnes prières, particulièrement au saint Sacrifice de la messe. Je vous prie de faire mes baise-mains à ma pauvre mère, et de la consoler.

"Mon Père, je vous prie de bénir la main qui vous écrit, et qui a eu un doigt brûlé dans un calumet, pour amende honorable à la Majesté de Dieu que j'ai offensée; l'autre a un pouce coupé, mais ne le dites pas à ma mère..."

Nouvelle victime : Normanville

Normanville était un beau grand jeune homme, qui était venu de France pour aider aux missionnaires à convertir les Peaux-Rouges d'Amérique. Le matin, c'est

lui qui faisait dire la prière aux Indiens avant la messe. Le soir, c'est encore lui qui leur faisait dire la prière.

Il était aussi brave. A vingt ans, il suivait les Indiens sur la glace, dans la neige, et au travers des forêts, pendant quatre jours de suite. Et le soir, au campement, il travaillait encore plus dur que n'importe qui, parce que les Indiens profitaient souvent de ce moment pour se divertir et se reposer.

Il était aussi un habile coureur. Et un jour que les Indiens avaient organisé de grandes courses entre les diverses tribus réunies, c'est le Visage-Pâle Normanville qui l'emporta, et tous ses amis, les Français, furent très contents de ce succès.

Mais un jour, les farouches Iroquois s'emparèrent de lui et l'emmenèrent en captivité dans leur pays. Normanville souffrit beaucoup, mais cela ne l'empêcha pas de rester bon chrétien. Tous les matins et tous les soirs, il se mettait à genoux pour prier le bon Dieu et la sainte Vierge. Il chantait la belle prière qui commence par ces mots : *Ave Maris Stella* ! Les Iroquois l'écoutaient en baissant la tête, comme s'ils eussent paru prier, eux aussi.

Puis un jour, Normanville retrouva sa liberté. Il revint aux Trois-Rivières, mais ce fut pour retomber bientôt entre les mains de nos féroces ennemis. Cette fois, ce devait être la fin: Normanville le savait bien. Aussi, avant de mourir dans les pires tourments, il écrivit à ses parents et amis des Trois-Rivières :

"J'espère que Dieu me fera la grâce de souffrir le feu avec constance, et que j'aurai le bonheur de baptiser quelques enfants moribonds, et même quelques malades adultes . . ."

2. Nos saints Martyrs Canadiens

Vous savez les tourments que les Iroquois firent endurer à nos saints Martyrs Canadiens . . . Vous savez la

belle histoire du Père de Brébeuf et celle du Père Jogues. Connaissez-vous celle du Père Daniel, un autre saint Martyr Canadien ?

Le Père Daniel

Le Père Daniel était missionnaire au pays des Hurons, comme le Père de Brébeuf. Un jour qu'il venait de terminer sa messe et qu'il était en train de faire son action de grâce, un grand cri retentit tout à coup : *"Les Iroquois !"*

Savez-vous quelle fut la première pensée du Père Daniel ? Celle de se sauver, peut-être ? Mais non.

"Mes frères, dit-il aux Indiens qui se trouvaient encore avec lui dans l'humble chapelle, nous serons aujourd'hui dans le ciel. Fuyez cependant, et tâchez de vous échapper; quant à moi, mon devoir est ici, et j'y resterai en attendant la mort."

Quelques minutes plus tard, le Père Daniel tombait au pied de l'autel, sous les coups des Iroquois. Il mourut en prononçant le saint nom de Jésus.

Le Père Garnier

Le Père Garnier venait de France, lui aussi, comme tous les autres missionnaires. Il trouvait la vie au Canada bien différente de celle qu'il avait quittée là-bas :

"La vie est dure dans les missions, disait-il, et dans mes épreuves, je pense quelquefois aux douceurs de France. Mais aussitôt, je me dis : Il faut renvoyer toutes ces douceurs au Paradis, où je les retrouverai un jour dans le bon Dieu."

Puis il continuait à soigner les malades avec ardeur et à faire de longs et fatigants voyages pour la conversion des Indiens. Il s'imposait de grandes pénitences pour eux et portait même un cilice (instrument de pénitence) et des ceintures avec des pointes aiguës.

Un jour qu'il était occupé à visiter ses chers "paroissiens", il entendit un grand cri : *"Les Iroquois !"* Devinant tout de suite ce que cela voulait dire, il courut à la chapelle avertir ceux qui s'y trouvaient :

"Sauvez-vous, cria-t-il; nous sommes tous morts !"

Mais lui ne se sauvait pas. Il allait à droite et à gauche, baptisant ou donnant l'absolution à tous les chrétiens ou futurs chrétiens qu'il rencontrait. Bientôt une balle l'atteint en pleine poitrine; une autre le frappe à la cuisse.

Il veut encore assister un chrétien qui se meurt; les forces lui manquent. Il tombe, puis se relève une deuxième et une troisième fois. Un Iroquois l'achève d'un grand coup de hache.

Le Père Chabanel

Le Père Chabanel était le compagnon du Père Garnier. Il souffrait beaucoup de la fumée, de la vermine, de la malpropreté des Indiens, du vacarme que faisaient souvent les femmes qui se disputaient ou les enfants qui pleuraient, les chiens qui hurlaient.

Et puis il ne réussissait qu'à grand peine à comprendre ou à parler les langues indiennes. A sa place, vous auriez peut-être dit: "Puisque c'est comme cela, eh bien ! je retourne en France tout de suite !"

Est-ce cela que fit le Père Chabanel ? Bien au contraire, il fit au bon Dieu la très grande promesse que voici :

"Je fais le vœu, ô mon Dieu, de rester ici, dans ces misérables missions, jusqu'au dernier jour de ma vie."

Il y resta, en effet, jusqu'au jour où il tomba, lui aussi, sous la hache des Iroquois, comme ses autres confrères du pays des Hurons.

3. Lueurs de paix

L'œuvre de nos ennmis

Et voilà l'œuvre terrible de nos ennemis, les Iroquois. De temps à autre, cependant, nos ennemis consentaient à signer la paix. Ils faisaient de longs discours et promettaient que les Visages-Pâles et les Peaux-Rouges du pays des Iroquois seraient frères aussi longtemps que la lune monterait dans le ciel, et que les arbres pousseraient des feuilles chaque printemps.

Un jour, ils allèrent jusqu'à demander aux Visages-Pâles d'aller s'établir dans leur pays. Ils avaient l'air tellement sincères que cinquante Français consentirent à monter se fixer parmi eux.

Les nouveaux arrivés furent très bien accueillis. Il y eut des festins, des danses, des discours, et l'on tira du mousquet et du canon pour montrer la puissance des hommes blancs de France.

Paroles de renards

Les Iroquois manquèrent vite à leurs promesses en massacrant trois paisibles colons de Ville-Marie.

Des Hurons s'étaient réfugiés à l'île d'Orléans, près de Québec. Ils s'y croyaient bien en sûreté, mais un jour qu'ils étaient en train d'ensemencer leurs terres, l'ennemi bondit de la forêt voisine et les massacra sans pitié, sauf une soixantaine qui furent faits prisonniers.

Complot découvert à temps

Un jour enfin, les cinquante Français qui avaient eu l'audace de s'établir au pays des Iroquois apprirent en

cachette que plusieurs grands chefs avaient juré de les exterminer tous, du premier au dernier.

Que faire ? Se sauver ? Mais ce n'était pas possible, parce que les Iroquois n'auraient pas manqué de les poursuivre et de les rattraper. Alors ils imaginèrent le beau tour que voici.

Un chef iroquois avait adopté un jeune Français du nom de Pierre, qu'il aimait de tout son cœur. Pierre connaissait la coutume indienne qui permet à un enfant malade d'exiger de son père un festin à tout manger (c'est-à-dire où l'on doit tout manger, sous peine de voir mourir le malade). Il voulut profiter de cette coutume, et, s'adressant à son père adoptif, lui dit :

"Grand chef, je suis très malade. J'ai même rêvé que j'allais bientôt mourir, à moins que tu ne donnes à toute la bourgade un festin à tout manger.

— Je ne veux pas que tu meures, mon fils, reprit le chef indien; prépare toi-même le festin, et nous mangerons tout."

Festin à tout manger

Tous les Français de la colonie furent mis au courant de *l'affaire*. Ils se montrèrent généreux. Ils apportèrent à leur ami malade du porc, du poisson, des outardes, qui furent déposées dans d'immenses chaudières en vue du festin.

A l'heure du banquet, Pierre ouvrit la fête au son de la musique et du tambour. Les Indiens accoururent en grand nombre. Et chaque fois qu'ils demandaient grâce, parce qu'ils avaient suffisamment mangé, le malade leur disait en pleurnichant :

"Eh quoi ! voulez-vous donc me laisser mourir ?"

Derniers préparatifs de départ

Les Français n'assistaient pas à la fête. Depuis quelque temps déjà, ils travaillaient jour et nuit, dans leurs

greniers, à fabriquer les canots ou les chaloupes nécessaires à leur grand voyage de retour à Montréal. Le soir même du festin, tout était prêt pour leur départ.

Ils firent donc savoir à leur ami Pierre que les embarcations étaient toutes rendues sur le lac (Ontario), et qu'il fallait maintenant clore le banquet.

"C'est bien, dit le malade aux gourmands convives, j'ai pitié de vous. Cessez de manger et dormez jusqu'à ce qu'on vous appelle demain pour la prière."

La fuite

Alors Pierre s'empressa de rejoindre ses compagnons qui se mirent à ramer courageusement toute la nuit et les jours suivants. C'était à la mi-mars. Il y avait encore de la glace sur les rivières. Le voyage fut donc pénible et ne dura pas moins de quinze jours.

Mais grâce à Dieu, les cinquante Français du pays des Iroquois finirent par atteindre Ville-Marie, sains et saufs. Ce fut un grand jour d'allégresse pour la colonie naissante qui redoutait, à leur sujet, le pire des malheurs.

Vengeance

Quand les Iroquois s'éveillèrent, très tard, le lendemain du grand festin à tout manger, ils furent bien surpris de ne plus rencontrer aucun Français nulle part. Toutes les maisons des Blancs étaient désertes. Mais où donc s'étaient-ils cachés ? On eut beau chercher partout; toutes les recherches furent inutiles.

"Ah ! dirent-ils à la fin, de puissants manitous sont venus pendant que nous dormions, et ils ont enlevé les Visages-Pâles dans les airs."

Mais tant pis pour les Visages-Pâles ! Nous finirons bien par les rejoindre un jour, et alors gare à ces hommes blancs qui se sont enfuis tandis que nous dormions !

Gare aux hommes blancs de France; nous les exterminerons tous, du premier au dernier !

Fin de la Nouvelle-France

N'était-ce pas la fin de la Nouvelle-France ? Les Iroquois le croyaient. Ils le disaient, et bien des hommes blancs le disaient aussi. Mais la bonne Providence veillait sur notre pays. Elle nous envoya de nombreux défenseurs.

Vous connaissez déjà quelques-uns de ces défenseurs: monsieur de Champlain, le fondateur de Québec, et monsieur de Maisonneuve, le fondateur de Ville-Marie. Dans les leçons suivantes, nous parlerons plus spécialement de trois de ces défenseurs : deux hommes, *Lambert Closse* et *Dollard des Ormeaux,* et une fillette de quatorze ans, *Marie-Madeleine de Verchères.*

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. Répétition de l'histoire:

Questions faciles sur les Indiens ennemis et leurs ravages dans la colonie:

1. Quelles tribus recevaient bien les Français? Et quelle tribu les persécutait?

2. François Hertel aimait-il bien sa maman? Comment l'a-t-il montré?

3. Normanville était un bon chrétien; est-ce vrai?

4. Pourriez-vous maintenant dire quelques mots de chacun des trois saints Martyrs : Daniel, Garnier et Chabanel ?

5. Des Français étaient montés au pays des Iroquois; ils réussirent à se sauver juste au moment où nos ennemis s'apprêtaient à les massacrer; comment réussirent-ils à se sauver?

II. Observation des images:

Identification des personnages, des lieux et des choses.

III. Dramatiser:

1. François Hertel, captif des Iroquois.
2. Normanville, coureur habile et... captif des Iroquois.
3. Daniel, Garnier, Chabanel, martyrs de Jésus-Christ.

4. Le festin à tout manger de Pierre, le fils adoptif du chef iroquois.

IV. Dessiner:

1. François Hertel écrivant à sa mère pendant sa captivité.
2. Le Père Daniel tombe au pied de l'autel.
3. Le Père Chabanel fait un vœu au bon Dieu.
4. Le festin à tout manger.



11e LEÇON

Lambert Closse

Un habile tireur

Lambert Closse était né en France, comme Jean Ni colet. A l'âge de 17 ans, il était venu à Montréal avec monsieur de Maisonneuve, le fondateur de Ville-Marie.

Closse était un tireur remarquable. C'est pourquoi monsieur de Maisonneuve l'avait chargé d'apprendre à ses compagnons à se servir d'un fusil, et surtout à s'en servir habilement.

"Tirez juste devant vous ! disait-il à ses hommes. Visez bien, de manière à tuer le plus d'ennemis possible. Chacun le vôtre ! Entendez-vous ?"

Au combat de la Pointe-Saint-Charles, près de Montréal

Une bande d'Iroquois venait de se jeter sur le petit fort de la Pointe-Saint-Charles, où il y avait seulement quatre défenseurs. Maisonneuve l'apprit et dit à ceux qui l'entouraient :

"Dites donc les amis, allez-vous laisser périr ces quatre camarades sans même essayer de leur porter secours ?

— Mais non ! Mais non !"

Vingt braves se levèrent. Ils avaient à leur tête leur chef, Lambert Closse. Mais les Iroquois les aperçurent vite. Ils tirèrent, et du premier coup, réussirent à tuer quatre Visages-Pâles : quatre sur vingt !

C'était une bien lourde perte. Les Français allaient peut-être se décourager et retourner au fort au plus tôt. Mais non. Ne savez-vous pas que leur chef s'appelait Lambert Closse ?

"Vite, dit-il à ses hommes, cachez-vous derrière les souches, à la manière des Indiens, et visez juste. Nous sommes encore seize. Il s'agit d'abattre *seize Iroquois* du coup : pas un de moins ! M'avez-vous bien compris ?

Oui, oui, major !" Lambert Closse était le commandant du fort de Ville-Marie, et il avait le titre de major).

Attention ! Feu !... Seize fusils français éclatent en même temps, et seize Iroquois mordent la poussière : pas un de moins !

Nos braves rechargent bien vite leurs armes. Feu ! Une deuxième fois, seize fusils éclatent en même temps, et seize autres Iroquois tombent pour ne plus se relever.

Quel succès pour les compagnons de Lambert Closse et pour leur chef qui leur apprenait si bien à tirer !

Les autres Iroquois eurent peur et prirent la fuite. Closse les poursuivit avec ses braves. Il délivra les quatre compagnons prisonniers au petit fort de la Pointe-Saint-Charles, et tous revinrent heureux auprès de Maisonneuve, qui les félicita de leur bravoure.

Encore des actes de bravoure

L'île de Montréal était alors bien exposée aux coups des Iroquois. Les barbares étaient cachés partout : derrière les souches, derrière les buissons, derrière les arbres.

Mais les colons veillaient, heureusement, et leurs chiens aussi. Ces chiens faisaient leur ronde régulièrement, chaque jour, et quand ils rencontraient des ennemis quelque part, ils aboyaient avec fureur.

L'une de ces bonnes bêtes s'appelait *Pilotte*. C'était la meilleure de toutes pour faire la chasse aux Iroquois. Et quand d'autres chiens voulaient faire la paresse, elle les mordait pour les faire avancer.

Un jour, elle vint avertir son maître, Lambert Closse, qu'elle avait découvert l'ennemi. Closse partit à la tête de vingt-quatre hommes. Mais les ennemis n'étaient pas loin. Ils étaient nombreux comme un essaim d'abeilles.

Les Français se précipitèrent dans une cabane et se défendirent de leur mieux. Ils se défendirent si longtemps qu'à la fin, ils n'avaient presque plus de munitions.

Ils allaient être obligés de se rendre, lorsque l'un d'eux se dévoua pour le salut de tous. Il s'appelait Baston, et c'était un excellent coureur.

— "J'irai, moi, dit-il, chercher des munitions au fort.

— Les Iroquois vont te cribler de flèches !

— Mais non, vous verrez.

— C'est bien, dit Lambert Closse. Tandis que nous brûlerons nos dernières munitions, tu profiteras du tapage et du massacre pour passer à travers les lignes ennemies."

Baston fit exactement ce que son chef lui avait dit. Et bientôt il revint avec dix hommes et deux petits canons. La bataille recommença de plus belle. A la fin, le chiffre des morts, du côté des Iroquois, s'élevait à cinquante.

"Nous sommes tous morts !" criaient les autres en se sauvant.

Et les Français, combien d'hommes avaient-ils perdus ? Un seul blessé, et un seul mort: ce dernier avait manqué de prudence en grimpant sur un arbre. Les Iroquois l'avaient aussitôt abattu.

La sentinelle de Ville-Marie s'était un jour permis de grimper sur une souche pour mieux surveiller les ennemis. Mais un Iroquois, qui guettait, s'élança sur l'imprudent jeune homme, le chargea sur son épaule, et s'enfuit à toutes jambes dans la forêt.

Le malheureux criait de toute la force de ses poumons : "Au secours ! Au secours !"

Lambert Closse, qui l'entendit crier, voulut le délivrer avec une poignée de soldats. Mais une troupe d'Iroquois lui barrait la route. Leur chef était un soldat énorme, qui s'appelait précisément *La Barrique,* à cause de sa grosse taille. Closse le connaissait bien. Il dit à l'un de ses soldats :

"Va et transperce-moi ce "tonneau".

Le Français était un tireur habile. Il s'approcha prudemment du grand chef indien, qui se tenait debout sur un arbre renversé, et qui encourageait ses hommes au combat. D'un seul coup de mousquet, il le renversa sur le sol.

Les autres Peaux-Rouges furent tellement surpris de voir dégringoler leur chef, qu'ils prirent la fuite sans même avoir eu le temps de ramasser le cadavre.

Mais le chef indien n'était pas mort. Les Français le relevèrent et le conduisirent à l'hôpital, où mademoiselle Mance réussit à le ramener à la vie. La Barrique devint dans la suite l'ami des Français. Et un jour que son frère continuait d'attaquer Ville-Marie par esprit de vengeance, le grand chef se fit transporter sur la première ligne du combat et dit à son frère :

"Frère, c'est moi. Tu veux donc tuer mes meilleurs amis !"

L'Iroquois fut bien surpris d'entendre de telles paroles. Il jura de ne plus faire la guerre aux Visages-Pâles, de délivrer les prisonniers français, et aussi d'encourager ses camarades à signer la paix.

Lambert Closse, défricheur

Lambert Closse avait épousé une orpheline (Elisabeth Moyen), dont le père et la mère avaient été cruellement mis à mort par les Iroquois. Il avait quitté le fort de Montréal et s'était établi sur un petit domaine qu'il avait reçu du Roi en cadeau.

Il s'était mis à défricher la terre, comme Louis Hébert et comme Guillaume Couillard. Il s'était mis à construire une maison bien à lui. Mais...

Mais un jour ...

Oui, un jour, hélas ! deux cents barbares se précipitent tout à coup sur une vingtaine de travailleurs français. Lambert Closse apprend cette triste nouvelle.

Que fera-t-il ? Va-t-il continuer à défricher paisiblement son lot ? Mais non. Lambert Closse est un brave. Il court au-devant des féroces Iroquois.

Est-il seul ? Son serviteur l'accompagne. La bataille fait rage depuis le matin jusqu'à trois heures de l'après-midi. Trois Français se sont fait tuer durant le combat. Huit autres sont prisonniers des Iroquois.

Et les autres ? Ils se sont enfuis ! Même le domestique de Lambert Closse a pris la fuite, et l'ancien commandant du fort de Montréal se trouve seul devant une nuée de barbares.

Va-t-il se sauver, lui aussi ? Non. Un brave comme Lambert Closse se bat jusqu'au bout. Il frappe à gauche, à droite, mais à la fin, il tombe sous les coups des barbares, qui dansent de joie :

"Enfin ! s'écrient-ils, il est mort celui qui nous a fait tant de mal pendant tant d'années !"

Un homme de devoir

Lorsque Lambert Closse était le chef des défenseurs de Ville-Marie, ses amis le trouvaient souvent trop brave. Ils lui disaient :

"Attention ! Lambert ! Tu vas te faire tuer par ces barbares Iroquois."

Mais Closse leur répondait courageusement qu'il était venu chez nous pour défendre la patrie en danger :

"Je ferai mon devoir jusqu'au bout," disait-il.

Et moi ? Et toi ? Et nous ?

Qu'allons-nous faire, mes amis, pour imiter le courage de Lambert Closse ? Nous pourrions peut-être mieux travailler en classe, jouer quand c'est le temps, prier quand c'est le temps...

Bravo ! Allons, il faut commencer tout de suite.

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. Répétition de l'histoire:

Questions faciles, qui permettront aux élèves de dire ce qu'ils savent maintenant de Lambert Closse.

1. Savez-vous quel était l'emploi principal de Lambert Closse au fort de Ville-Marie?

2. Les compagnons de Closse étaient-ils des tireurs remarquables? Savez-vous quelques histoires à ce propos? L'histoire de la Painte-Saint-Charles, par exemple?

3. Qui va raconter l'histoire du courageux soldat Baston?

4. Il y avait tellement de danger de se faire tuer par les Iroquois à Ville-Marie, que monsieur de Maisonneuve était obligé de placer continuellement une sentinelle autour du fort; qu'arriva-t-il un jour à la sentinelle de Ville-Marie?

5. Racontez la mort de Lambert Closse.

II. Observation des images:

Faire identifier Lambert Closse, l'habile coureur Baston, la sentinelle de Ville-Marie, l'Iroquois La Barrique, la chienne fidèle, *Pilotte*...

Montrer que Lambert Closse fut avant tout un homme de devoir, et que nous pourrons un jour l'imiter.

III. Dramatiser:

1. Le combat de la Pointe-Saint-Charles.
2. L'exploit de Baston, l'excellent coureur.
3. La sentinelle de Ville-Marie.
4. La mort de Lambert Closse.

IV. Inviter les élèves à dessiner:

1. Les soldats de Lambert Closse s'exercent à tirer juste.
2. Lambert Closse et sa chienne fidèle, *Pilotte.*
3. Le chef iroquois, La Barrique, abattu d'un coup de mousquet.

V. Devinettes:

Qui a prononcé cette parole? Allons! Devinez!

2. "Dites donc, les amis, allez-vous laisser périr vos camarades sans même essayer de leur porter secours?" (Maisonneuve aux compagnons de Closse).

2. Visez juste! Chacun votre homme! Il faut abattre seize Iroquois: pas un de moins!" (Rép.: Lambert Closse à ses soldats).

3. "J'irai, moi, chercher des munitions au fort... Je saurai bien traverser les lignes ennemies." (Le soldat Baston).

4. "Frère, c'est moi! Tu veux donc tuer mes meilleurs amis!" (Rép.: le soldat iroquois, La Barrique).

5. "Attention, Lambert, tu vas te faire tuer par ces barbares!" (Rép.: les amis de Lambert Closse).

VI. Lecture recommandée au maître:

"Lambert Closse", de la collection "Gloires Nationales", petit format; Granger Frères, Montréal.

VII. Vous savez maintenant que . . .

Lambert Closse figure au nombre de nos principaux défenseurs.



12e LEÇON

Dollard des Ormeaux

1. Sauveur de la Nouvelle-France

Dollard des Ormeaux était venu chez nous à l'âge de vingt-deux ans, et comme Lambert Closse s'était installé à Ville-Marie qui était alors le poste le plus dangereux de la Nouvelle-France.

Un jour, il avait appris que les Iroquois voulaient détruire la Nouvelle-France. Et il dit en lui-même :

"Nous pouvons encore sauver la colonie. Il se peut que nous mourrions, mais la gloire sera belle."

Il lui fallait des camarades. Il alla de porte en porte, et seize consentirent à le suivre sur la rivière des Outaouais.

Bien des colons eurent de la peine en apprenant cette nouvelle, car c'était une affaire dangereuse, dans un temps où la colonie avait besoin de tous ses hommes. Monsieur le gouverneur de Maisonneuve se demandait s'il devait dire oui... A la fin cependant, il dit :

"Oui, allez braves jeunes gens, et que Notre-Dame veille sur vous !"

Jusqu'au bout !

Les dix-sept braves assistèrent à la sainte messe, communièrent et s'engagèrent par serment à combattre l'ennemi jusqu'au bout. Le prêtre leur demanda :

“Promettez-vous de combattre les Iroquois jusqu’à la mort ?

Et ils répondirent :

“Oui, nous le jurons.

Alors le prêtre les bénit en disant :

“Soldats de la Vierge, que sainte Marie vous protège, du haut des cieux !”

Les canots chargés de soldats, de vivres, et de munitions, partirent dans la direction du Long-Sault, sur la rivière des Outaouais.

Première épreuve

Or voici qu’au bout de l’île de Montréal, les balles commencèrent à siffler à leurs oreilles.

Le voyage commençait mal. C’étaient sûrement des balles iroquoises. Mais les dix-sept se défendirent avec tant de courage que les ennemis furent obligés d’abandonner leurs canots, leurs bagages, et de s’enfuir à toutes jambes à travers la forêt toute proche.

La victoire était belle, mais elle avait coûté cher puisque deux compagnons s’étaient noyés pendant la lutte, et qu’un troisième s’était fait tuer.

Trois morts sur dix-sept, c’était beaucoup ! Il valait peut-être mieux ne pas aller plus loin...

Mais non, les survivants retournèrent à Ville-Marie, c’est vrai, mais afin d’ensevelir leurs camarades défunts, et aussi pour trouver d’autres compagnons.

Trois nouveaux soldats se présentèrent, et la petite troupe reprit sa route, sans autres accidents, jusqu’aux rapides du Long-Sault.

Aux rapides du Long-Sault

Sur les bords de la rivière s’élevait un petit fort, entouré de méchants pieux. C’est là que Dollard avait ré-

solu d'arrêter les canots iroquois, à mesure qu'ils se présenteraient.

Il s'était à peine installé, qu'il vit apparaître un renfort. C'était une quarantaine de Hurons et quatre Algonquins, qui avaient demandé la permission de venir combattre avec les Visages-Pâles au Long-Sault.

Dollard se défiait un peu de ces Indiens qui n'étaient pas toujours aussi braves qu'ils le disaient. Mais, pour ne pas les indisposer, il les accepta dans son armée.

Attention !

Un jour que les Français, les Hurons et les Algonquins préparaient leur pauvre repas au bord de la grève, ils virent paraître deux canots, puis cinq, puis vingt... C'était l'ennemi. C'étaient les Iroquois.

Les barbares s'approchèrent du fort et dirent :

— De quelle nation êtes-vous ?

— Nous sommes des Français, des Hurons, des Algonquins.

— Que venez-vous faire ici ?

— Nous venons au-devant des Nez-Percés (c'est-à-dire des Iroquois).

— Alors attendez que nous prenions conseil entre nous, et nous reviendrons vous voir.

— Retirez-vous donc plutôt sur l'autre bord de la rivière.

Les défenseurs du Long-Sault désiraient tout simplement gagner du temps pour faire leur provision d'eau et pour se fortifier davantage. Mais au lieu de traverser la rivière, les rusés Iroquois commencèrent à se retrancher juste en face de leurs adversaires.

La guerre était commencée

Avec leur hache de guerre dans la ceinture, leur mousquet ou leur tomahawk dans les mains, les Iroquois

se précipitèrent à l'assaut du fort. Ils avancèrent vingt fois, mais ils reculèrent aussi vingt fois.

Ils étaient bien furieux de voir que Dollard faisait trancher des têtes d'Iroquois, et qu'il exposait ensuite ces têtes sur les pieux de la palissade. Pour se venger, ils s'emparèrent des canots qui avaient été laissés sur la grève. Ils y mirent le feu pour en faire des torches; et avec ces torches, ils essayèrent de mettre aussi le feu au fort. Mais ils manquèrent leur coup une fois de plus.

Les Indiens se découragent facilement. Ils étaient sur le point de tout abandonner, quand, tout à coup, ils reçurent un renfort de cinq cents guerriers.

Oui, cinq cents guerriers ! Ils furent si contents qu'ils se mirent à crier, puis à hurler de joie. Les Hurons et les Algonquins se mirent à trembler. Et tous — excepté le brave Anahotaha, le chef des Hurons — sautèrent pardessus la palissade et coururent se jeter dans les bras de leurs ennemis en disant :

"Ils ne sont que dix-sept Français dans le fort !"

Ah ! les poltrons ! Ah ! les lâches !

Courage

Les Iroquois reprirent courage, car ils étaient alors huit cents guerriers contre une vingtaine. Et voici ce qu'ils dirent :

"Nous allons nous serrer les uns contre les autres. Nous allons mettre nos chefs en avant. Et nous allons tous grimper à l'assaut de ce vieux fort. Nous allons certainement réussir à nous en emparer."

Et cependant, les Iroquois manquaient toujours leur coup. Le nombre de leurs morts augmentait tout le temps. Plusieurs guerriers parlaient déjà de se sauver.

"Pourquoi, disaient-ils, rester autour d'un fort qui est défendu par des manitous ?"

Et pourtant, ils eurent peur de passer pour des lâches en rentrant dans leurs villages. Ils décidèrent d'essayer une dernière fois.

Le grand coup

Avec des pièces de bois attachées les unes aux autres, les Indiens préparèrent des boucliers qui les préservaient de la tête aux genoux.

Après avoir poussé leurs cris de guerre, ils s'élancèrent, la tête baissée, et les boucliers en avant. C'était impossible pour eux de reculer, et les morts servaient d'escaliers à ceux qui voulaient aller jusqu'au bout.

Le danger était très grand. Dollard le savait bien. Il décida de frapper un grand coup, lui aussi. Il prit un petit baril de poudre; il y mit le feu et le lança par-dessus la palissade.

Par malheur, une branche l'arrêta et le fit tomber dans le fort même, au beau milieu des défenseurs. Ce fut un très grand désastre, pour les Français. Les Iroquois en profitèrent bien vite pour sauter dans le fort. Dollard, le brave Dollard, tomba à son tour. Et ce fut la fin.

Les bourreaux se tournèrent ensuite contre les Hurons déserteurs. Ils les massacrèrent sans pitié, comme des traîtres. Un seul de ces Hurons parvint à s'échapper. Il descendit à Ville-Marie, et c'est lui qui raconta la très belle histoire du Long-Sault.

Trois cents morts

Trois cents Iroquois étaient étendus sans vie autour de la palissade du Long-Sault. Leurs compagnons se dirent pendant quelque temps :

"Serait-il prudent d'aller attaquer les autres forts des Français, qui sont beaucoup mieux défendus que celui-ci ? Non, ce serait une folie."

Ils poussèrent quelques hurlements plaintifs en l'honneur de leurs morts, puis ils s'éloignèrent bien vite de ce lieu où il y avait certainement des manitous.

Sauveurs de la Nouvelle-France

C'est ainsi que Dollard et ses compagnons défendirent la Nouvelle-France. Ils méritèrent le beau titre de *Sauveurs de la Nouvelle-France.*

Et c'est pourquoi, chaque année, le 24 mai, nous faisons de belles et grandes fêtes en l'honneur de Dollard des Ormeaux.

Dites-moi maintenant, pouvons-nous faire quelque chose pour honorer la mémoire de Dollard des Ormeaux? (Aider les élèves à trouver quelques pratiques adaptées à leur âge).

2. Massacre de Lachine

Encore la chasse aux Français

Vous croyez peut-être qu'après l'exploit de Dollard au Longt-Sault, la Nouvelle-France allait enfin jouir d'une paix profonde et durable. Mais non. Si les Iroquois n'osaient pas s'attaquer aux places fortifiées de Québec, des Trois-Rivières, ou de Ville-Marie, ils n'en continuaient pas moins de faire la chasse aux Français.

Parfois même, ils venaient en troupes massacrer tout un village, comme celui de Lachine, près de Montréal. Lachine est aujourd'hui une ville. Mais en ce temps-là, c'était un village bien tranquille; un village de colons français.

Nuit d'orage

Or un soir, ou plutôt une nuit d'orage, plus de mille Iroquois farouches entourèrent le village de Lachine dans le plus grand silence. Les colons dormaient profondément, et pas un seul ne se doutait du grand carnage qui allait bientôt commencer.

Tout à coup, horreur! Le village si paisible retentit de hurlements affreux. Les colons s'éveillent en sursaut: mais qu'y a-t-il donc ?

Qu'y a-t-il ? Braves gens, vous le savez maintenant que des barbares enfoncent vos portes et vos fenêtres à grands coups de tomahawks.

Le massacre

Ce fut un massacre épouvantable. Les hommes, les femmes et les enfants furent surpris dans leur sommeil, et presque tous furent égorgés avant même que les papas aient eu le temps de saisir leurs mousquets.

Quelques-uns cependant cherchèrent à se défendre en se barricadant derrière leurs portes et leurs fenêtres, mais les cruels bourreaux mirent le feu aux maisons, et les malheureux périrent dans les flammes. Quel spectacle affreux !

Il y eut environ deux cents victimes. Une centaine d'autres Blancs furent emmenés prisonniers au pays même des Iroquois. Leur sort fut-il meilleur que celui des autres ? Non, puisqu'ils furent encore plus maltraités, et qu'ils durent à la fin périr dans les plus grands supplices.

Autre exploit

Une autre fois, les Iroquois voulurent attaquer le petit fort de Verchères. Ils croyaient sans doute que ce serait aussi facile qu'à Lachine, mais une fillette de quatorze ans leur barrait la route : *Madeleine de Verchères,* dont nous raconterons l'histoire au chapitre suivant.

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. Répétition de l'histoire:

Questions faciles, capables d'amener l'élève à répéter à sa façon la captivante histoire de Dollard des Ormeaux:

1. Quelle mauvaise nouvelle Dollard apprit-il un jour? Que fit-il alors? Combien de volontaires s'engagèrent à le suivre?

2. Racontez la première épreuve des héros (au bout de l'île de Montréal).

3. Qui peut raconter la bataille du Long-Sault?

4. Pourquoi les Iroquois prirent-ils la fuite après le combat?

5. Quel titre de gloire Dollard et ses compagnons méritèrent-ils de la colonie?

II. Observation des images:

Faire identifier soigneusement les personnes, les lieux et les choses; susciter l'enthousiasme chez les jeunes à la vue de tant d'héroïsme chez nos ancêtres; encourager les élèves à marcher sur les traces des héros.

III. Dramatiser ***(jouer sur la cour, si possible):***

1. Le serment des héros.
2. Le départ; première épreuve au bout de l'Ile.
3. Le combat du Long-Sault.
4. Dollard a vu le danger... Le grand coup.
5. Le massacre de Lachine.

IV. Fête de Dollard ***(le 24 mai):***

A cette occasion, parade, chants, discours...

V. Inviter les élèves à dessiner:

1. La dernière communion des héros.
2. Le grand départ.
3. L'une ou l'autre des scènes les plus captivantes du combat.
4. Le monument à Dollard des Ormeaux, à Montréal.

VI. Lecture recommandée ***(au maître):***

"Dollard des Ormeaux", de la collection "Gloires Nationales" (Granger Frères); le maître y puisera de très intéressants détails; les élèves y trouveront des images fort attrayantes.

VII. Devinettes: ***Qui a prononcé cette parole?***

1. "Oui, nous jurons de combattre les Iroquois jusqu'au bout!" (Rép.: les compagnons de Dollard des Ormeaux).

2. "Ils ne sont que dix-sept Français dans le fort!" (Rép.: les traîtres qui abandonnèrent lâchement Dollard et les siens).

3. "Pourquoi rester autour d'un fort qui est défendu par les manitous?" (Rép.: les guerriers iroquois).

VIII. Vous savez maintenant que ...

- Au nombre de nos principaux défenseurs, il faut citer: Dollard des Ormeaux

13e LEÇON

Marie-Madeleine de Verchères

Seigneurie de Verchères

Monsieur de Verchères, le papa de cette courageuse petite Madeleine dont nous parlerons bientôt, était un brave soldat comme Lambert Closse et Dollard des Ormeaux. Il était venu de France, lui aussi, et tout exprès pour défendre notre pays contre les Iroquois.

Comme il s'était montré brave à la guerre, le Roi lui avait donné une très grande terre, qu'on appelait alors une *seigneurie,* sur les bords du grand fleuve (et tout près de Montréal), à l'endroit qu'on appelle encore aujourd'hui *Verchères.*

Le nouveau seigneur bâtit un fort pour se protéger contre les attaques des Iroquois. A l'intérieur du fort, il y avait une maison pour la famille du seigneur (maison ou *manoir*), une église, et une redoute ou magasin à provisions.

En cas de danger, tous les colons des environs pouvaient se réfugier au fort avec ce qu'ils avaient de plus précieux, y compris leurs animaux.

Une belle famille

C'est là, sur les bords du grand fleuve, que Marie-Madeleine vint au monde en un temps où les Iroquois causaient les plus graves dommages à la colonie de la Nouvelle-France. La fillette entendit donc souvent parler de guerre et de bruit de guerre.

Elle entendit aussi sa maman lui raconter l'histoire de deux petites Françaises, un peu plus vieilles qu'elle, c'est vrai, et qui avaient fait de grandes choses pour leur patrie, la France. (Il s'agissait de Jeanne d'Arc et de Jeanne Hachette).

Madeleine se dit qu'elle ferait quelque chose de bien, elle aussi, un jour. En attendant, elle apprit, toute jeune encore, à se servir du fusil, car c'était alors très important de savoir manier le fusil.

Les terribles Iroquois

Un jour (c'était en 1687, et Madeleine avait alors neuf ans), la fillette du seigneur de Verchères sut que son papa s'en allait avec Monsieur le Gouverneur (Denonville) dans une grande expédition qui avait pour but de châtier les cruels Iroquois.

En une autre circonstance, madame de Verchères se trouvait presque seule au manoir avec ses enfants quand, tout à coup, elle vit une bande d'Iroquois se lancer à l'assaut du fort. Par bonheur, madame de Verchères n'était pas peureuse, et les barbares s'aperçurent vite qu'elle savait parfaitement manier le fusil et tirer du canon.

Puis Madeleine vit entrer un jour — quel spectacle ! — le corps tout ensanglanté de son grand frère Michel (16 ans), que les Iroquois venaient de massacrer à la rivière des Prairies.

Une autre fois enfin . . .

Madeleine avait alors quatorze ans. Elle se trouvait seule au fort avec ses deux jeunes frères, un vieux serviteur et deux soldats, et c'est elle qui gardait la forteresse ce jour-là, parce que son père se trouvait à Québec, et sa mère à Montréal.

Quant aux soldats du fort, ils s'amusaient à chasser dans les bois. De leur côté, les colons travaillaient aux champs, car on était au mois d'octobre. Madeleine se

promenait gaiement sur les bords du fleuve, lorsqu'un grand cri s'éleva tout à coup :

"Mademoiselle de Verchères, sauvez-vous ! Les Iroquois, Mademoiselle !"

Les Iroquois ! A ce seul cri, Madeleine se retourne. Horreur ! Il y a là quarante guerriers, qui veulent s'emparer d'elle et l'emmener vivante dans leur bourgade.

Danger très sérieux

L'un de ces barbares la suit de si près qu'il attrape le mouchoir flottant autour de son cou. Mais la petite Canadienne est aussi fine que le rusé Peau-Rouge. Elle détache rapidement le mouchoir, qui reste entre les mains de l'Iroquois.

Elle continue de courir en disant à la sainte Vierge une prière qui ressemble à celle-ci :

"Sainte Vierge Marie, vous savez que je vous ai toujours aimée... Ne m'abandonnez pas dans le danger où je me trouve."

Les balles sifflent, mais il n'y en a pas une seule qui la frappe. Enfin, elle entre au fort en criant :

"Aux armes !"

Des femmes ont eu le temps de s'y réfugier avant elle. Mais elles pleurent déjà leurs pauvres maris qui sont peut-être tombés entre les mains des ennemis. Madeleine leur demande de se taire :

"De grâce, taisez-vous, mesdames ! Les Sauvages vont vous entendre ! Ils vont croire que vous avez peur !"

Et comme elles continuent de se lamenter, la courageuse enfant les enferme sous clef dans une chambre du fort.

La redoute

Madeleine court ensuite à la redoute, où se trouvent les munitions. Mais que voit-elle ? Les deux vieux sol-

dats sont venus se cacher dans la redoute. Ils attendent d'une minute à l'autre l'arrivée des Iroquois pour mettre le feu aux poudres et faire sauter le fort.

Ils ont déjà une mèche allumée dans leurs mains, et ils disent :

"Il vaut mieux périr en même temps que le fort, que de tomber vivants entre les mains de nos ennemis."

Mais la petite Madeleine ne pense pas comme eux. Elle leur arrache la mèche des mains et leur crie :

"Malheureux, sortez d'ici !"

Les deux poltrons obéissent. La jeune demoiselle en profite pour attraper un grand chapeau d'officier qu'elle met sur sa tête. Puis elle se promène à travers le fort pour faire croire aux ennemis que le commandant veille à son poste.

De la besogne pour tous

Madeleine donne maintenant un fusil à chacun de ses deux petits frères, qui ont dix et douze ans, et elle leur dit :

"Battons-nous jusqu'à la mort. Nous combattons pour notre patrie et pour notre religion.

Souvenez-vous des leçons que notre père nous a si souvent données.

Des gentilshommes ne sont nés que pour verser leur sang au service de Dieu et du Roi."

Alors elle court au canon. Elle le charge elle-même et tire afin d'effrayer les Indiens, et aussi pour avertir les forts voisins que les barbares ont attaqué le fort de Verchères.

Les visiteurs de Boucherville

Mais quels sont ces gens qui s'approchent en canot ? Ce sont des parents (la famille Fontaine) qui habitent

le village voisin de Boucherville, et qui ne savent pas le très grand danger dont ils sont menacés.

Quelqu'un va-t-il se dévouer pour aller au-devant d'eux sur la grève ? Madeleine demande aux deux soldats d'y aller, mais ils sont trop poltrons. Alors elle ira elle-même, avec son grand chapeau sur la tête, un fusil dans les mains, et ses deux petits frères à ses côtés.

Avant de sortir, elle dit au vieux serviteur :

"Vous guetterez à la porte, et vous la laisserez ouverte afin qu'elle soit prête à nous recevoir. Si les Iroquois s'emparent de moi, vous commanderez à ma place et vous combattrez jusqu'au bout."

Les Indiens vont-ils tuer la gentille demoiselle? Mais non, ils ont peur. Ont-ils peur d'une fillette de quatorze ans ? Ils ont peur que ce soit un piège ou un tour des Français, et ils restent bien cachés derrière leurs souches.

C'est la nuit

La nuit vient. C'est une nuit sombre, avec du vent, de la neige et de la grêle. Mais la jeune fille tâche d'encourager quand même sa petite troupe :

"Dieu nous a sauvés aujourd'hui des mains de nos ennemis, dit-elle. Prenons garde de ne point tomber cette nuit dans leurs filets. Moi, je veux leur montrer que je n'ai pas peur."

Elle confie les deux premiers bastions du fort à ses deux petits frères, Georges et Pierre, et le troisième au vieux serviteur, qui a quatre-vingts ans bien sonnés. Elle-même garde le quatrième, parce qu'il est le plus dangereux.

Monsieur Pierre Fontaine va surveiller la redoute avec les deux soldats peureux, qui ont fini par avoir un peu moins peur. Puis Madeleine parle à toute sa troupe et dit :

"Même si les Indiens me brûlent ou me coupent en morceaux, ne vous rendez jamais. Vous n'aurez rien à

craindre dans la redoute, si vous combattez avec courage."

Bon quart ! Bon quart !

Toute la nuit, les gardiens se répètent les uns aux autres : *Bon quart* ! ce qui veut dire : *Faisons bonne garde !*

La forteresse paraît si bien défendue que les *Iroquois* eux-mêmes, pourtant si rusés, se laissent tromper. Ils diront plus tard :

"Nous avions bien juré de nous emparer du fort pendant la nuit, mais les gardiens veillaient si bien que nous n'avons pas osé faire ce que nous avions promis."

Attention ! Du bruit !

Voici qu'aux environs de minuit, l'une des sentinelles entend du bruit. Les Iroquois ! bien sûr. Mais non. Ce sont tout simplement les vaches, dit la sentinelle.

"Attention ! lui crie Madeleine, les Iroquois sont capables de s'habiller comme les bêtes et de se mêler aux animaux."

Enfin, la porte s'ouvre avec beaucoup de précaution, et les bonnes bêtes peuvent entrer.

Le jour paraît de nouveau

Le lendemain, le soleil se lève radieux. Les défenseurs ont moins peur à présent, et leur chef leur dit :

"Avec le secours du ciel, nous avons bien passé cette nuit. Si nous continuons à faire bonne garde, nous en passerons bien d'autres. Nous sommes à vingt-quatre milles de Montréal seulement. Le canon sonnera toutes les heures, et le secours viendra, bien sûr."

Madame Fontaine n'est pas trop brave cependant. Elle voudrait partir au plus tôt :

"Ce fort de Verchères ne vaut rien. Je veux me retirer à celui de Contrecœur (tout à côté)."

Mais monsieur Fontaine ne pense pas comme son épouse :

"Moi, dit-il je n'abandonnerai jamais le fort tant que mademoiselle de Verchères y sera."

"Moi non plus, continue Madeleine, je n'abandonnerai jamais le fort. J'aime mieux périr plutôt que de le livrer aux ennemis, car il ne faut absolument pas que ces barbares entrent un jour dans un fort français."

Jusqu'au bout !

Et les Indiens, que faisaient-ils pendant ce temps ? Ils se tenaient à une distance respectueuse du fort, car ils avaient peur des balles.

Les Français tinrent-ils jusqu'au bout ? Bien sûr. La petite Madeleine passa quarante-huit heures sans manger, ni dormir. Elle allait d'une place à l'autre pour encourager tout son monde.

Cela dura huit jours. Et le huitième jour seulement, les défenseurs de Ville-Marie se présentèrent pendant la nuit. Une des sentinelles entendit du bruit; c'était le bruit des rames sur l'eau.

"Qui vive ? cria-t-elle.

— Français ! répondit une voix."

Du renfort, enfin !

Ils étaient quarante hommes sous la direction de monsieur de la Monnerie, et ils se demandaient si le fort n'était pas tombé entre les mains des Iroquois. Mais non. Le fort de Verchères était encore français.

La sentinelle courut avertir Madeleine, qui s'était endormie sur une table, le fusil de travers entre les bras. En apprenant cette bonne nouvelle, l'héroïne descendit en hâte au bord de l'eau.

"Soyez le bienvenu ! dit-elle à monsieur de la Monnerie, je vous rends les armes, monsieur !

— Elles sont pourtant entre bonnes mains !" répondit l'officier.

Monsieur de la Monnerie inspecta le fort et trouva qu'il était en très bon état. Il fut content de voir qu'une sentinelle veillait à chacun des bastions.

"Monsieur, dit encore Madeleine, faites relever mes soldats. Il y a huit jours que nous ne sommes pas descendus de nos bastions : nous avons besoin de repos."

A la poursuite des ennemis

Au lever du soleil, les Iroquois s'aperçurent qu'il y avait du nouveau dans le fort. C'est pourquoi ils se hâtèrent de s'enfuir avec leurs prisonniers. Mais les braves soldats de la Monnerie s'élancèrent à leur poursuite et les obligèrent à relâcher leurs victimes.

Ce fut une grande fête dans les familles quand on vit revenir tous ces papas que l'on croyait déjà morts dans les pires supplices.

Le monument à Madeleine de Verchères

Un beau monument s'élève aujourd'hui à Verchères même, sur le bord du grand fleuve: c'est le monument à Madeleine de Verchères.

Madeleine regarde au loin, comme au temps des Iroquois. Elle porte encore son fusil à l'épaule. Des écoliers et des écolières passent chaque jour devant elle. Ils sont fiers de la saluer. Avec eux, saluons Madeleine de Verchères, et promettons d'être braves, nous aussi, dans notre petite vie de tous les jours.

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. Répétition de l'histoire:

Questions faciles mettant l'élève à même de relater à sa façon l'histoire de l'héroïne de Verchères:

1. Pourquoi la petite Madeleine entendait-elle souvent parler de guerre dans son enfance?

2. Voyait-elle parfois la mort de près ? En quelles circonstances, par exemple?

3. Qu'arriva-t-il un jour que son père et sa mère étaient absents du fort? Que fit-elle en cette circonstance très grave?

4. Qui Madeleine rencontra-t-elle dans la redoute? Que leur dit-elle?

5. Quels conseils Madeleine donna-t-elle à ses deux jeunes frères?

6. Comment se passa la 1re nuit?

7. Combien de jours dura la lutte?

8. Qui vint au secours du fort de Verchères?

II. Observation des images:

1. Identification des personnages, des lieux et des choses.

2. Observation attentive de ce que font les personnages: écouter ce qu'ils disent, distinguer les sentiments qui les animent: les bons et les mauvais.

III. Dramatiser:

1. Madeleine apprend à tirer du fusil.
2. Elle se promène au bord du fleuve quand tout à coup...
3. Elle organise la défense du fort.
4. Elle arrache la mèche de la main des poltrons.
5. Les visiteurs de Boucherville.
6. L'arrivée des soldats de monsieur de la Monnerie.

IV. Dessiner:

1. Monsieur de Verchères bâtit un fort.
2. Madeleine tire du canon.
3. Le renfort arrive.

V. Savez-vous? . . . ***Qui a prononcé cette parole? Allons! Dites!***

1. "Mademoiselle, sauvez-vous! . . . Les Iroquois!" (Les colons de Verchères).

2. "Sainte Vierge Marie, au secours!" (Rép.: Madeleine de Verchères).

3. "Il vaut mieux périr en même temps que le fort, que de tomber vivants entre les mains des Iroquois." (Les deux poltrons de la redoute).

4. "Bon quart! Bon quart!" (Les gardiens du fort de Verchères).

5. "Les armes sont pourtant entre bonnes mains!" (M. de la Monnerie).

VI. Lecture conseillée au maître:

"Madeleine de Verchères", de la collection "Gloires Nationales". — (Granger & Frères Ltée, Montréal).



14e LEÇON

Aujourd'hui, dans mon pays, le Canada.

1. Il y a des villes et des villages

Aujourd'hui, dans mon pays, le Canada, il y a beaucoup de villes et de villages comme. . . (Nommer les villes et les villages des environs).

Qui a déjà vu une grande ville ? Que remarque-t-on de spécial dans les villes ?

Il y a des maisons très grosses et très grandes, et si proches les unes des autres, qu'elles se touchent.

Et puis encore ? Il y a des rues larges, des parcs avec des arbres et des fleurs : une très grande quantité de fleurs.

Autrefois, notre pays était composé de villages seulement et de campagnes. Mais un jour, les villages ont grandi. Ils sont devenus des villes magnifiques, où il y a beaucoup de monde : des papas, des mamans, des petits frères et des petites sœurs.

Il y a du bruit à la ville, c'est vrai, mais il y a aussi tant de belles choses et tant de commodités que beaucoup de gens aiment mieux vivre à la ville qu'à la campagne.

D'autres cependant aiment encore mieux vivre dans des villages paisibles comme... Et ceux-là aussi sont très heureux.

Il y a de bonnes routes

Autrefois — vous vous en souvenez — les voyages étaient longs et difficiles. On voyageait à pieds, dans des sentiers étroits, à travers la forêt, chargé de lourds fardeaux. Parfois, il fallait faire de longs détours, parce qu'il n'y avait pas de ponts.

On voyageait en canots d'écorce, sur les rivières. Il fallait faire de durs portages pour éviter les rapides. (Au besoin, revoir rapidement la 5e leçon de ce même volume : 2e année).

Les premiers hommes blancs endurèrent des fatigues considérables, parce qu'il n'y avait pas encore de chemins. Mais des hommes courageux sont venus. C'était dur. Il faisait chaud, mais ils travaillaient quand même.

Dans les commencements, les chemins n'étaient pas très beaux. Connaissez-vous des chemins "en construction" pas très loin d'ici ? C'est bien vilain, n'est-ce pas, un chemin en construction ?

Qui est déjà allé en automobile avec son papa, dans un chemin en construction ? Qui est déjà resté pris avec son papa dans un de ces chemins ?

Mais ces chemins étaient "passables". C'était déjà une grande amélioration. D'autres hommes courageux travaillèrent dur pour rendre nos routes plus belles. Les

côtes furent diminuées, et les courbes redressées. D'autres hommes transportèrent des cailloux pour durcir les chemins.

Puis un jour, notre pays eut ses chemins en macadam ou en ciment, puis en asphalte et en caoutchouc.

Aujourd'hui, nous avons des routes superbes, qui nous mènent rapidement d'une ville à une autre ville : de Québec à Montréal, par exemple, ou au Lac Saint-Jean ou aux Etats-Unis.

On voyage en voiture, en automobile, en autobus

Aujourd'hui, on voyage encore, sur nos routes, en voiture traînée par un cheval. C'est déjà plus rapide et beaucoup moins fatigant qu'à pieds.

Mais on voyage surtout en automobile ou en autobus : ces merveilleuses voitures qui marchent toutes seules.

Connaissez-vous le système d'autobus que nous avons dans nos villes ?

Autrefois, en canot, on faisait seulement cinq milles à l'heure ou même deux milles, ou rien du tout, parce que le vent était contraire, ou le courant trop fort; ou encore parce que le cheval s'était embourbé, et qu'on avait marché des heures pour trouver un autre cheval qui venait sortir le premier de l'endroit dangereux où il s'était enfoncé.

Aujourd'hui, on fait cinquante, soixante, soixante-quinze milles à l'heure. Demain, on fera cent milles, peut-être.

On voyage dans des voitures qui sont de plus en plus belles et commodes.

A qui devons-nous ces commodités ? A ceux qui sont venus sur la terre avant nous, et qui ont travaillé si dur pour nous.

On voyage aussi par train, par bateau, en avion

Un jour, les hommes eurent l'idée de faire des voies ferrées. Quelle merveille que la voie ferrée ! Quelles belles inventions que ces puissantes locomotives du Canadien National ou du Pacifique Canadien !

Aujourd'hui, c'est un charme de voyager en train. Qui a déjà fait un grand voyage en train ? Qui a trouvé cela fatigant de voyager en train ?

Qui a déjà fait un voyage en bateau ? Aujourd'hui, beaucoup de papas, de mamans, et aussi d'enfants, voyagent sur d'immenses bateaux qui ressemblent à des palais flottant sur l'eau.

On voyage même en avion aujourd'hui. Qui est déjà allé en avion ? Qui voudrait y aller un jour ?

Ceux qui voyagent en train, en bateau, ou en avion, sont bien assis, sur des sièges bien moëlleux. Et quand arrive la nuit, ils se couchent sur des lits aussi confortables que ceux qu'ils ont à la maison. Ils lisent de beaux livres, des revues, des journaux...

Tout cela, c'est le progrès moderne dans notre beau pays, notre grand pays, le Canada.

Il y a beaucoup moins de fatigues qu'autrefois, du temps des Indiens, par exemple. Beaucoup plus de confort aussi, et beaucoup plus de bien-être. N'oublions pas de dire merci à ceux qui ont tant travaillé pour nous procurer des choses si utiles et si merveilleuses.

Maisons bien chauffées

Pierrette et Pierrot habitent aujourd'hui une bonne maison, bien chauffée. Autrefois, (au temps des Indiens), il y avait seulement des tentes ou des cabanes et un petit feu au milieu. Pas même de cheminée. Il y avait beaucoup de fumée.

Et tandis que les Indiens grillaient du côté du feu, ils gelaient de l'autre.

Aujourd'hui, quelle différence ! Nos poêles de cuisine nous donnent une douce chaleur. Jamais la moindre fumée. Et que dire de ces poêles à air chaud, que l'on installe dans la cave, et qui réchauffent la maison tout entière ! Que dire enfin de ces merveilleux calorifères à eau chaude qui donnent une chaleur si égale dans toutes les parties de la maison !

Même dans une grande école de quinze, vingt, ou de trente classes, les fournaises à eau chaude réussissent à chauffer toutes les classes, du premier au dernier étage.

Maisons bien meublées

Autrefois, il n'y avait aucun meuble dans les tentes des Indiens. Dans la maison de Louis Hébert, il y avait quelques meubles, c'est vrai, mais ils étaient bien loin de ressembler à nos tables, à nos chaises, à nos lits et à nos buffets-commodes d'aujourd'hui.

Oui, quelle différence entre les meubles d'autrefois et ceux d'aujourd'hui ! Qui a déjà vu une très pauvre maison avec de très pauvres meubles ?

Qui a pensé à remercier le bon Dieu de la belle maison, si bien chauffée et si bien meublée où il est né, et où il trouve chaque jour tant de bonheur à vivre avec son papa et sa maman ?

Maisons remplies de toutes sortes de commodités

Aujourd'hui Pierrette et Pierrot rentrent chaque soir de l'école en courant, parce qu'ils ont hâte de revoir papa, maman, les petits frères et les petites sœurs, les grands frères et les grandes sœurs.

Est-ce la seule raison pour laquelle ils courent si fort ? Ils courent parce qu'ils ont hâte de revoir leurs bons parents, et aussi leur maison, toute pleine de choses commodes qu'il n'y avait pas autrefois.

A chaque pas, on rencontre les effets bienfaisants de cette force qu'on appelle l'électricité, et qui est la plus utile des inventions modernes.

Mais d'où vient-elle, cette force bienfaisante ? Elle vient de nos rivières et de nos chutes.

Qui a déjà vu une chute ? un "pouvoir électrique" ?

Et comme nos rivières sont très nombreuses, nous sommes aussi très riches en électricité.

2. Il y a encore des hommes courageux

Dans nos villes et dans nos villages

Il y a encore aujourd'hui des hommes courageux, qui n'ont pas peur de travailler dur, qui sont de bonne humeur, qui chantent, qui sont heureux de vivre ensemble et de prier ensemble dans leur maison.

Il n'y a plus rien à craindre du côté des Indiens, et les papas travaillent en paix. Ils travaillent dur, dans de grandes maisons qu'on appelle des usines.

Ils travaillent dans les usines d'Arvida, de Shawinigan, de Sorel, de Montréal, de Toronto...

Voyez ! Il y en a qui travaillent dans les bureaux. Ils pensent. Ils cherchent. Ils veulent inventer du nouveau.

Que font ces demoiselles ? Ce sont des téléphonistes.

C'est magnifique le téléphone, mais ça ne fonctionne pas tout seul. Il faut que des hommes et des femmes travaillent du matin au soir et aussi du soir au matin, pour nous assurer un service parfait.

Voici encore des hommes qui travaillent à l'installation de l'électricité, et puis d'autres qui établissent des ponts, et d'autres enfin qui élèvent de grandes maisons à plusieurs étages.

Oui, il y a encore du monde courageux aujourd'hui. On travaille dur, dans les forêts, dans les mines, dans les magasins, dans les usines...

Tous ces gens sont de bonne humeur quand même. Ils chantent :

Mes amis, la vie est belle,
Malgré les peines qui nous enchaînent.
La vie est belle, belle toujours !

Heureux de vivre ensemble

Si je vous demandais :

"Etes-vous heureux de vivre ensemble à la maison, autour de papa, de maman, des petits frères et des petites sœurs ?"

Vous me répondriez :

"Bien sûr, que nous sommes heureux ! Venez voir si vous ne le croyez pas !"

C'est surtout lorsque la famille est réunie autour de la grande table, dans la cuisine, qu'on voit comme c'est beau de vivre ensemble !

Mais dites-moi, quand vous êtes assis autour d'une table bien garnie, pensez-vous un peu à votre maman qui a travaillé pendant des heures pour vous préparer ces mets délicieux ?

Pensez-vous à votre papa qui a travaillé toute la journée pour vous procurer toutes ces bonnes choses qui vous font venir l'eau à la bouche ?

Pensez-vous surtout au bon Dieu qui vous a donné ce bon papa, cette bonne maman, et de si bonnes choses sur la table ?

Pensez à tout cela et dites : "Que je suis heureux ! Que je suis heureuse ! Comme nous sommes heureux !"

Merci, mon Dieu

"Remerciez tous les jours le bon Dieu et vos parents de vous procurer tout ce que vous demandez.

On vous traite en enfants chéris. Tout vous arrive à point, sans que vous ayez à vous inquiéter de rien.

Il n'en sera pas toujours ainsi. Vous devrez, vous aussi, faire votre chemin dans le monde. Vous verrez que ce n'est pas aussi facile que vous le pensez.

Commencez tout de suite à vous préparer à votre rôle en suivant les conseils et les exemples de vos bons parents.

C'est une excellente manière de vous mettre en état de bien servir la Patrie de Dieu et des aïeux." (Cf. *"La patrie, c'est ça"*, de Mgr Tessier).

Heureux de prier ensemble

Les Canadiens chantent et prient. Ils prient ensemble dans leurs maisons, avant et après les repas, le soir après leur rude journée de travail. Voyez l'image...

Pierrette et Pierrot prient aussi, le matin, au saut du lit, et le soir, avant de faire dodo. Ils disent :

"Petit Jésus, bénissez papa, maman, Huguette, Henri, Marcelle...

Petit Jésus, bénissez cette journée.

Petit Jésus, je vous donne mon cœur..."

Mais c'est surtout à l'église que nous prions; dans de belles et grandes églises comme la nôtre. Des églises où les familles s'assemblent pour adorer le bon Dieu, écouter le prêtre, recevoir les sacrements, prier ensemble aux jours de joie (baptême, première communion, mariage...) comme aux jours de tristesse, lorsque le grand frère part à la guerre, par exemple; ou aux jours de grand deuil, lorsque le papa, la maman, ou le grand frère ou la grande sœur, reposent là dans un cercueil, et que tout le monde pleure à la maison.

C'est encore à l'église que nous nous réunissons tous les dimanches et jours de fête, pour redire au bon Dieu :

Je crois en toi, maître de la Nature,
Semant partout la vie et la fécondité;
Dieu tout-puissant, qui fis la créature,
Je crois en ta grandeur, je crois en ta bonté !

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. Répétition de la leçon: "Aujourd'hui, dans mon pays..."

1. Qu'y a-t-il aujourd'hui à la place de nos immenses forêts d'autrefois?

2. Pouvez-vous comparer les routes d'autrefois avec celles que nous possédons aujourd'hui?

3. Comment voyage-t-on aujourd'hui ? (quels moyens de locomotion?)

4. Nos maisons sont-elles mieux chauffées et mieux meublées qu'autrefois?

5. Pouvez-vous énumérer quelques-unes des commodités dont nous jouissons aujourd'hui dans notre pays, le Canada?

II. Il y a encore des hommes courageux.

1. Dans nos villes, y a-t-il beaucoup d'ouvriers courageux?

2. Dites-moi: êtes-vous heureux de vivre ensemble à la maison, autour de papa, de maman, de...?

3. Qui faut-il remercier pour tant de bienfaits?

4. En quelles occasions surtout se réunit-on à l'église pour prier?

III. Observation des images:

Identification des personnages, des lieux et des choses.

IV. Collection d'images:

Images relatives à:

1. La colonisation, hier, aujourd'hui.
2. Routes magnifiques.
3. Maisons bien chauffées, bien meublées.
4. Commodités dont nous jouissons aujourd'hui.
5. Moyens de locomotion: train, bateau, avion,...
6. Les courageux ouvriers de nos villes.
7. Nos belles et grandes églises.

V. **Livres ou albums recommandés:** (Les sous-titres seuls disent l'intérêt des livres ou albums en question)

1. **Comme nous sommes heureux!** ***par Jeanne l'Archevêque-Duguay:***
   - C'est cela, le bonheur!
   - Première lecture.
   - Viens dans les champs fleuris.
   - La joie de vivre.
   - L'histoire de ton pays.
   - Aux genoux de grand-mère.
   - Autour de la table de famille, etc.
2. **La patrie, c'est ça!** ***de Mgr Albert Tessier:***
   - Penchés sur un beau livre d'histoire.
   - Des maisons presque aussi vieilles que le pays.
   - La maison de Dieu.
   - Les villes industrielles.
   - Ceux qui travaillent pour nous.
   - Offrande à la patrie.
   - Prière pour la patrie.
3. **Ton univers,** ***de Mgr Albert Tessier:***
   - Encore une histoire.
   - La maison.
   - Le travail au grand air.
   - Préparation à la vie.
   - Après la classe.
   - Le temps des récoltes.
   - La forêt; les portages.
   - Duo de beauté, etc.



15e LEÇON

Aujourd'hui, il y a encore des colons courageux.

1. Dans mon pays, le Canada

Il n'y a plus de batailles contre les Indiens

Aujourd'hui, dans mon pays, le Canada, il n'y a plus de batailles contre les Indiens. Non, c'est fini, tout cela, et c'est tant mieux ! Dieu en soit mille fois remercié.

Mais il y a encore des forêts. Il y en a beaucoup même, mais elles sont loin des maisons. Elles sont même aujourd'hui l'une de nos plus grandes richesses.

Il y a aussi beaucoup de terres cultivées par les Canadiens, car il y a encore des colons courageux qui vont défricher la forêt pour faire de nouvelles terres et pour y établir leur famille.

Ces colons sont aussi courageux que Louis Hébert, que Marie Rollet, que Guillaume Couillard et sa femme, Guillemette Hébert.

Comme au temps de Louis Hébert

Ils font comme Louis Hébert, les braves ! Ce sont eux, les vrais bâtisseurs du pays !

Voyez l'image de votre album : papa Joseph a réussi à nettoyer un petit morceau de terrain. Il se hâte d'y jeter des graines de semence qui lui donneront bientôt une belle récolte et le récompenseront de toutes ses fatigues et de tous ses travaux.

Oh ! sa terre n'est pas bien grande. Elle est même si petite qu'il l'a toute bêchée à la main. Il a semé entre les souches noircies. Les premiers arbres abattus ont servi à construire une cabane en bois rond. La cabane est bien pauvre, dans les commencements, mais le colon Joseph est courageux, sa femme aussi, et les enfants aussi.

En hiver, la cabane est chaude. Et si elle n'est pas très belle, le papa, la maman, les petits frères et les petites sœurs se consolent en pensant qu'un jour ils auront une maison bien à eux; une maison claire et gaie, qui remplacera l'humble cabane en bois rond.

La maison du colon

Avez-vous déjà rencontré dans les journaux ou dans les revues, ou encore le long de la route, une misérable petite cabane de rondins ?

N'oubliez pas que nos villes et nos villages ont commencé comme cela; même la ville de Québec, même celle d'Ottawa, même la grande métropole de Montréal, ne furent, au commencement, que d'humbles cabanes de rondins.

Aujourd'hui, nous vivons dans des maisons bien chauffées, bien confortables; nous nous promenons en chaussures bien cirées, sur des trottoirs en ciment. Nous allons partout, à travers le pays, sur de magnifiques routes asphaltées.

A qui devons-nous ces diverses améliorations ? Nous les devons aux hommes qui ont eu le courage de s'attaquer à la forêt, et de travailler toute l'année, du matin au soir, comme cet Anselme et cette Catherine, dont nous raconterons tantôt l'histoire.

De vrais héros

Gardons-nous d'oublier la reconnaissance que nous devons aux défricheurs de la terre canadienne. Même les gens des villes, vous le savez, ont une grande dette de reconnaissance envers les faiseurs de terre neuve.

N'est-ce pas aux colons de chez nous que nous devons le bois de chauffage, le bois de construction, le sirop d'érable, la viande, les légumes, etc. ? Grâce à leur courage, le territoire de la patrie s'enrichit, d'année en année, de nombreux foyers nouveaux.

Nos colons d'aujourd'hui sont mieux partagés que ceux d'autrefois, c'est vrai, mais leur vie reste quand même assez pénible pour que nous leur accordions toute notre admiration.

2. Une histoire de Colons : ANSELME et CATHERINE

Dans le 5e rang

Anselme et Catherine s'étaient mariés jeunes. Ils s'étaient fixés au 5e rang de la paroisse, et pendant quarante ans, ils avaient travaillé dur, beau temps, mauvais temps.

Bien des malheurs les avaient frappés. Il y avait eu la foudre, qui avait incendié la grange et toute la récolte d'une saison. Il y avait eu la grêle, qui avait fauché les moissons. En quelques heures, des nuées de sauterelles avaient dévasté des champs entiers. La maladie s'était abattue sur le troupeau. Enfin, la mort avait ravi plusieurs enfants d'Anselme et de Catherine.

Mais le plus vieux des garçons était prêtre : Anselme et Catherine en remerciaient Dieu tous les soirs. Et grâce à Dieu, les autres — garçons ou filles — s'étaient tous établis sur de bonnes terres.

Un rêve

Voilà ! Demeuré seul à la maison avec sa femme Catherine, Anselme rêvait maintenant d'aller finir ses jours au village. Tranquillement assis sur le seuil de sa porte, il fumerait sa pipe comme ces rentiers qu'il avait

connus dans son enfance; il donnerait son avis sur la récolte et sur la température probable du lendemain.

Anselme, rentier ! Il avait jeté les yeux sur une maisonnette et un jardinet, tout près de l'église. Comme ils seraient bien là, tous les deux !

Anselme, rentier !

Plus de train à faire matin et soir, plus d'animaux à soigner, plus de champs à labourer, ni de foin à faucher, ni de récolte à rentrer ! Rien à faire : Ils seraient rentiers !

— Catherine, dit un jour Anselme, si on vendait ?...

— Comme tu voudras, mon vieux, mais ...

— Mais quoi ?

— Veux-tu que je te dise ? Eh bien ! J'ai peur qu'on le regrette.

— Peur qu'on le regrette ! Tu veux rire, ma vieille. Regarde un peu la vie qu'on mène tous les deux, depuis quarante ans. A force de remuer la terre et de porter des fardeaux, nous voilà courbés et lourds; mes mains sont calleuses, les tiennes sont gercées.... Et puis, pensons-y : on sera à deux pas de l'église : tu pourras aller à la messe tous les jours, et moi aussi.

Terre à vendre !

Il fut décidé qu'on partirait. Anselme commença par vendre le roulant : les bêtes, les voitures, les instruments et les meubles... Tout se fit en une seule journée, et le soir venu, le nouveau rentier put compter ses piastres et ses trente sous :

— Non, mais je n'aurais jamais cru que ça ferait tant d'argent, dit Anselme triomphant. Nous voilà déjà rentiers, ma vieille ! Demain, rien à faire. Dans un mois, la terre sera aussi vendue, et nous irons rester au village... Rien à faire demain : c'est presque pas croyable. Viens t'asseoir ici. On va regarder se coucher le soleil.

Catherine se rappela tout à coup sa vache préférée : Nez-Blanc :

— Je suis contente que Nez-Blanc ait été achetée par France Villeneuve. Sa femme est bonne pour les animaux; elle en aura bien soin.

— Nez-Blanc est une bonne vache, reprit Anselme.

— La meilleure du troupeau.

— On aurait peut-être mieux fait de la garder...

— Non, tu as assez travaillé, tu vas te reposer.

Après un moment de silence, Anselme s'aperçut qu'il songeait à son tour à la Grise :

— C'est notre voisin, Ladouceur, qui a acheté la Grise.

— Une bonne bête, dit Catherine.

— Sur la voiture, elle n'a pas sa pareille, et pour le labour, il est difficile de tracer plus droit qu'elle.

— Elle a ça dans le pied.

— On aurait peut-être pu la garder, dit Anselme à mi-voix.

— Elle nous a rapporté soixante-quinze piastres.

— Allons nous coucher, dit Anselme... N'importe ! On est rentiers. Demain matin, je dors jusqu'à sept heures.

Rien à faire !

Dès quatre heures, le lendemain, Anselme sursauta, parce que le soleil entrait déjà dans sa chambre. Il allait se jeter à bas de son lit quand il se rappela qu'il était rentier. Veine ! Mais il eut beau se tourner et se retourner dans son lit, il revoyait tout le temps la Grise, la tête basse, et emmenée par Ladouceur.

C'était fatigant à la longue. Anselme s'en fut vers les bâtiments pour y prendre, comme qui dirait, une gorgée d'air frais.

— Tu as bien beau, lui avait dit Catherine : tu n'as rien à faire !

Un coq chantait au loin, des bœufs mugissaient chez le voisin, mais chez le cultivateur Anselme, tout était mort : pas une poule, pas une vache, pas un cheval. C'était vraiment triste.

— Je vais faire un tour chez Ladouceur, dit Anselme après le déjeûner.

— Et moi, chez France Villeneuve, dit Catherine à part soi.

Une heure plus tard

Une heure plus tard, Anselme revenait de chez Ladouceur avec une bride, et au bout de la bride, la *Grise*. Catherine, de son côté, avait ramené Nez-Blanc :

— J'ai pensé, disait-elle un peu embarrassée, qu'en attendant qu'on s'en aille au village, on serait bien aise d'avoir du lait. J'ai demandé à France de nous laisser Nez-Blanc pour un mois. D'ailleurs, ça me désennuiera de la traire et de la soigner.

— Et moi, dit Anselme, il m'est venu dans l'idée que ça ne serait peut-être pas une méchante affaire si, avant de vendre, je labourais la pièce du nordêt. Ladouceur m'a prêté la Grise pour un mois.

La fin de l'histoire

Mais il n'y avait pas là de quoi occuper un homme et une femme aussi vaillants qu'Anselme et Catherine. Leur vie leur devint bientôt ennuyeuse "comme un carême". Anselme ne riait plus, et Catherine souvent pleurait dans son mouchoir.

Anselme parla le premier :

— Je commence à me demander si la vie de rentiers est faite pour nous autres. On a beau dire et beau faire : on est heureux quand on travaille.

— Il n'y a pas à dire, mon vieux, continua Catherine, il y a une chose à laquelle on n'avait pas pensé : c'est

que le bon Dieu ne nous a pas mis sur la terre pour vivre de nos rentes.

De bonne heure, le lendemain, Anselme s'en fut chez le notaire pour lui dire que sa terre n'était plus à vendre:

"Ne vous occupez plus de cette histoire de vente; je garde mon bien, car, voyez-vous, *on fatigue trop à ne rien faire !*"

"Chez nous"

L'histoire de Catherine et d'Anselme est extraite d'un délicieux petit volume d'Adjutor Rivard, intitulé : "Chez Nous". Volume qui raconte la vie de nos ancêtres, leur courage et leur constante bonne humeur; volume que vous lirez un jour, de la première à la dernière page.

Vous saurez alors ce qu'était la maison des ancêtres, la grand'chambre, le ber, le poêle à deux ponts, l'heure des vaches, la criée pour les âmes ... En en refermant le volume, vous direz avec monsieur le juge Rivard : "Qu'il y a du bon chez nous, chez nos gens !"

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

I. Lecture recommandée ***(au maître):***

"Notre Mère, la Terre", par Mgr Albert Tessier; les titres seuls disent l'intérêt de l'album:

- Les vrais maîtres de la terre.
- Notre Mère, la Terre.
- Faire de la terre neuve.
- Une cabane en bois rond.
- Les générosités de la terre.
- La terre est prête... Etc.

II. Répétition de l'histoire: Anselme et Catherine.

1. Qui va raconter l'histoire d'Anselme et de Catherine?
2. Qui va parler des malheurs d'Anselme?

3. A quoi le brave Anselme rêvait-il sur ses vieux jours?

4. Etait-il content d'avoir vendu sa terre?

5. Quelle était la vache préférée de Catherine? Et la bête préférée d'Anselme?

6. Anselme et Catherine s'ennuyaient à mourir; comment se termina leur ennui?

III. Vrai ou faux? ***Avertissez-moi si je me trompe!***

1. Aujourd'hui, hélas! il n'y a plus de colons courageux.

2. Nos plus grandes villes n'ont été, au commencement, que d'humbles cabanes de rondins.

3. C'est aux colons que nous devons le bois de chauffage, le sirop d'érable, les légumes, la viande, etc.

4. Nos colons d'aujourd'hui ne sont pas mieux partagés que ceux d'autrefois.

5. Anselme et Catherine rêvaient d'aller finir leurs jours au village.

IV. Finir les phrases:

1. Aujourd'hui, dans mon pays, le Canada, il n'y a plus de batailles contre les ... (Indiens).

2. Il y a encore des colons courageux qui vont défricher la forêt pour faire de nouvelles terres et y établir leur ... (famille).

3. Nous nous promenons en chaussures bien cirées, sur des trottoirs en ... (ciment).

4. Même les gens des villes ont une grande dette de reconnaissance envers les ... (colons) ou (les faiseurs de terre neuve).

5. Les colons méritent que nous leur accordions toute notre ... (admiration).

V. Inviter les élèves à dessiner:

1. La maison du colon.

2. Catherine et sa vache, Nez-Blanc.

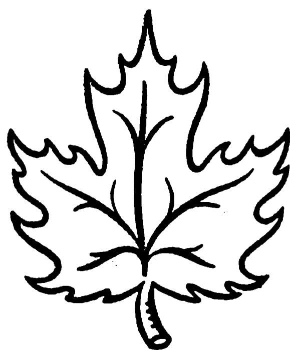
3. Anselme et sa "Grise".

4. La maison paternelle; écrire, au bas: *Chez nous!*



Table des matières

"LES FRANÇAIS S'ÉTABLISSENT AU PAYS DES INDIENS."



IMPRIMÉ
AU CANADA

PRINTED
IN CANADA